This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

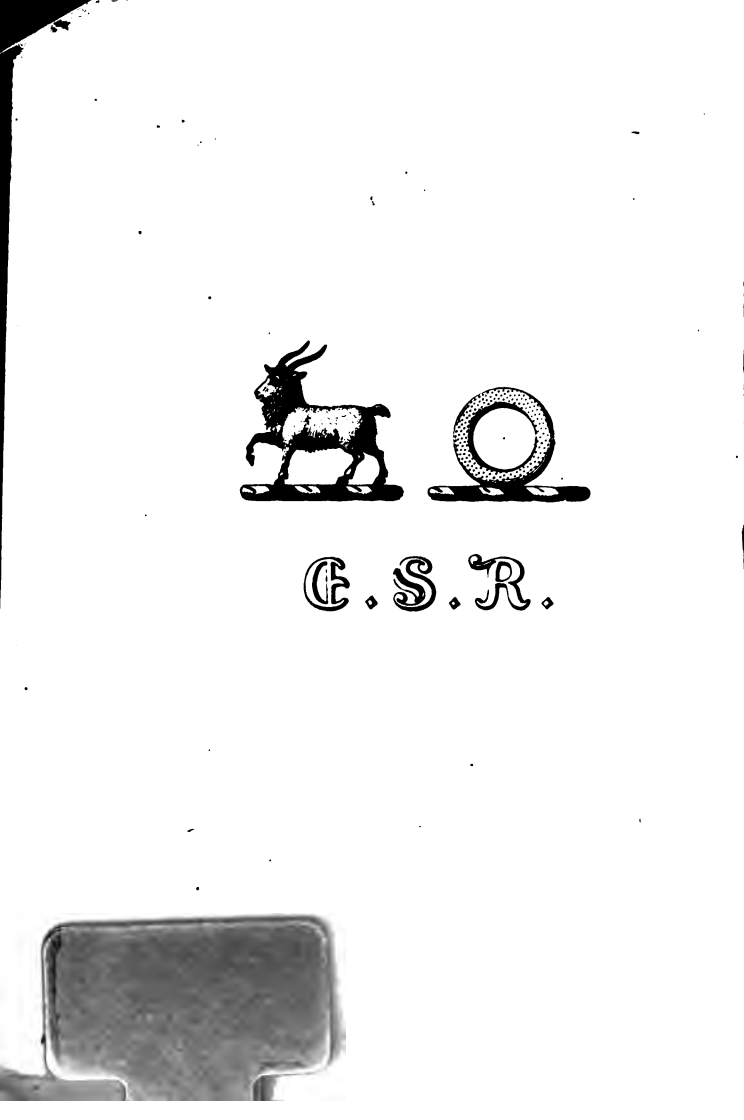
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`


E.S.R.

LE COMTE

DE MONTE-CHRISTO

PAR

Alexandre Dumas.

—

TOME SIXIÈME.

BRUXELLES.
MELINE, CANS ET COMPAGNIE.
LIBRAIRIE, IMPRIMERIE ET FONDERIE.

—

1845

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
- 9 JUN 1971
OF OXFORD
LIBRARY

I

Le bal.

On en était arrivé aux plus chaudes journées de juillet, lorsque vint se présenter à son tour, dans l'ordre des temps, ce samedi où devait avoir lieu le bal de M. de Morcerf.

Il était dix heures du soir : les grands arbres du jardin de l'hôtel du comte se détachaient en vigueur sur un ciel où glissaient, découvrant une tenture d'azur parsemée d'étoiles d'or, les dernières vapeurs d'un orage qui avait grondé menaçant toute la journée.

Dans les salles du rez-de-chaussée on entendait

bruire la musique et tourbillonner la valse et le galop, tandis que des bandes éclatantes de lumière passaient tranchantes à travers les ouvertures des persiennes.

Le jardin était livré en ce moment à une dizaine de serviteurs, à qui la maîtresse de la maison, rassurée par le temps qui se rassérénait de plus en plus, venait de donner l'ordre de dresser le souper.

Jusque-là on avait hésité si l'on souperait dans la salle à manger ou sous une longue tente de coutil dressée sur la pelouse. Ce beau ciel bleu, tout parsemé d'étoiles, venait de décider le procès en faveur de la tente et de la pelouse.

On illuminait les allées du jardin avec des lanternes de couleur, comme c'est l'habitude en Italie, et l'on surchargeait de bougies et de fleurs la table du souper, comme c'est l'usage dans tous les pays où l'on comprend un peu ce luxe de la table, le plus rare de tous les luxes, quand on veut le rencontrer complet.

Au moment où la comtesse de Morcerf rentrait dans ses salons, après avoir donné ses derniers ordres, les salons commençaient à se remplir d'invités qu'attirait la charmante hospitalité de la comtesse, bien plus que la position distinguée du comte; car on était sûr d'avance que cette fête offrirait, grâce au bon goût de Mercédès, quelques détails dignes d'être racontés ou copiés au besoin.

Madame Danglars, à qui les événements que nous avons racontés avaient inspiré une profonde inquiétude, hésitait à aller chez madame de Morcerf, lorsque dans la matinée sa voiture avait croisé celle de Villefort. Villefort lui avait fait un signe, les deux voitures s'étaient rapprochées, et à travers les portières :

— Vous allez chez madame de Morcerf, n'est-ce pas? avait demandé le procureur du roi.

— Non, avait répondu madame Danglars, je suis trop souffrante.

— Vous avez tort, reprit Villefort avec un regard significatif; il serait important que l'on vous y vît.

— Ah ! croyez-vous? demanda la baronne.

— Je le crois.

— En ce cas, j'irai.

Et les deux voitures avaient repris leur course divergente. Madame Danglars était donc venue, non-seulement belle de sa propre beauté, mais encore éblouissante de luxe; elle entrait par une porte, au moment même où Mercédès entrait par l'autre.

La comtesse détacha Albert au-devant de madame Danglars; Albert s'avança, fit à la baronne, sur sa toilette, les compliments mérités, et lui prit le bras pour la conduire à la place qu'il lui plairait de choisir.

Albert regarda autour de lui.

—Vous cherchez ma fille ? dit en souriant la baronne.

—Je l'avoue, dit Albert ; auriez-vous eu la cruauté de ne pas nous l'amener ?

— Rassurez-vous, elle a rencontré mademoiselle de Villefort et a pris son bras ; tenez, les voici qui nous suivent toutes deux en robes blanches, l'une avec un bouquet de camélias, l'autre avec un bouquet de myosotis ; mais dites-moi donc?...

— Que cherchez-vous à votre tour? demanda Albert en souriant.

— Est-ce que vous n'aurez pas ce soir le comte de Monte-Christo ?

— Dix-sept ! répondit Albert.

— Que voulez-vous dire ?

—Je veux dire que cela va bien, reprit le vicomte en riant, et que vous êtes la dix-septième personne qui me fait la même question ; il va bien le comte !... je lui en fais mon compliment.

— Et répondez-vous à tout le monde comme à moi?

— Ah ! c'est vrai, je ne vous ai pas répondu ; rassurez-vous, madame, nous aurons l'homme à la mode, nous sommes de ses privilégiés.

— Étiez-vous hier à l'Opéra ?

— Non.

— Il y était, lui.

— Ah ! vraiment ! Et l'excentric-man a-t-il fait quelque nouvelle originalité?

— Peut-il se montrer sans cela? Elssler dansait dans *le Diable boiteux;* la princesse grecque était dans le ravissement. Après la cachucha, il a passé une bague magnifique dans la queue du bouquet et l'a jeté à la charmante danseuse, qui, au troisième acte, a reparu pour lui faire honneur avec sa bague au doigt. Et sa princesse grecque, l'aurez vous?

— Non, il faut que vous vous en priviez; sa position dans la maison du comte n'est pas assez fixée.

— Tenez, laissez-moi ici, et allez saluer madame de Villefort, dit la baronne; je vois qu'elle meurt d'envie de vous parler.

Albert salua madame Danglars et s'avança vers madame de Villefort, qui ouvrit la bouche à mesure qu'il approchait.

— Je parie, dit Albert en l'interrompant, que je sais ce que vous allez me dire.

— Ah! par exemple! dit madame de Villefort.

— Si je devine juste, me l'avouerez-vous?

— Oui.

— D'honneur?

— D'honneur!

— Vous alliez me demander si le comte de Monte-Christo était arrivé ou allait venir.

— Pas du tout. Ce n'est pas de lui que je m'occupe en ce moment. J'allais vous demander si vous aviez reçu des nouvelles de M. Franz.

— Oui, hier.

— Que vous disait-il?

— Qu'il partait en même temps que sa lettre.

— Bien. Maintenant, le comte?...

— Le comte viendra, soyez tranquille.

— Vous savez qu'il a un autre nom que Monte-Christo?

— Non. Je ne savais pas.

— Monte-Christo est un nom d'île, et il a un nom de famille.

— Je ne l'ai jamais entendu prononcer.

— Eh bien! je suis plus avancée que vous; il s'appelle Zaccone.

— C'est possible.

— Il est Maltais.

— C'est possible encore.

— Fils d'un armateur.

— Oh! mais, en vérité, vous devriez raconter ces choses-là tout haut, vous auriez le plus grand succès.

— Il a servi dans l'Inde, exploite une mine d'argent en Thessalie, et vient à Paris pour faire un établissement d'eaux minérales à Auteuil.

— Eh bien! à la bonne heure, dit Morcerf, voilà des nouvelles! Me permettez-vous de les répéter?

— Oui, mais petit à petit, une à une, sans dire qu'elles viennent de moi.

— Pourquoi cela?

— Parce que c'est presque un secret surpris.

— A qui?

— A la police.

— Alors ces nouvelles se débitaient...

— Hier soir, chez le préfet. Paris s'est ému, vous le comprenez bien, à la vue de ce luxe inusité, et la police a pris des informations.

— Bien! il ne leur manquait plus que d'arrêter le comte comme vagabond, sous prétexte qu'il est trop riche.

— Ma foi, c'est ce qui aurait bien pu lui arriver, si les renseignements n'avaient pas été si favorables.

— Pauvre comte! Et se doute-t-il du péril qu'il a couru?

— Je ne crois pas.

— Alors, c'est charité que de l'en avertir. A son arrivée, je n'y manquerai pas.

En ce moment, un beau jeune homme aux yeux vifs, aux cheveux noirs, à la moustache luisante, vint saluer respectueusement madame de Villefort. Albert lui tendit la main.

— Madame, dit Albert, j'ai l'honneur de vous présenter M. Maximilien Morrel, capitaine aux spahis, l'un de nos bons et surtout de nos braves officiers.

— J'ai déjà eu le plaisir de rencontrer monsieur à Auteuil chez M. le comte de Monte-Christo, répondit madame de Villefort en se détournant avec une froideur marquée.

Cette réponse, et surtout le ton dont elle était faite, serrèrent le cœur du pauvre Morrel; mais une compensation lui était ménagée : en se retournant, il vit à l'encoignure de la porte une belle et blanche figure, dont les yeux bleus dilatés, et sans expression apparente, s'attachaient sur lui tandis que le bouquet de myosotis montait lentement à ses lèvres.

Ce salut fut si bien compris, que Morrel, avec la même expression de regard, approcha à son tour son mouchoir de sa bouche; et les deux statues vivantes, dont le cœur battait si rapidement sous le marbre apparent de leur visage, séparées l'une de l'autre par toute la largeur de la salle, s'oublièrent un instant, ou plutôt un instant oublièrent le monde dans cette muette contemplation.

Elles eussent pu rester plus longtemps ainsi perdues l'une dans l'autre, sans que personne remarquât leur oubli de toutes choses : le comte de Monte-Christo venait d'entrer.

Nous l'avons déjà dit, le comte, soit prestige factice, soit prestige naturel, attirait l'attention partout où il se présentait; ce n'était pas son habit noir, irréprochable, il est vrai, dans sa coupe, mais simple et sans décorations; ce n'était pas son gilet blanc sans aucune broderie, ce n'était pas son pantalon emboitant un pied de la forme la plus délicate, qui attiraient l'attention; c'étaient son teint mat, ses cheveux noirs ondés, c'était son visage calme et pur, c'était son œil profond et mélancolique, c'était

enfin sa bouche dessinée avec une finesse merveilleuse, et qui prenait si facilement l'expression d'un haut dédain, qui faisaient que tous les yeux se fixaient sur lui.

Il pouvait y avoir des hommes plus beaux, mais il n'y en avait certes pas de plus *significatifs*, qu'on nous passe cette expression : tout dans le comte voulait dire quelque chose et avait sa valeur ; car l'habitude de la pensée utile avait donné à ses traits, à l'expression de son visage et au plus insignifiant de ses gestes, une souplesse et une fermeté incomparables.

Et puis notre monde parisien est si étrange, qu'il n'eût peut-être point fait attention à tout cela, s'il n'y eût eu sous tout cela une mystérieuse histoire dorée par une immense fortune.

Quoi qu'il en soit, il s'avança, sous le poids des regards et à travers l'échange des petits saluts, jusqu'à madame de Morcerf, qui, debout devant la cheminée garnie de fleurs, l'avait vu apparaître dans une glace placée en face de la porte, et s'était préparée pour le recevoir.

Elle se retourna donc vers lui avec un sourire composé, au moment même où il s'inclinait devant elle.

Sans doute elle crut que le comte allait lui parler ; sans doute, de son côté, le comte crut qu'elle allait lui adresser la parole ; mais des deux côtés ils restèrent muets, tant une banalité leur semblait sans

doute indigne de tous deux; et, après un échange de salut, Monte-Christo se dirigea vers Albert, qui venait à lui la main ouverte.

— Vous avez vu ma mère? demanda Albert.

— Je viens d'avoir l'honneur de la saluer, dit le comte, mais je n'ai point aperçu monsieur votre père.

— Tenez! il cause là-bas politique dans ce petit groupe de grandes célébrités.

— En vérité, dit Monte-Christo, ces messieurs que je vois là-bas sont des célébrités? Je ne m'en serais pas douté. Et de quel genre? Il y a des célébrités de toute espèce, comme vous savez.

— Il y a d'abord un savant, ce grand monsieur sec; il a découvert dans la campagne de Rome une espèce de lézard qui a une vertèbre de plus que les autres, et il est revenu faire part à l'Institut de cette découverte. La chose a été longtemps contestée; mais enfin force est restée au grand monsieur sec. La vertèbre avait fait beaucoup de bruit dans le monde savant; le grand monsieur sec n'était que chevalier de la Légion d'honneur, on l'a nommé officier.

— A la bonne heure! dit Monte-Christo, voilà une croix qui me paraît sagement donnée; alors, s'il trouve une seconde vertèbre, on le fera commandeur?

— C'est probable, dit Morcerf.

— Et cet autre qui a eu la singulière idée de

s'affubler d'un habit bleu brodé de vert, quel peut-il être?

— Ce n'est pas lui qui a eu l'idée de s'affubler de cet habit; c'est la république, laquelle, comme vous le savez, était assez peu artiste, qui, voulant donner un uniforme aux académiciens, a prié David de leur dessiner un habit.

— Ah! vraiment! dit Monte-Christo; ainsi ce monsieur est un académicien?

— Depuis huit jours il fait partie de la docte assemblée.

— Et quel est son mérite, sa spécialité?

— Sa spécialité? Je crois qu'il enfonce des épingles dans la tête des lapins, qu'il fait manger de la garance aux poules et qu'il repousse avec des baleines la moelle épinière des chiens.

— Et il est de l'Académie des sciences pour cela?

— Non pas, de l'Académie française.

— Mais qu'a donc à faire l'Académie française là dedans?

— Je vais vous dire, il paraît...

— Que ses expériences ont fait faire un grand pas à la science, sans doute?

— Non, mais qu'il écrit en fort bon style.

— Cela doit, dit Monte-Christo, flatter énormément l'amour-propre des lapins à qui il enfonce des épingles dans la tête, des poules dont il teint les os en rouge, et des chiens dont il repousse la moelle épinière?

Albert se mit à rire.

— Et cet autre? demanda le comte.

— Cet autre?

— Oui, le troisième.

— Ah! l'habit bleu barbeau?

— Oui.

— C'est un collègue du comte, celui qui vient de s'opposer le plus chaudement à ce que la chambre des pairs ait un uniforme; il a eu un grand succès de tribune à ce propos-là; il était mal avec les gazettes libérales, mais sa noble opposition aux désirs de la cour vient de le raccommoder avec elles; on parle de le nommer ambassadeur.

— Et quels sont ses titres à la pairie?

— Il a fait deux ou trois opéras-comiques, pris quatre ou cinq actions au *Siècle*, et voté cinq ou six ans pour le ministère.

— Bravo! vicomte, dit Monte-Christo en riant, vous êtes un charmant cicerone; maintenant vous me rendrez un service, n'est-ce pas?

— Lequel?

— Vous ne me présenterez pas à ces messieurs, et s'ils demandent à m'être présentés, vous me préviendrez.

En ce moment le comte sentit qu'on lui posait la main sur le bras; il se retourna, c'était Danglars.

— Ah! c'est vous, baron? dit-il.

—Pourquoi m'appelez-vous baron? dit Danglars; vous savez bien que je ne tiens pas à mon titre. Ce

n'est pas comme vous, vicomte, vous y tenez, n'est-ce pas, vous?

— Certainement, répondit Albert, attendu que si je n'étais pas vicomte je ne serais plus rien, tandis que vous, vous pouvez sacrifier votre titre de baron, vous resterez encore millionnaire.

— Ce qui me paraît le plus beau titre sous la royauté de juillet, reprit Danglars.

— Malheureusement, dit Monte-Christo, on n'est pas millionnaire à vie comme on est baron, pair de France ou académicien; témoin les millionnaires Frank et Poulmann de Francfort qui viennent de faire banqueroute.

— Vraiment? dit Danglars en pâlissant.

— Ma foi, j'en ai reçu la nouvelle ce soir par un courrier; j'avais quelque chose comme un million chez eux, mais, averti à temps, j'en ai exigé le remboursement, voici un mois à peu près.

— Ah! mon Dieu! reprit Danglars, ils ont tiré sur moi pour deux cent mille francs.

— Eh bien! vous voilà prévenu, leur signature vaut cinq pour cent.

— Oui, mais je suis prévenu trop tard, dit Danglars, j'ai fait honneur à leur signature.

— Bon! dit Monte-Christo, voilà deux cent mille francs qui sont allés rejoindre...

— Chut! dit Danglars; ne parlez donc pas de ces choses-là... (Puis, s'approchant de Monte-Christo): surtout devant M. Cavalcanti fils, ajouta le ban-

quier, qui, en prononçant ces mots, se tourna en souriant du côté du jeune homme.

Morcerf avait quitté le comte pour aller parler à sa mère. Danglars le quitta pour saluer Cavalcanti fils. Monte-Christo se trouva un instant seul.

Cependant la chaleur commençait à devenir excessive. Les valets circulaient dans les salons avec des plateaux chargés de fruits et de glaces.

Monte-Christo essuya avec son mouchoir son visage mouillé de sueur; mais il se recula quand le plateau passa devant lui, et ne prit rien pour se rafraîchir.

Madame de Morcerf ne perdait pas du regard Monte-Christo. Elle vit passer le plateau sans qu'il y touchât; elle saisit même le mouvement par lequel il s'en éloigna.

— Albert, dit-elle, avez-vous remarqué une chose?

— Laquelle, ma mère?

— C'est que le comte n'a jamais voulu accepter de dîner chez M. de Morcerf.

— Oui, mais il a accepté de déjeuner chez moi, puisque c'est par ce déjeuner qu'il a fait son entrée dans le monde.

— Chez vous n'est pas chez le comte, murmura Mercédès, et depuis qu'il est ici, je l'examine.

— Eh bien?

— Eh bien! il n'a encore rien pris.

— Le comte est très-sobre.

Mercédès sourit tristement.

— Rapprochez-vous de lui, dit-elle, et au premier plateau qui passera, insistez.

— Pourquoi cela, ma mère?

— Faites-moi ce plaisir, Albert, dit Mercédès.

Albert baisa la main de sa mère, et alla se placer près du comte.

Un autre plateau passa, chargé comme les précédents; elle vit Albert insister près du comte, prendre même une glace et la lui présenter, mais il refusa obstinément.

Albert revint près de sa mère; la comtesse était très-pâle.

— Eh bien! dit-elle, vous voyez, il a refusé.

— Oui; mais en quoi cela peut-il vous préoccuper?

—Vous le savez, Albert, les femmes sont singulières. J'aurais vu avec plaisir le comte prendre quelque chose chez moi, ne fût-ce qu'un grain de grenade. Peut-être au reste ne s'accommode-t-il pas des coutumes françaises, peut-être a-t-il des préférences pour quelque chose.

— Mon Dieu non! je l'ai vu en Italie prendre de tout; sans doute qu'il est mal disposé ce soir.

— Puis, dit la comtesse, ayant toujours habité des climats brûlants, peut-être est-il moins sensible qu'un autre à la chaleur.

— Je ne crois pas, car il se plaignait d'étouffer, et il demandait pourquoi, puisqu'on a déjà ouvert

les fenêtres, on n'a pas aussi ouvert les jalousies.

— En effet, dit Mercédès, c'est un moyen de m'assurer si cette abstinence est un parti pris.

Et elle sortit du salon.

Un instant après, les persiennes s'ouvrirent, et l'on put, à travers les jasmins et les clématites qui garnissaient les fenêtres, voir tout le jardin illuminé avec les lanternes et le souper servi sous la tente.

Danseurs et danseuses, joueurs et causeurs poussèrent un cri de joie, tous ces poumons altérés aspiraient avec délices l'air qui entrait à flots.

Au même moment Mercédès reparut, plus pâle qu'elle n'était sortie, mais avec cette fermeté de visage qui était remarquable chez elle dans certaines circonstances. Elle alla droit au groupe dont son mari formait le centre.

—N'enchatnez pas ces messieurs ici, M. le comte, dit-elle, ils aimeront autant, s'ils ne jouent pas, respirer au jardin qu'étouffer ici.

—Ah ! madame, dit un vieux général fort galant, qui avait chanté : *Partant pour la Syrie !* en 1809, nous n'irons pas seuls au jardin.

— Soit, dit Mercédès, je vais donc donner l'exemple.

Et se retournant vers Monte-Christo :

— M. le comte, dit-elle, faites-moi l'honneur de m'offrir votre bras.

Le comte chancela presque à ces simples paroles ;

puis il regarda un moment Mercédès. Ce moment eut la rapidité de l'éclair, et cependant il parut à la comtesse qu'il durait un siècle, tant Monte-Christo avait mis de pensées dans ce seul regard.

Il offrit son bras à la comtesse ; elle s'y appuya, ou, pour mieux dire, elle l'effleura de sa petite main, et tous deux descendirent un des escaliers du perron bordé de rhododendrons et de camélias.

Derrière eux, et par l'autre escalier, s'élancèrent dans le jardin, avec de bruyantes exclamations de plaisir, une vingtaine de promeneurs.

II

Le pain et le sel.

Madame de Morcerf entra sous la voûte de feuillage avec son compagnon : cette voûte était une allée de tilleuls qui conduisait à une serre.

— Il faisait trop chaud dans le salon, n'est-ce pas, M. le comte? dit-elle.

— Oui, madame, et votre idée de faire ouvrir les portes et les persiennes est une excellente idée.

En achevant ces mots, le comte s'aperçut que la main de Mercédès tremblait.

— Mais vous, dit-il, avec cette robe légère et sans autre préservatif autour du cou que cette écharpe de gaze, vous aurez peut-être froid? dit-il.

— Savez-vous où je vous mène? dit la comtesse sans répondre à la question de Monte-Christo.

— Non, madame, répondit celui-ci; mais, vous le voyez, je ne fais pas de résistance.

— A la serre que vous voyez là, au bout de l'allée que nous suivons.

Le comte regarda Mercédès comme pour l'interroger; mais elle continua son chemin sans rien dire, et de son côté Monte-Christo resta muet.

On arriva dans le bâtiment, tout garni de fruits magnifiques qui, dès le commencement de juillet, atteignaient leur maturité sous cette température toujours calculée pour remplacer la chaleur du soleil, si souvent absente chez nous.

La comtesse quitta le bras de Monte-Christo, et alla cueillir à un cep une grappe de raisin muscat.

— Tenez, M. le comte, dit-elle avec un sourire si triste que l'on eût pu voir poindre des larmes au bord de ses yeux; tenez, nos raisins de France ne sont point comparables, je le sais, à vos raisins de Sicile et de Chypre, mais vous serez indulgent pour notre pauvre soleil du Nord.

Le comte s'inclina, et fit un pas en arrière.

— Vous me refusez? dit Mercédès d'une voix tremblante.

— Madame, répondit Monte-Christo, je vous prie bien humblement de m'excuser, mais je ne mange jamais de muscat.

Mercédès laissa tomber la grappe en soupirant.

Une pêche magnifique pendait à un espalier voisin, chauffé, comme le cep de vigne, par cette chaleur artificielle de la serre. Mercédès s'approcha du fruit velouté, et le cueillit.

— Prenez cette pêche, alors, dit-elle.

Mais le comte fit le même geste de refus.

— Oh! encore? dit-elle avec un accent si douloureux, qu'on sentait que cet accent étouffait un sanglot; en vérité j'ai du malheur.

Un long silence suivit cette scène; la pêche, comme la grappe de raisin, avait roulé sur le sable.

— M. le comte, reprit enfin Mercédès en regardant Monte-Christo d'un œil suppliant, il y a une touchante coutume arabe qui fait amis éternellement ceux qui ont partagé le pain et le sel sous le même toit.

— Je la connais, madame, répondit le comte; mais nous sommes en France, et non en Arabie, et en France il n'y a pas plus d'amitiés éternelles que de partage du sel et du pain.

— Mais enfin, dit la comtesse palpitante et les yeux attachés sur les yeux de Monte-Christo dont elle ressaisit presque convulsivement le bras avec ses deux mains, nous sommes amis, n'est-ce pas?

Le sang afflua au cœur du comte, qui devint pâle comme la mort, puis, remontant du cœur à la gorge, il envahit ses joues, et ses yeux nagèrent dans le vague pendant quelques secondes, comme ceux d'un homme frappé d'éblouissement.

— Certainement que nous sommes amis, madame, répliqua-t-il ; d'ailleurs pourquoi ne le serions-nous pas ?

Ce ton était si loin de celui que désirait madame de Morcerf, qu'elle se retourna pour laisser échapper un soupir qui ressemblait à un gémissement.

— Merci, dit-elle.

Et elle se remit à marcher.

Ils firent ainsi le tour du jardin sans prononcer une seule parole.

— Monsieur, reprit tout à coup la comtesse après dix minutes de promenade silencieuse, est-il vrai que vous ayez tant vu, tant voyagé, tant souffert?

— J'ai beaucoup souffert, oui, madame, répondit Monte-Christo.

— Mais vous êtes heureux, maintenant?

— Sans doute, répondit le comte, car personne ne m'entend me plaindre.

— Et votre bonheur présent vous fait l'âme plus douce?

— Mon bonheur présent égale ma misère passée, dit le comte.

— N'êtes-vous point marié? demanda la comtesse.

— Moi, marié! répondit Monte-Christo en tressaillant, qui a pu vous dire cela?

— On ne me l'a pas dit, mais plusieurs fois on vous a vu conduire à l'Opéra une jeune et belle personne.

— C'est une esclave que j'ai achetée à Constantinople, madame, une fille de prince dont j'ai fait ma fille, n'ayant pas d'autre affection au monde.

— Vous vivez seul ainsi?

— Je vis seul.

— Vous n'avez pas de sœur... de fils... de père?...

— Je n'ai personne.

— Comment pouvez-vous vivre ainsi, sans rien qui vous attache à la vie?

— Ce n'est pas ma faute, madame. A Malte, j'ai aimé une jeune fille, et j'allais l'épouser, quand la guerre est venue et m'a enlevé loin d'elle comme un tourbillon. J'avais cru qu'elle m'aimait assez pour m'attendre, pour demeurer fidèle même à mon tombeau. Quand je suis revenu, elle était mariée. C'est l'histoire de tout homme qui a passé par l'âge de vingt ans. J'avais peut-être le cœur plus faible que les autres, et j'ai souffert plus qu'ils n'eussent fait à ma place, voilà tout.

La comtesse s'arrêta un moment, comme si elle eût eu besoin de cette halte pour respirer.

— Oui, dit-elle, et cet amour vous est resté au cœur... On n'aime bien qu'une fois... Et avez-vous jamais revu cette femme?

— Jamais.

— Jamais!

— Je ne suis point retourné dans le pays où elle était.

— A Malte?

— Oui, à Malte.

— Elle est à Malte, alors?

— Je le pense.

— Et lui avez-vous pardonné ce qu'elle vous a fait souffrir ?

— A elle, oui.

— Mais à elle seulement; vous haïssez toujours ceux qui vous ont séparé d'elle?

— Moi, pas du tout; pourquoi les haïrais-je?

La comtesse se plaça en face de Monte-Christo; elle tenait encore à la main un fragment de la grappe parfumée.

— Prenez, dit-elle.

— Jamais je ne mange de muscat, madame, répondit Monte-Christo comme s'il n'eût été question de rien entre eux à ce sujet.

La comtesse lança la grappe dans le massif le plus proche avec un geste de désespoir.

— Inflexible ! murmura-t-elle.

Monte-Christo demeura aussi impassible que si le reproche ne lui était pas adressé.

Albert accourait en ce moment.

— Oh ! ma mère ! dit-il, un grand malheur !

— Quoi? qu'est-il arrivé ? demanda la comtesse en se redressant, comme si après le rêve elle eût été amenée à la réalité ; un malheur, avez-vous dit? En effet, il doit arriver des malheurs !

— M. de Villefort est ici.

— Eh bien ?

— Il vient chercher sa femme et sa fille.

— Et pourquoi cela ?

— Parce que madame la marquise de Saint-Méran est arrivée à Paris, apportant la nouvelle que M. de Saint-Méran est mort en quittant Marseille, au premier relais. Madame de Villefort, qui était fort gaie, ne voulait ni comprendre ni croire ce malheur; mais mademoiselle Valentine, aux premiers mots, et quelques précautions qu'ait prises son père, a tout deviné ; ce coup l'a terrassée comme la foudre, et elle est tombée évanouie.

— Et qu'est M. de Saint-Méran à mademoiselle de Villefort? demanda le comte.

— Son grand-père maternel. Il venait pour hâter le mariage de Franz et de sa petite-fille.

— Ah! vraiment!

— Voilà Franz retardé. Pourquoi M. de Saint-Méran n'est-il pas aussi bien un aïeul de mademoiselle Danglars?

— Albert! Albert! dit madame de Morcerf du ton d'un doux reproche; que dites-vous là? Ah! M. le comte, vous pour qui il a une si grande considération, dites-lui donc qu'il a mal parlé!

Et elle fit quelques pas en avant.

Monte-Christo la regarda si étrangement et avec une expression à la fois si rêveuse et si empreinte d'une affectueuse admiration qu'elle revint sur ses pas.

Alors elle lui prit la main en même temps qu'elle

pressait celle de son fils, et les joignant toutes deux :

— Nous sommes amis, n'est-ce pas? dit-elle.

— Oh! votre ami, madame, je n'ai point cette prétention, dit le comte, mais en tout cas je suis votre bien respectueux serviteur.

La comtesse partit avec un inexprimable serrement de cœur, et, avant qu'elle eût fait dix pas, le comte lui vit mettre son mouchoir à ses yeux.

— Est-ce que vous n'êtes pas d'accord, ma mère et vous? demanda Albert avec étonnement.

— Au contraire, répondit le comte, puisqu'elle vient de me dire devant vous que nous étions amis.

Et ils regagnèrent le salon, que venaient de quitter Valentine et M. et madame de Villefort.

Il va sans dire que Morrel était sorti derrière eux.

III

Madame de Saint-Méran.

Une scène lugubre venait en effet de se passer dans la maison de M. de Villefort.

Après le départ des deux dames pour le bal, où toutes les instances de madame de Villefort n'avaient pu déterminer son mari à l'accompagner, le procureur du roi s'était, selon sa coutume, enfermé dans son cabinet avec une pile de dossiers qui eussent effrayé tout autre, mais qui, dans les temps ordinaires de sa vie, suffisaient à peine à satisfaire son robuste appétit de travailleur.

Mais cette fois les dossiers étaient chose de forme,

Villefort ne s'enfermait point pour travailler, mais pour réfléchir ; et sa porte fermée, l'ordre donné qu'on ne le dérangeât que pour choses d'importance, il s'assit dans son fauteuil et se mit à repasser encore une fois dans sa mémoire tout ce qui, depuis sept à huit jours, faisait déborder la coupe de ses sombres chagrins et de ses amers souvenirs.

Alors, au lieu d'attaquer les dossiers entassés devant lui, il ouvrit un tiroir de son bureau, fit jouer un secret, et tira la liasse de ses notes personnelles, manuscrits précieux, parmi lesquels il avait classé et étiqueté avec des chiffres connus de lui seul les noms de tous ceux qui, dans sa carrière politique, dans ses affaires d'argent, dans ses poursuites de barreau ou dans ses mystérieuses amours, étaient devenus ses ennemis.

Le nombre en était formidable, aujourd'hui qu'il avait commencé à trembler; et cependant, tous ces noms, si puissants et si formidables qu'ils fussent, l'avaient fait bien des fois sourire, comme sourit le voyageur qui du faîte culminant de la montagne regarde à ses pieds les pics aigus, les chemins impraticables et les arêtes des précipices près desquels il a, pour arriver, si longtemps et si péniblement rampé.

Quand il eut bien repassé tous ces noms dans sa mémoire, quand il les eut bien relus, bien étudiés, bien commentés sur ses listes, il secoua la tête.

— Non, murmura-t-il, aucun de ces ennemis

n'aurait attendu patiemment et laborieusement jusqu'au jour où nous sommes pour venir m'écraser maintenant avec ce secret. Quelquefois, comme dit Hamlet, le bruit des choses les plus profondément enfoncées sort de terre, et, comme les feux du phosphore, court follement dans l'air ; mais ce sont des flammes qui éclairent un moment pour égarer. L'histoire aura été racontée par le Corse à quelque prêtre, qui l'aura racontée à son tour. M. de Monte-Christo l'aura sue, et pour s'éclaircir... Mais à quoi bon s'éclaircir? reprenait Villefort après un instant de réflexion; quel intérêt M. de Monte-Christo, M. Zaccone, fils d'un armateur de Malte, exploitateur d'une mine d'argent en Thessalie, venant pour la première fois en France, a-t-il de s'éclaircir d'un fait sombre, mystérieux et inutile comme celui-là ? Au milieu des renseignements incohérents qui m'ont été donnés par cet abbé Busoni et par ce lord Wilmore, par cet ami et par cet ennemi, une seule chose ressort claire, précise, patente à mes yeux : c'est que dans aucun temps, dans aucun cas, dans aucune circonstance, il ne peut y avoir eu le moindre contact entre moi et lui.

Mais Villefort se disait ces paroles sans croire lui-même à ce qu'il disait. Le plus terrible pour lui n'était pas encore la révélation, car il pouvait nier, ou même répondre ; il s'inquiétait peu de ce *Manè, Thecel, Pharès,* qui apparaissait tout à coup en

lettres de sang sur la muraille ; mais ce qui l'inquiétait, c'était de connaître le corps auquel appartenait la main qui les avait tracés.

Au moment où il essayait de se rassurer lui-même, et où, au lieu de cet avenir politique que dans ses rêves d'ambition il avait entrevu quelquefois, il se composait, dans la crainte d'éveiller cet ennemi endormi depuis si longtemps, un avenir restreint aux joies du foyer, un bruit de voiture retentit dans la cour, puis il entendit dans son escalier la marche d'une personne âgée, puis des sanglots et des hélas ! comme les domestiques en trouvent lorsqu'ils veulent devenir intéressants par la douleur de leurs maîtres.

Il se hâta de tirer le verrou de son cabinet, et bientôt, sans être annoncée, une vieille dame entra, son châle sur le bras et son chapeau à la main. Ses cheveux blanchis découvraient un front mat comme l'ivoire jauni, et ses yeux, à l'angle desquels l'âge avait creusé des rides profondes, disparaissaient presque sous le gonflement des pleurs.

— Oh ! monsieur, dit-elle, ah ! monsieur, quel malheur ! moi aussi j'en mourrai ; oh ! oui, bien certainement j'en mourrai !

Et, tombant sur le fauteuil le plus proche de la porte, elle éclata en sanglots.

Les domestiques, debout sur le seuil, et n'osant aller plus loin, regardaient le vieux serviteur de Noirtier, qui, ayant entendu ce bruit de la chambre

de son maître, était accouru aussi, et se tenait derrière les autres.

Villefort se leva, et courut à sa belle-mère, car c'était elle-même.

— Eh ! mon Dieu, madame, demanda-t-il, que s'est-il passé? qui vous bouleverse ainsi? et M. de Saint-Méran ne vous accompagne-t-il pas ?

— M. de Saint-Méran est mort, dit la vieille marquise, sans préambule, sans expression, et avec une sorte de stupeur.

Villefort recula d'un pas, et frappa ses mains l'une contre l'autre.

— Mort !... balbutia-t-il, mort ainsi... subitement?

— Il y a huit jours, continua madame de Saint-Méran, nous montâmes ensemble en voiture après dîner. M. de Saint-Méran était souffrant depuis quelques jours ; cependant l'idée de revoir notre chère Valentine le rendait courageux, et, malgré ses douleurs, il avait voulu partir, lorsque, à six lieues de Marseille, il fut pris, après avoir mangé ses pastilles habituelles, d'un sommeil si profond, qu'il ne me semblait pas naturel ; cependant j'hésitais à le réveiller, quand il me sembla que son visage rougissait et que les veines de ses tempes battaient plus violemment que d'habitude. Mais cependant, comme la nuit était venue et que je ne voyais plus rien, je le laissai dormir ; bientôt il poussa un cri sourd et déchirant comme celui d'un

homme qui souffre en rêve, et renversa d'un brusque mouvement sa tête en arrière. J'appelai le valet de chambre, je fis arrêter le postillon, j'appelai M. de Saint-Méran, je lui fis respirer mon flacon de sels, tout était fini, il était mort, et ce fut côte à côte avec son cadavre que j'arrivai à Aix.

Villefort demeurait stupéfait et la bouche béante.

— Et vous appelâtes un médecin, sans doute?

— A l'instant même; mais, comme je vous l'ai dit, il était trop tard.

— Sans doute, mais au moins pouvait-il reconnaître de quelle maladie le pauvre marquis était mort?

— Mon Dieu! oui, monsieur, il me l'a dit : il paraît que c'est d'une apoplexie foudroyante.

— Et que fîtes-vous alors?

— M. de Saint-Méran avait toujours dit que, s'il mourait loin de Paris, il désirait que son corps fût ramené dans le caveau de la famille. Je l'ai fait mettre dans un cercueil de plomb, et je le précède de quelques jours.

— Oh! mon Dieu, pauvre mère! dit Villefort; de pareils soins après un pareil coup, et à votre âge!

— Dieu m'a donné la force jusqu'au bout; d'ailleurs, cher marquis, il eût certes fait pour moi ce que j'ai fait pour lui. Il est vrai que depuis que je l'ai quitté là-bas, je crois que je suis folle. Je ne peux plus pleurer; il est vrai qu'on dit qu'à mon âge on n'a plus de larmes; cependant il me semble que tant qu'on souffre, on devrait pouvoir pleurer.

Où est Valentine, monsieur? c'est pour elle que nous revenions, je veux voir Valentine.

Villefort pensa qu'il serait affreux de répondre que Valentine était au bal ; il dit seulement à la marquise que sa petite-fille était sortie avec sa belle-mère, et qu'on allait la prévenir.

— A l'instant même, monsieur, à l'instant même, je vous en supplie ! dit la vieille dame.

Villefort mit sous son bras le bras de madame de Saint-Méran, et la conduisit à son appartement.

— Prenez du repos, dit-il, ma mère.

La marquise leva la tête à ce mot, et voyant cet homme qui lui rappelait cette fille tant regrettée qui revivait pour elle dans Valentine, elle se sentit frappée par ce nom de mère, se mit à fondre en larmes, et tomba à genoux dans un fauteuil, où elle ensevelit sa tête vénérable.

Villefort la recommanda aux soins des femmes, tandis que le vieux Barrois remontait tout effaré chez son maître ; car rien n'effraye tant les vieillards que lorsque la mort quitte un instant leur côté pour aller frapper un autre vieillard.

Puis tandis que madame de Saint-Méran, toujours agenouillée, priait du fond du cœur, il envoya chercher une voiture de place, et vint lui-même prendre chez madame de Morcerf sa femme et sa fille, pour les ramener à la maison.

Il était si pâle lorsqu'il parut à la porte du salon, que Valentine courut à lui en s'écriant :

— Oh ! mon père ! il est arrivé quelque malheur !

— Votre bonne maman vient d'arriver, Valentine, dit M. de Villefort.

— Et mon grand-père ? demanda la jeune fille toute tremblante.

M. de Villefort ne répondit qu'en offrant son bras à sa fille.

Il était temps : Valentine, saisie d'un vertige, chancela ; madame de Villefort se hâta de la soutenir, et aida son mari à l'entraîner vers la voiture en disant :

— Voilà qui est étrange ! qui aurait pu se douter de cela ? Oh ! oui, oui, voilà qui est étrange !

Et toute cette famille désolée s'enfuit ainsi, jetant sa tristesse comme un crêpe noir sur le reste de la soirée.

Au bas de l'escalier, Valentine trouva Barrois qui l'attendait :

— M. Noirtier désire vous voir ce soir, dit-il tout bas.

— Dites-lui que j'irai en sortant de chez ma bonne grand'mère, dit Valentine.

Dans la délicatesse de son âme, la jeune fille avait compris que celle qui avait surtout besoin d'elle, à cette heure, c'était madame de Saint-Méran.

Valentine trouva son aïeule au lit ; muettes caresses, gonflements si douloureux du cœur, soupirs entrecoupés, larmes brûlantes, voilà quels furent les seuls détails racontables de cette entrevue, à la-

quelle assistait, au bras de son mari, madame de Villefort, pleine de respect, apparent du moins, pour la pauvre veuve.

Au bout d'un instant elle se pencha à l'oreille de son mari :

— Avec votre permission, dit-elle, mieux vaut que je me retire, car ma vue paraît affliger encore votre belle-mère.

Madame de Saint-Méran l'entendit.

— Oui, oui, dit-elle à l'oreille de Valentine, qu'elle s'en aille ; mais reste, toi, reste !

Madame de Villefort sortit, et Valentine demeura seule près du lit de son aïeule, car le procureur du roi, consterné de cette mort imprévue, suivit sa femme.

Cependant Barrois était remonté la première fois près du vieux Noirtier ; celui-ci avait entendu tout le bruit qui se faisait dans la maison, et il avait envoyé, comme nous l'avons dit, le vieux serviteur s'informer.

A son retour, cet œil si vivant et surtout si intelligent interrogea le messager.

— Hélas ! monsieur, dit Barrois, un grand malheur est arrivé. Madame de Saint-Méran est arrivée et son mari est mort.

M. de Saint-Méran et Noirtier n'avaient jamais été liés d'une bien profonde amitié ; cependant on sait l'effet que fait toujours sur un vieillard l'annonce de la mort d'un autre vieillard.

Noirtier laissa tomber sa tête sur sa poitrine comme un homme accablé ou comme un homme qui pense, puis il ferma un seul œil.

— Mademoiselle Valentine? dit Barrois.

Noirtier fit signe que oui.

— Elle est au bal, monsieur le sait bien, puisqu'elle est venue lui dire adieu en grande toilette.

Noirtier ferma de nouveau l'œil gauche.

— Oui, vous voulez la voir?

Le vieillard fit signe que c'était cela qu'il désirait.

— Eh bien, on va l'aller chercher, sans doute, chez madame de Morcerf; je l'attendrai à son retour, et je lui dirai de monter chez vous. Est-ce cela?

— Oui, répondit le paralytique.

Barrois guetta donc le retour de Valentine, et, comme nous l'avons vu, à son retour, il lui exposa le désir de son grand-père.

En vertu de ce désir, Valentine monta chez Noirtier au sortir de chez madame de Saint-Méran, qui, tout agitée qu'elle était, avait fini par succomber à la fatigue et dormait d'un sommeil fiévreux.

On avait approché à la portée de sa main une petite table sur laquelle étaient une carafe d'orangeade, sa boisson habituelle, et un verre.

Puis, comme nous l'avons dit, la jeune fille avait quitté le lit de la marquise pour monter chez Noirtier.

Valentine vint embrasser le vieillard, qui la re-

garda si tendrement que la jeune fille sentit de nouveau jaillir de ses yeux des larmes dont elle croyait la source tarie.

Le vieillard insistait avec son regard.

— Oui, oui, dit Valentine, tu veux dire que j'ai toujours un bon grand-père, n'est-ce pas?

Le vieillard fit signe qu'effectivement c'était cela que son regard voulait dire.

— Hélas! heureusement, reprit Valentine. Sans cela, que deviendrais-je, mon Dieu?

Il était une heure du matin. Barrois, qui avait envie de se coucher lui-même, fit observer qu'après une soirée aussi douloureuse, tout le monde avait besoin de repos. Le vieillard ne voulut pas dire que son repos, à lui, c'était de voir son enfant. Il congédia Valentine, à qui effectivement la douleur et la fatigue donnaient un air souffrant.

Le lendemain, en entrant chez sa grand'mère, elle trouva celle-ci au lit; la fièvre ne s'était point calmée; au contraire, un feu sombre brillait dans les yeux de la vieille marquise, et elle paraissait en proie à une violente irritation nerveuse.

— Oh! mon Dieu! bonne maman, souffrez-vous davantage? s'écria Valentine en apercevant tous ces symptômes d'agitation.

— Non, ma fille, non, dit madame de Saint-Méran; mais j'attendais avec impatience que tu fusses arrivée pour envoyer chercher ton père.

— Mon père? demanda Valentine inquiète.

— Oui, je veux lui parler.

Valentine n'osa point s'opposer au désir de son aïeule, dont d'ailleurs elle ignorait la cause, et un instant après Villefort entra.

— Monsieur, dit madame de Saint-Méran sans employer aucune circonlocution et comme si elle eût paru craindre que le temps lui manquât, il est question, m'avez-vous écrit, d'un mariage pour cette enfant?

— Oui, madame, répondit Villefort; c'est même plus qu'un projet, c'est une convention.

— Votre gendre s'appelle M. Franz d'Épinay?

— Oui, madame.

— C'est le fils du général d'Épinay, qui était des nôtres, n'est-ce pas, et qui fut assassiné quelques jours avant que l'usurpateur revînt de l'île d'Elbe?

— C'est cela même.

— Cette alliance avec la petite-fille d'un jacobin ne lui répugne pas?

— Nos dissensions civiles se sont heureusement éteintes, ma mère, dit Villefort; M. d'Épinay était presque un enfant à la mort de son père; il connaît fort peu M. Noirtier, et le verra, sinon avec plaisir, avec indifférence du moins.

— C'est un parti sortable?

— Sous tous les rapports.

— Le jeune homme...?

— Jouit de la considération générale.

— Il est convenable?

— C'est un des hommes les plus distingués que je connaisse.

Pendant toute cette conversation, Valentine était restée muette.

— Eh bien! monsieur, dit après quelques secondes de réflexion madame de Saint-Méran, il faut vous hâter, car j'ai peu de temps à vivre.

— Vous, madame! Vous, bonne maman! s'écrièrent ensemble M. de Villefort et Valentine.

— Je sais ce que je dis, reprit la marquise; il faut donc vous hâter, afin que, n'ayant plus sa mère, elle ait au moins sa grand'mère pour bénir son mariage. Je suis la seule qui lui reste du côté de ma pauvre Renée, que vous avez si vite oubliée, monsieur.

— Ah! madame, dit Villefort, vous oubliez qu'il fallait donner une mère à cette pauvre enfant qui n'en avait plus.

— Une belle-mère n'est jamais une mère, monsieur. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit, il s'agit de Valentine; laissons les morts tranquilles.

Tout cela était dit avec une telle volubilité et un tel accent, qu'il y avait quelque chose dans cette conversation qui ressemblait à un commencement de délire.

— Il sera fait selon votre désir, madame, dit Villefort, et cela d'autant mieux que votre désir est d'accord avec le mien; et aussitôt l'arrivée de M. d'Épinay à Paris...

— Ma bonne mère, dit Valentine, les convenances, le deuil tout récent... Voudriez-vous donc faire un mariage sous de si tristes auspices?

— Ma fille, interrompit vivement l'aïeule, pas de ces raisons banales qui empêchent les esprits faibles de bâtir solidement leur avenir. Moi aussi j'ai été mariée au lit de mort de ma mère, et n'ai certes point été malheureuse pour cela.

— Encore cette idée de mort, madame! reprit Villefort.

— Encore! toujours!... Je vous dis que je vais mourir, entendez-vous? Eh bien! avant de mourir, je veux avoir vu mon gendre; je veux lui ordonner de rendre ma petite-fille heureuse; je veux lire dans ses yeux s'il compte m'obéir; je veux le connaître enfin, moi! continua l'aïeule avec une expression effrayante, pour le venir trouver du fond de mon tombeau s'il n'était pas ce qu'il doit être, s'il n'était pas ce qu'il faut qu'il soit.

— Madame, dit Villefort, il faut éloigner de vous ces idées exaltées, qui touchent presque à la folie. Les morts, une fois couchés dans leur tombeau, y dorment sans se relever jamais.

— Oh! oui, oui, bonne mère, calme-toi! dit Valentine.

— Et moi, monsieur, je vous dis qu'il n'en est point ainsi que vous croyez. Cette nuit j'ai dormi d'un sommeil terrible; car je me voyais en quelque sorte dormir comme si mon âme eût déjà plané

au-dessus de mon corps : mes yeux, que je m'efforçais d'ouvrir, se refermaient malgré moi ; et cependant je sais bien que cela va vous paraître impossible, à vous, monsieur, surtout ; eh bien ! avec mes yeux fermés, j'ai vu, à l'endroit même où vous êtes, venant de cet angle où il y a une porte qui donne dans le cabinet de toilette de madame de Villefort, j'ai vu entrer sans bruit une forme blanche.

Valentine jeta un cri.

— C'était la fièvre qui vous agitait, madame, dit Villefort.

— Doutez si vous voulez, mais je suis sûre de ce que je dis : j'ai vu une forme blanche ; et comme si Dieu eût craint que je récusasse le témoignage d'un seul de mes sens, j'ai entendu remuer mon verre, tenez, celui-là même qui est ici, là, sur la table.

— Oh ! bonne mère, c'était un rêve.

— C'était si peu un rêve, que j'ai étendu la main vers la sonnette, et qu'à ce geste l'ombre a disparu. La femme de chambre est entrée alors avec une lumière.

— Mais vous n'avez vu personne ?

— Les fantômes ne se montrent qu'à ceux qui doivent les voir : c'était l'âme de mon mari. Eh bien ! si l'âme de mon mari revient pour m'appeler, pourquoi mon âme à moi ne reviendrait-elle pas pour défendre ma petite-fille ? Le lien est encore plus direct, ce me semble.

— Oh ! madame, dit Villefort remué malgré lui

jusqu'au fond des entrailles, ne donnez pas l'essor à ces lugubres idées; vous vivrez avec nous, vous vivrez longtemps heureuse, aimée, honorée, et nous vous ferons oublier...

— Jamais, jamais, jamais! dit la marquise. Quand revient M. d'Épinay?

— Nous l'attendons d'un moment à l'autre.

— C'est bien; aussitôt qu'il sera arrivé, prévenez-moi. Hâtons-nous, hâtons-nous. Puis, je voudrais aussi voir un notaire pour m'assurer que tout notre bien revient à Valentine.

— Oh! ma mère, murmura Valentine en appuyant ses lèvres sur le front brûlant de l'aïeule, vous voulez donc me faire mourir? Mon Dieu! vous avez la fièvre. Ce n'est pas un notaire qu'il faut appeler, c'est un médecin!

— Un médecin, dit-elle en haussant les épaules; je ne souffre pas; j'ai soif, voilà tout.

— Que buvez-vous, bonne maman?

— Comme toujours, tu sais bien, mon orangeade. Mon verre est là sur cette table; passe-le-moi, Valentine.

Valentine versa l'orangeade de la carafe dans un verre et le prit avec un certain effroi pour le donner à sa grand-mère, car c'était ce même verre qui, prétendait-elle, avait été touché par l'ombre.

La marquise vida le verre d'un seul trait.

Puis elle se retourna sur son oreiller en répétant:

— Le notaire! le notaire!

M. de Villefort sortit, Valentine s'assit près du lit de sa grand'mère. La pauvre enfant semblait avoir grand besoin elle-même de ce médecin qu'elle avait recommandé à son aïeule. Une rougeur pareille à une flamme brûlait la pommette de ses joues, sa respiration était courte et haletante, et son pouls battait comme si elle avait eu la fièvre.

C'est qu'elle songeait, la pauvre enfant, au désespoir de Maximilien quand il apprendrait que madame de Saint-Méran, au lieu de lui être une alliée, agissait, sans le connaître, comme si elle lui était ennemie.

Plus d'une fois Valentine avait songé à tout dire à sa grand'mère, et elle n'eût pas hésité un seul instant si Maximilien Morrel s'était appelé Albert de Morcerf ou Raoul de Château-Renaud; mais Morrel était d'extraction plébéienne, et Valentine savait le mépris que l'orgueilleuse marquise de Saint-Méran avait pour tout ce qui n'était point de race. Son secret avait donc toujours, au moment où il allait se faire jour, été repoussé dans son cœur par cette triste certitude qu'elle le livrerait inutilement, et qu'une fois ce secret connu de son père et de sa belle-mère, tout serait perdu.

Deux heures à peu près s'écoulèrent ainsi. Madame de Saint-Méran dormait d'un sommeil ardent et agité. On annonça le notaire.

Quoique cette annonce eût été faite très-bas, madame de Saint-Méran se souleva sur son oreiller.

— Le notaire? dit-elle; qu'il vienne, qu'il vienne!

Le notaire était à la porte, il entra.

— Va-t'en, Valentine, dit madame de Saint-Méran, et laisse-moi avec monsieur.

— Mais, ma mère...

— Va, va.

La jeune fille baisa son aïeule au front et sortit le mouchoir sur les yeux.

A la porte elle trouva le valet de chambre qui lui dit que le médecin attendait au salon.

Valentine descendit rapidement. Le médecin était un ami de la famille, et en même temps un des hommes les plus habiles de l'époque : il aimait beaucoup Valentine qu'il avait vue venir au monde. Il avait une fille de l'âge de mademoiselle de Villefort à peu près, mais née d'une mère poitrinaire; sa vie était une crainte continuelle à l'égard de son enfant.

— Oh! dit Valentine, cher M. d'Avrigny, nous vous attendions avec bien de l'impatience. Mais avant toutes choses, comment se portent Madeleine et Antoinette?

Madeleine était la fille de M. d'Avrigny, et Antoinette sa nièce.

M. d'Avrigny sourit tristement.

— Très-bien, Antoinette, dit-il; assez bien, Madeleine. Mais vous m'avez envoyé chercher, chère enfant? Ce n'est ni votre père, ni madame de Villefort qui est malade? Quant à nous, quoi-

qu'il soit visible que nous ne pouvons pas nous débarrasser de nos nerfs, je ne présume pas que vous ayez besoin de moi autrement que pour que je vous recommande de ne pas trop laisser notre imagination battre la campagne?

Valentine rougit; M. d'Avrigny poussait la science de la divination presque jusqu'au miracle, car c'était un de ces médecins qui traitent toujours le physique par le moral.

— Non, dit-elle, c'est pour ma pauvre grand'-mère. Vous savez le malheur qui nous est arrivé, n'est-ce pas?

— Je ne sais rien, dit M. d'Avrigny.

— Hélas! dit Valentine en comprimant ses sanglots, mon grand-père est mort.

— M. de Saint-Méran?

— Oui.

— Subitement?

— D'une attaque d'apoplexie foudroyante.

— D'une apoplexie? répéta le médecin.

— Oui. De sorte que ma pauvre grand'mère est frappée de l'idée que son mari, qu'elle n'avait jamais quitté, l'appelle, et qu'elle va aller le rejoindre. Oh! M. d'Avrigny, je vous recommande bien ma pauvre grand'mère!

— Où est-elle?

— Dans sa chambre, avec le notaire.

— Et M. Noirtier?

— Toujours le même, une lucidité d'esprit par-

TAYLOR INST. OXFORD

faite ; mais la même immobilité, le même mutisme.

— Et le même amour pour vous, n'est-ce pas, ma chère enfant ?

— Oui, dit Valentine en soupirant, il m'aime bien, lui.

— Qui ne vous aimerait pas ?

Valentine sourit tristement.

— Et qu'éprouve votre grand'mère ?

— Une excitation nerveuse singulière, un sommeil agité et étrange ; elle prétendait ce matin que pendant son sommeil son âme planait au-dessus de son corps qu'elle regardait dormir, c'est du délire ; elle prétend avoir vu un fantôme entrer dans sa chambre, et avoir entendu le bruit que faisait le prétendu fantôme en touchant à son verre.

— C'est singulier, dit le docteur, je ne savais pas madame de Saint-Méran sujette à ces hallucinations.

— C'est la première fois que je l'ai vue ainsi, dit Valentine, et ce matin elle m'a fait grand'peur, je l'ai crue folle, et mon père, certes, M. d'Avrigny, vous connaissez mon père pour un esprit sérieux, eh bien, mon père lui-même a paru fortement impressionné.

— Nous allons voir, dit M. d'Avrigny ; ce que vous me dites là me semble étrange.

Le notaire descendait, on vint prévenir Valentine que sa grand'mère était seule.

— Montez, dit-elle au docteur.

— Et vous?

— Oh! moi, je n'ose, elle m'avait défendu de vous envoyer chercher; puis, comme vous le dites, moi-même je suis agitée, fiévreuse, mal disposée; je vais faire un tour au jardin pour me remettre.

Le docteur serra la main à Valentine, et, tandis qu'il montait chez sa grand'mère, la jeune fille descendit le perron.

Nous n'avons pas besoin de dire quelle portion du jardin était la promenade favorite de Valentine. Après avoir fait deux ou trois tours dans le parterre qui entourait la maison, après avoir cueilli une rose pour mettre à sa ceinture ou dans ses cheveux, elle s'enfonçait sous l'allée sombre qui conduisait au banc, puis du banc elle allait à la grille.

Cette fois Valentine fit, selon son habitude, deux ou trois tours au milieu de ses fleurs, mais sans en cueillir; le deuil de son cœur, qui n'avait pas encore eu le temps de s'étendre sur sa personne, repoussait ce simple ornement; puis elle s'achemina vers son allée. A mesure qu'elle avançait, il lui semblait entendre une voix qui prononçait son nom. Elle s'arrêta étonnée.

Alors cette voix arriva plus distincte à son oreille, et elle reconnut la voix de Maximilien.

IV

La promesse.

C'était en effet Morrel, qui depuis la veille ne vivait plus : avec cet instinct particulier aux amants et aux mères, il avait deviné qu'il allait, à la suite de ce retour de madame de Saint-Méran et de la mort du marquis, se passer quelque chose chez Villefort qui intéresserait son amour pour Valentine.

Comme on va le voir, ses pressentiments s'étaient réalisés, et ce n'était plus une simple inquiétude qui le conduisait si effaré et si tremblant à la grille des marronniers.

Mais Valentine n'était pas prévenue de l'attente

de Morrel, ce n'était pas l'heure où il venait ordinairement, et ce fut un pur hasard, ou, si on l'aime mieux, une heureuse sympathie qui la conduisit au jardin.

Quand elle parut, Morrel l'appela; elle courut à la grille.

— Vous à cette heure? dit-elle.

— Oui, pauvre amie, répondit Morrel. Je viens chercher et apporter de mauvaises nouvelles.

— C'est donc la maison du malheur! dit Valentine; parlez, Maximilien; mais, en vérité, la somme de douleurs est déjà bien suffisante.

— Chère Valentine, dit Morrel, essayant de se remettre de sa propre émotion pour parler convenablement, écoutez-moi bien, je vous prie; car tout ce que je vais vous dire est solennel. A quelle époque compte-t-on vous marier?

— Écoutez, dit à son tour Valentine, je ne veux rien vous cacher, Maximilien. Ce matin on a parlé de mon mariage, et ma grand'mère, sur laquelle j'avais compté comme sur un appui qui ne me manquerait pas, non-seulement s'est déclarée pour ce mariage, mais encore le désire à tel point que le retour seul de M. d'Épinay le retarde, et que le lendemain de son arrivée le contrat sera signé.

Un pénible soupir ouvrit la poitrine du jeune homme, et il regarda longuement et tristement la jeune fille.

— Hélas! reprit-il à voix basse, il est affreux

d'entendre dire tranquillement par la femme qu'on aime : « Le moment de votre supplice est fixé ; c'est dans quelques heures qu'il aura lieu. Mais n'importe, il faut que cela soit ainsi, et de ma part je n'y apporterai aucune opposition. » Eh bien ! puisque, dites-vous, on n'attend plus que M. d'Épinay pour signer le contrat, puisque vous serez à lui le lendemain de son arrivée, c'est demain que vous serez engagée à M. d'Épinay, car il est arrivé à Paris ce matin.

Valentine poussa un cri.

— J'étais chez le comte de Monte-Christo il y a une heure, dit Morrel ; nous causions, lui de la douleur de votre maison, et moi de votre douleur, quand tout à coup une voiture roule dans la cour. Écoutez : jusque-là je ne croyais pas aux pressentiments, Valentine, mais maintenant il faut bien que j'y croie : au bruit de cette voiture, un frisson m'a pris ; bientôt j'ai entendu des pas sur l'escalier ; les pas retentissants du commandeur n'ont pas plus épouvanté don Juan que ces pas ne m'ont épouvanté. Enfin la porte s'ouvre, Albert de Morcerf entre le premier, et j'allais douter de moi-même, j'allais croire que je m'étais trompé, quand derrière lui s'avance un autre jeune homme, et que le comte s'est écrié :

— Ah ! M. le baron Franz d'Épinay !

Tout ce que j'ai de force et de courage dans le cœur, je l'ai appelé pour me contenir. Peut-être ai-

je pâli, peut-être ai-je tremblé, mais à coup sûr je suis resté le sourire sur les lèvres; mais cinq minutes après je suis sorti sans avoir entendu un mot de ce qui s'est dit pendant ces cinq minutes; j'étais anéanti.

— Pauvre Maximilien! murmura Valentine.

— Me voilà, Valentine. Voyons, maintenant, répondez-moi comme à un homme à qui votre réponse va donner la mort ou la vie : que comptez-vous faire?

Valentine baissa la tête; elle était accablée.

— Écoutez, dit Morrel, ce n'est pas la première fois que vous pensez à la situation où nous sommes arrivés; elle est grave, elle est pressante, elle est suprême; je ne pense pas que ce soit le moment de s'abandonner à une douleur stérile : cela est bon pour ceux qui veulent souffrir à l'aise et boire leurs larmes à loisir. Il y a des gens comme cela, et Dieu sans doute leur tiendra compte au ciel de leur résignation sur la terre; mais quiconque se sent la volonté de lutter ne perd pas un temps précieux, et rend immédiatement à la fortune le coup qu'il en a reçu. Est-ce votre volonté de lutter contre la mauvaise fortune, Valentine, dites? car c'est cela que je viens vous demander.

Valentine tressaillit, et regarda Morrel avec de grands yeux effarés. Cette idée de résister à son père, à sa grand'mère, à toute sa famille, enfin, ne lui était pas même venue.

— Que me dites-vous, Maximilien ? demanda Valentine, et qu'appelez-vous une lutte? Oh! dites un sacrilége. Qui, moi, je lutterais contre l'ordre de mon père, contre le vœu de mon aïeule mourante? C'est impossible!

Morrel fit un mouvement.

— Vous êtes un trop noble cœur pour ne pas me comprendre, et vous me comprenez si bien, cher Maximilien, que je vous vois réduit au silence. Lutter, moi! Dieu m'en préserve! Non, non, je garde toute ma force pour lutter contre moi-même et pour boire mes larmes, comme vous dites; quant à affliger mon père, quant à troubler les derniers moments de mon aïeule, jamais!

— Vous avez bien raison, dit flegmatiquement Morrel.

— Comme vous me dites cela, mon Dieu! s'écria Valentine blessée.

— Je vous dis cela comme un homme qui vous admire, mademoiselle, reprit Maximilien.

— Mademoiselle! s'écria Valentine, mademoiselle! oh! l'égoïste! il me voit au désespoir et feint de ne me pas comprendre.

— Vous vous trompez, et je vous comprends parfaitement au contraire. Vous ne voulez pas contrarier M. de Villefort, vous ne voulez pas désobéir à la marquise, et demain vous signerez le contrat qui doit vous lier à votre mari.

— Mais, mon Dieu ! puis-je donc faire autrement?

— Il ne faut pas en appeler à moi, mademoiselle, car je suis un mauvais juge dans cette cause, et mon égoïsme m'aveuglera, répondit Morrel dont la voix sourde et les poings fermés annonçaient l'exaspération croissante.

— Que m'eussiez-vous donc proposé, Morrel, si vous m'aviez trouvée disposée à accepter votre proposition? voyons, répondez. Il ne s'agit pas de dire : « Vous faites mal, » il faut donner un conseil.

— Est-ce sérieusement que vous me dites cela, Valentine? et dois-je le donner ce conseil, dites?

— Certainement, cher Maximilien, car s'il est bon je le suivrai, vous savez bien que je suis dévouée à mes affections.

— Valentine, dit Morrel en achevant d'écarter une planche déjà disjointe, donnez-moi votre main en preuve que vous me pardonnez ma colère; c'est que j'ai la tête bouleversée, voyez-vous, et que depuis une heure les idées les plus insensées ont tour à tour traversé mon esprit. Oh! dans le cas où vous refuseriez mon conseil...

— Eh bien! ce conseil?

— Le voici, Valentine.

La jeune fille leva les yeux au ciel et poussa un soupir.

— Je suis libre, reprit Maximilien, je suis assez riche pour nous deux; je vous jure devant Dieu que vous serez ma femme avant que mes lèvres se soient posées sur votre front.

— Vous me faites trembler ! dit la jeune fille.

— Suivez-moi, continua Morrel ; je vous conduis chez ma sœur qui est digne d'être votre sœur ; nous nous embarquerons pour Alger, pour l'Angleterre ou pour l'Amérique, si vous n'aimez pas mieux nous retirer ensemble dans quelque province, où nous attendrons, pour revenir à Paris, que nos amis aient vaincu la résistance de votre famille.

Valentine secoua la tête.

— Je m'y attendais, Maximilien, dit-elle : c'est un conseil d'insensé, et je serais encore plus insensée que vous, si je ne vous arrêtais pas à l'instant même avec ce seul mot : « Impossible, Morrel, impossible. »

— Vous suivrez donc votre fortune, telle que le sort vous la fera et sans même essayer de la combattre ? dit Morrel rembruni.

— Oui, dussé-je en mourir !

— Eh bien ! Valentine, reprit Maximilien, je vous répéterai encore que vous avez raison. En effet, c'est moi qui suis un fou, et vous me prouvez que la passion aveugle les esprits les plus justes. Merci donc, à vous qui raisonnez sans passion. Soit donc, c'est une chose entendue ; demain, vous serez irrévocablement promise à M. Franz d'Épinay, non point par cette formalité de théâtre inventée pour dénouer les pièces de comédie, et qu'on appelle la signature du contrat, mais par votre propre volonté.

— Encore une fois, vous me désespérez, Maximilien, dit Valentine ; encore une fois, vous retournez le poignard dans la plaie ! Que feriez-vous, dites, si votre sœur écoutait un conseil comme celui que vous me donnez ?

— Mademoiselle, reprit Morrel avec un sourire amer, je suis un égoïste, vous l'avez dit, et dans ma qualité d'égoïste, je ne pense pas à ce que feraient les autres dans ma position, mais à ce que je compte faire, moi. Je pense que je vous connais depuis un an ; que j'ai mis, du jour où je vous ai connue, toutes mes chances de bonheur sur votre amour ; qu'un jour est venu où vous m'avez dit que vous m'aimiez ; que de ce jour j'ai mis toutes mes chances d'avenir sur votre possession ; car votre possession, c'était ma vie. Je ne pense plus rien maintenant ; je me dis seulement que les chances ont tourné, que j'avais cru gagner le ciel, et que je l'ai perdu. Cela arrive tous les jours qu'un joueur perd non-seulement ce qu'il a, mais encore ce qu'il n'a pas.

Morrel prononça ces mots avec un calme parfait ; Valentine le regarda un instant de ses grands yeux scrutateurs, essayant de ne pas laisser pénétrer ceux de Morrel jusqu'au trouble qui bouillonnait déjà au fond de son cœur.

— Mais enfin, qu'allez-vous faire ? demanda-t-elle.

— Je vais avoir l'honneur de vous dire adieu, mademoiselle, en attestant Dieu, qui entend mes pa-

roles et qui lit au fond de mon cœur, que je vous souhaite une vie assez calme, assez heureuse et assez remplie pour qu'il n'y ait même pas place pour mon souvenir.

— Oh ! murmura Valentine.

— Adieu, Valentine, adieu ! dit Morrel en s'inclinant.

— Où allez-vous ? cria, en allongeant sa main à travers la grille et en saisissant Maximilien par son habit, la jeune fille qui comprenait à son agitation intérieure que le calme de son amant ne pouvait être réel ; où allez-vous ?

— Je vais m'occuper de ne point apporter un trouble nouveau dans votre famille, et donner un exemple que pourront suivre tous les hommes honnêtes et dévoués qui se trouveront dans ma position.

— Avant de me quitter, dites-moi ce que vous allez faire, Maximilien.

Le jeune homme sourit tristement.

— Oh ! parlez ! parlez ! dit Valentine, je vous en prie !

— Votre résolution a-t-elle changé, Valentine ?

— Elle ne peut changer, malheureux ! vous le savez bien ! s'écria la jeune fille.

— Alors, adieu, Valentine !

Valentine secoua la grille avec une force dont on l'aurait crue incapable, et comme Morrel s'éloignait, elle passa ses deux mains à travers la grille, et, les joignant en se tordant les bras :

— Qu'allez-vous faire? Je veux le savoir! s'écria-t-elle, où allez-vous?

— Oh! soyez tranquille, dit Maximilien en s'arrêtant à trois pas de la porte; mon intention n'est pas de rendre un autre homme responsable des rigueurs que le sort garde pour moi. Un autre vous menacerait d'aller trouver M. Franz, de le provoquer, de se battre avec lui; tout cela serait insensé. Qu'a à faire M. Franz dans tout cela? Il m'a vu ce matin pour la première fois, il a déjà oublié qu'il m'a vu; il ne savait même pas que j'existais lorsque des conventions faites par vos deux familles ont décidé que vous seriez l'un à l'autre. Je n'ai donc point affaire à M. Franz, et, je vous le jure, je ne m'en prendrai point à lui.

— Mais à qui vous en prendrez-vous? à moi?

— A vous, Valentine! Oh! Dieu m'en garde! La femme est sacrée, la femme qu'on aime est sainte.

— A vous-même alors, malheureux, à vous-même!

— C'est moi le coupable, n'est-ce pas? dit Morrel.

— Maximilien, dit Valentine, Maximilien, venez ici, je le veux!

Maximilien se rapprocha avec son doux sourire, et, n'était sa pâleur, on eût pu le croire dans son état ordinaire.

— Écoutez-moi, ma chère, mon adorée Valentine, dit-il de sa voix mélodieuse et grave, les gens comme nous, qui n'ont jamais formé une pensée

dont ils aient eu à rougir devant le monde, devant leurs parents et devant Dieu ; les gens comme nous peuvent lire dans le cœur l'un de l'autre à livre ouvert. Je n'ai jamais fait de roman, je ne suis pas un héros mélancolique, je ne pose ni en Manfred ni en Antoby ; mais sans paroles, sans protestations, sans serments, j'ai mis ma vie en vous, vous me manquez, et vous avez raison d'agir ainsi, je vous l'ai dit et je vous le répète ; mais enfin vous me manquez et ma vie est perdue. Du moment où vous vous éloignez de moi, Valentine, je reste seul au monde. Ma sœur est heureuse près de son mari ; son mari n'est que mon beau-frère, c'est-à-dire un homme que les conventions sociales attachent seules à moi ; personne n'a donc besoin sur la terre de mon existence devenue inutile. Voilà ce que je ferai : j'attendrai jusqu'à la dernière seconde que vous soyez mariée, car je ne veux pas perdre l'ombre d'une de ces chances inattendues que nous garde quelquefois le hasard, car enfin d'ici là M. Franz d'Épinay peut mourir ; au moment où vous vous en approcherez, la foudre peut tomber sur l'autel : tout semble croyable au condamné à mort, et pour lui les miracles rentrent dans la classe du possible dès qu'il s'agit du salut de sa vie. J'attendrai donc, dis-je, jusqu'au dernier moment, et quand mon malheur sera certain, sans remède, sans espérance, j'écrirai une lettre confidentielle à mon beau-frère, une autre lettre au préfet de police pour leur donner

avis de mon dessein, et du coin de quelque bois, sur le revers de quelque fossé, au bord de quelque rivière, je me ferai sauter la cervelle aussi vrai que je suis le fils du plus honnête homme qui ait jamais vécu en France.

Un tremblement convulsif agita les membres de Valentine; elle lâcha la grille qu'elle tenait des deux mains, ses bras retombèrent à ses côtés, et deux grosses larmes roulèrent sur ses joues.

Le jeune homme demeura devant elle, sombre et résolu.

— Oh ! par pitié, par pitié, dit-elle, vous vivrez, n'est-ce pas ?

— Non ! sur mon honneur, dit Maximilien; mais que vous importe à vous ? Vous aurez fait votre devoir, et votre conscience vous restera.

Valentine tomba à genoux en étreignant son cœur, qui se brisait.

— Maximilien, dit-elle, Maximilien, mon ami, mon frère sur la terre, mon véritable époux au ciel, je t'en prie, fais comme moi, vis avec la souffrance, un jour peut-être nous serons réunis.

— Adieu, Valentine, répéta Morrel.

— Mon Dieu, dit Valentine en levant ses deux mains au ciel avec une expression sublime, vous le voyez, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour rester fille soumise; j'ai prié, supplié, imploré; il n'a écouté ni mes prières, ni mes supplications, ni mes pleurs. Eh bien ! continua-t-elle en essuyant ses larmes et

en reprenant sa fermeté, eh bien! je ne veux pas mourir de remords, j'aime mieux mourir de honte. Vous vivrez, Maximilien, et je ne serai à personne qu'à vous. A quelle heure? à quel moment? est-ce tout de suite? Parlez, ordonnez, je suis prête.

Morrel, qui avait de nouveau fait quelques pas pour s'éloigner, était revenu de nouveau, et pâle d joie, le cœur épanoui, tendant à travers la grille ses deux mains à Valentine :

— Valentine, dit-il, chère amie, ce n'est point ainsi qu'il faut me parler, ou sinon il faut me laisser mourir. Pourquoi donc vous devrais-je à la violence, si vous m'aimez comme je vous aime? Me forcez-vous à vivre par humanité, voilà tout? En ce cas j'aime mieux mourir.

— Au fait, murmura Valentine, qui est-ce qui m'aime au monde? lui. Qui m'a consolée de toutes mes douleurs? lui. Sur qui reposent mes espérances? sur qui s'arrête ma vue égarée? sur qui se repose mon cœur saignant? sur lui, lui, toujours lui. Eh bien! tu as raison à ton tour; Maximilien, je te suivrai, je quitterai la maison paternelle, tout. Oh! ingrate que je suis, s'écria Valentine en sanglotant, tout, même mon bon grand-père que j'oubliais!

— Non, dit Maximilien, tu ne le quitteras pas. M. Noirtier a paru éprouver, dis-tu, de la sympathie pour moi; eh bien! avant de fuir tu lui diras tout; tu te feras une égide devant Dieu de son con-

sentement; puis, aussitôt mariés, il viendra avec nous : au lieu d'un enfant, il en aura deux. Tu m'as dit comment il te parlait et comment tu lui répondais ; j'apprendrai bien vite cette langue touchante des signes, va, Valentine. Oh! je te le jure, au lieu du désespoir qui nous attend, c'est le bonheur que je te promets !

— Oh ! regarde, Maximilien, regarde quelle est ta puissance sur moi, tu me fais presque croire à ce que tu me dis, et cependant ce que tu me dis est insensé, car mon père me maudira, lui; car je le connais, lui, le cœur inflexible, jamais il ne pardonnera. Aussi, écoutez-moi, Maximilien, si par artifice, par prière, par accident, que sais-je, moi? si enfin par un moyen quelconque je puis retarder le mariage, vous attendrez, n'est-ce pas?

— Oui, je le jure, comme vous me jurez, vous, que cet affreux mariage ne se fera jamais, et que vous traînât-on devant le magistrat, devant le prêtre, vous direz non.

— Je te le jure, Maximilien, par ce que j'ai de plus sacré au monde, par ma mère.

— Attendons alors, dit Morrel.

— Oui, attendons, reprit Valentine qui respirait à ce mot, il y a tant de choses qui peuvent sauver des malheureux comme nous.

— Je me fie à vous, Valentine, dit Morrel, tout ce que vous ferez sera bien fait; seulement si l'on passe outre à vos prières, si votre père, si madame

de Saint-Méran exigent que M. d'Épinay soit appelé demain à signer le contrat...

— Alors vous avez ma parole, Morrel.

— Au lieu de signer...

— Je viens vous rejoindre et nous fuyons ; mais d'ici là, ne tentons pas Dieu, Morrel ; ne nous voyons pas ; c'est un miracle, c'est une providence que nous n'ayons pas encore été surpris ; si nous étions surpris, si l'on savait comment nous nous voyons, nous n'aurions plus aucune ressource.

— Vous avez raison, Valentine ; mais comment savoir...

— Par le notaire, M. Deschamps.

— Je le connais.

— Et par moi-même. Je vous écrirai, croyez-le donc bien. Mon Dieu ! ce mariage, Maximilien, m'est aussi odieux qu'à vous !

— Bien ! bien ! merci ! ma Valentine adorée, reprit Morrel. Alors tout est dit ; une fois que je sais l'heure, j'accours ici, vous franchissez ce mur dans mes bras, la chose vous sera facile ; une voiture nous attendra à la porte de l'enclos, vous y montez avec moi, je vous conduis chez ma sœur ; là, inconnus si cela vous convient, faisant éclat si vous le désirez, nous aurons la conscience de notre force et de notre volonté, et ne nous laisserons pas égorger comme l'agneau qui ne se défend qu'avec ses soupirs.

— Soit, dit Valentine, à votre tour je vous dirai :

« Maximilien, ce que vous ferez sera bien fait. »

— Oh!

— Eh bien, êtes-vous content de votre femme? dit tristement la jeune fille.

— Ma Valentine adorée, c'est bien peu dire que dire oui.

— Dites toujours.

Valentine s'était approchée ou plutôt avait approché ses lèvres de la grille, et ses paroles glissaient avec son souffle parfumé jusqu'aux lèvres de Morrel, qui collait sa bouche de l'autre côté de la froide et inexorable clôture.

— Au revoir, dit Valentine s'arrachant à ce bonheur, au revoir.

— J'aurai une lettre de vous?

— Oui.

— Merci, chère femme, au revoir.

Le bruit d'un baiser innocent et perdu retentit, et Valentine s'enfuit sous les tilleuls.

Morrel écouta les derniers bruits de sa robe frôlant les charmilles, de ses pieds faisant crier le sable, leva les yeux au ciel avec un ineffable sourire, pour remercier le ciel de ce qu'il permettait qu'il fût aimé ainsi, et disparut à son tour.

Le jeune homme rentra chez lui et attendit pendant tout le reste de la soirée, et pendant toute la journée du lendemain, sans rien recevoir. Enfin ce ne fut que le surlendemain vers dix heures du matin, et comme il allait s'acheminer vers M. Des-

champs, notaire, qu'il reçut par la poste un petit billet qu'il reconnut pour être de Valentine, quoiqu'il n'eût jamais vu son écriture.

Il était conçu en ces termes :

« Larmes, supplications, prières, n'ont rien fait. Hier, pendant deux heures, j'ai été à l'église Saint-Philipe-du-Roule, et pendant deux heures j'ai prié Dieu du fond de l'âme ; Dieu est insensible comme les hommes, et la signature du contrat est fixée à ce soir neuf heures.

« Je n'ai qu'une parole comme je n'ai qu'un cœur, Morrel, et cette parole vous est engagée, ce cœur est à vous.

« Ce soir donc, à neuf heures moins un quart, à la grille.

« Votre femme,

« VALENTINE DE VILLEFORT.

« *P. S.* Ma pauvre grand'mère va de plus mal en plus mal; hier son exaltation est devenue du délire : aujourd'hui son délire est presque de la folie.

« Vous m'aimerez bien, n'est-ce pas, Morrel, pour me faire oublier que je l'aurai quittée en cet état ?

« Je crois que l'on cache à grand-papa Noirtier que la signature du contrat doit avoir lieu ce soir.»

Morrel ne se borna pas aux renseignements que lui donnait Valentine ; il alla chez le notaire, qui lui confirma la nouvelle que la signature du contrat était pour neuf heures du soir.

Puis il passa chez Monte-Christo ; ce fut encore là qu'il en sut le plus : Franz était venu lui annoncer cette solennité ; de son côté, madame de Villefort avait écrit au comte pour le prier de l'excuser si elle ne l'invitait point ; mais la mort de M. de Saint-Méran et l'état où se trouvait sa veuve jetaient sur cette réunion un voile de tristesse dont elle ne voulait pas assombrir le front du comte, auquel elle souhaitait toutes sortes de bonheur.

La veille Franz avait été présenté à madame de Saint-Méran, qui avait quitté le lit pour cette présentation, et qui s'y était remise aussitôt.

Morrel, la chose est facile à comprendre, était dans un état d'agitation qui ne pouvait échapper à un œil aussi perçant que l'était l'œil du comte ; aussi Monte-Christo fut-il pour lui plus affectueux que jamais ; si affectueux que deux ou trois fois Maximilien fut sur le point de lui tout dire. Mais il se rappela la promesse formelle donnée à Valentine, et son secret resta au fond de son cœur.

Le jeune homme relut vingt fois dans la journée la lettre de Valentine. C'était la première fois qu'elle lui écrivait, et à quelle occasion ! A chaque fois qu'il relisait cette lettre, Maximilien se renouvelait à lui-même le serment de rendre Valentine heu-

reuse. En effet, quelle autorité n'a pas la jeune fille qui prend une résolution si courageuse ! Quel dévouement ne mérite-t-elle pas de la part de celui à qui elle a tout sacrifié ! Comme elle doit être réellement pour son amant le premier et le plus digne objet de son culte ! C'est à la fois la reine et la femme, et l'on n'a point assez d'une âme pour la remercier et l'aimer.

Morrel songeait avec une agitation inexprimable à ce moment où Valentine arriverait en disant :

— Me voici, Maximilien ; prenez-moi.

Il avait organisé toute cette fuite ; deux échelles avaient été cachées dans la luzerne du clos ; un cabriolet, que devait conduire Maximilien lui-même, attendait ; pas de domestique, pas de lumière ; au détour de la première rue, on allumerait les lanternes, car il ne fallait point, par un surcroît de précautions, tomber entre les mains de la police.

De temps en temps des frissonnements passaient par tout le corps de Morrel ; il songeait au moment où, du faîte de ce mur, il protégerait la descente de Valentine, et où il sentirait, tremblante et abandonnée entre ses bras, celle dont il n'avait jamais pressé que la main et baisé que le bout du doigt.

Mais quand vint l'après-midi, quand Morrel sentit l'heure s'approcher, il éprouva le besoin d'être seul ; son sang bouillait ; les simples questions, la seule voix d'un ami l'eussent irrité ; il se renferma chez lui, essayant de lire ; mais son regard glissa sur les

pages sans y rien comprendre, et il finit par jeter son livre, pour en revenir à dessiner pour la deuxième fois son plan, ses échelles et son clos.

Enfin l'heure s'approcha.

Jamais homme bien amoureux n'a laissé les horloges faire paisiblement leur chemin ; Morrel tourmenta si bien les siennes, qu'elles finirent par marquer huit heures et demie à six heures. Il se dit alors qu'il était temps de partir, que neuf heures était bien effectivement l'heure de la signature du contrat, mais que, selon toute probabilité, Valentine n'attendrait pas cette signature inutile ; en conséquence, Morrel, après être parti de la rue Meslay à huit heures et demie à sa pendule, entrait dans le clos comme huit heures sonnaient à Saint-Philippe-du-Roule.

Le cheval et le cabriolet furent cachés derrière une petite masure en ruine dans laquelle Morrel avait l'habitude de se cacher.

Peu à peu le jour tomba, et les feuillages du jardin se massèrent en grosses touffes d'un noir opaque.

Alors Morrel sortit de la cachette et vint regarder, le cœur palpitant, au trou de la grille ; il n'y avait encore personne.

Huit heures et demie sonnèrent.

Une demi-heure s'écoula à attendre ; Morrel se promenait de long en large ; puis, à des intervalles toujours plus rapprochés, venait appliquer son œil

aux planches. Le jardin s'assombrissait de plus en plus, mais dans l'obscurité on cherchait vainement la robe blanche, dans le silence on écoutait inutilement le bruit des pas.

La maison, qu'on apercevait à travers les feuillages, restait sombre, et ne présentait aucun des caractères d'une maison qui s'ouvre pour un événement aussi important que l'est une signature de contrat de mariage.

Morrel consulta sa montre qui sonna neuf heures trois quarts, mais presque aussitôt cette même voix de l'horloge déjà entendue deux ou trois fois rectifia l'erreur de la montre en sonnant neuf heures et demie.

C'était déjà une demi-heure d'attente de plus que Valentine n'avait fixé elle-même : elle avait dit neuf heures, même plutôt avant qu'après.

Ce fut le moment le plus terrible pour le cœur du jeune homme, sur lequel chaque seconde tombait comme un marteau de plomb.

Le plus faible bruit du feuillage, le moindre cri du vent appelaient son oreille et faisaient monter la sueur à son front ; alors, tout frissonnant, il assujettissait son échelle, et, pour ne pas perdre de temps, posait le pied sur le premier échelon.

Au milieu de ces alternatives de crainte et d'espoir, au milieu de ces dilatations et de ces serrements de cœur, dix heures sonnèrent à l'église.

— Oh ! murmura Maximilien avec terreur, il est

impossible que la signature d'un contrat dure aussi longtemps, à moins d'événements imprévus; j'ai pesé toutes les chances, calculé le temps que durent toutes les formalités, il s'est passé quelque chose.

Et alors, tantôt il se promenait avec agitation devant la grille, tantôt il revenait appuyer son front brûlant sur le fer glacé. Valentine s'était-elle évanouie après le contrat, ou Valentine avait-elle été arrêtée dans sa fuite? C'étaient là les deux seules hypothèses où le jeune homme pouvait s'arrêter, toutes deux désespérantes.

L'idée à laquelle il s'arrêta fut qu'au milieu de sa fuite même la force avait manqué à Valentine, et qu'elle était tombée évanouie au milieu de quelque allée.

— Oh ! s'il en est ainsi, s'écria-t-il en s'élançant au haut de l'échelle, je la perdrais et par ma faute !

Le démon qui lui avait soufflé cette pensée ne le quitta plus, et bourdonna à son oreille avec cette persistance qui fait que certains doutes, au bout d'un instant et par la force du raisonnement, deviennent des convictions. Ses yeux, qui cherchaient à percer l'obscurité croissante, croyaient sous la sombre allée apercevoir un objet gisant; Morrel se hasarda jusqu'à appeler, et il lui sembla que le vent apportait jusqu'à lui une plainte inarticulée.

Enfin la demie avait sonné à son tour; il était impossible de se leurrer plus longtemps, tout était

supposable; les tempes de Maximilien battaient avec force, des nuages passaient devant ses yeux; il enjamba le mur et sauta de l'autre côté.

Il était chez Villefort, il venait d'y entrer par escalade; il songea aux suites que pouvait avoir une pareille action, mais il n'était pas venu jusque-là pour reculer.

Il rasa quelque temps le mur, et, traversant l'allée d'un seul bond, il s'élanca dans un massif.

En un instant il fut à l'extrémité de ce massif. Du point où il était parvenu on découvrait la maison.

Alors Morrel s'assura d'une chose qu'il avait déjà soupçonnée en essayant de glisser son regard à travers les arbres : c'est qu'au lieu des lumières qu'il pensait voir briller à chaque fenêtre, ainsi qu'il est naturel aux jours de cérémonie, il ne vit rien que la masse grise et voilée encore par un grand rideau d'ombre que projetait un nuage immense épandu sur la lune.

Une lumière courait de temps en temps comme éperdue, et passait devant trois fenêtres du premier étage. Ces trois fenêtres étaient celles de l'appartement de madame de Saint-Méran.

Une autre lumière restait immobile derrière des rideaux rouges. Ces rideaux rouges étaient ceux de la chambre à coucher de madame de Villefort.

Morrel devina tout cela. Tant de fois pour suivre Valentine en pensée à toute heure du jour, tant de

fois, disons-nous, il s'était fait faire le plan de cette maison, que, sans l'avoir vue, il la connaissait.

Le jeune homme fut encore plus épouvanté de cette obscurité et de ce silence qu'il ne l'avait été de l'absence de Valentine.

Éperdu, fou de douleur, décidé à tout braver pour revoir Valentine et s'assurer du malheur qu'il pressentait, quel qu'il fût, Morrel gagna la lisière du massif, et s'apprêtait à traverser le plus rapidement possible le parterre, complétement découvert, quand un son de voix encore assez éloigné, mais que le vent lui apportait, parvint jusqu'à lui.

A ce bruit, il fit un pas en arrière ; déjà à moitié sorti du feuillage, il s'y enfonça complétement et demeura immobile et muet, enfoui dans son obscurité.

Sa résolution était prise : si c'était Valentine seule, il l'avertirait par un mot au passage; si Valentine était accompagnée, il la verrait au moins et s'assurerait qu'il ne lui était arrivé aucun malheur; si c'étaient des étrangers, il saisirait quelques mots de leur conversation et arriverait à comprendre ce mystère incompréhensible jusque-là.

La lune alors sortit du nuage qui la cachait, et sur la porte du perron Morrel vit apparaître Villefort suivi d'un homme vêtu de noir. Ils descendirent les marches et s'avancèrent vers le massif. Ils n'avaient pas fait quatre pas, que dans cet homme vêtu de noir, Morrel avait reconnu le docteur d'Avrigny.

Le jeune homme, en les voyant venir à lui, recula machinalement devant eux jusqu'à ce qu'il rencontrât le tronc d'un sycomore qui faisait le centre d'un massif ; là il fut forcé de s'arrêter.

Bientôt le sable cessa de crier sous les pas des deux promeneurs.

— Ah ! cher docteur, dit le procureur du roi, voici le ciel qui se déclare décidément contre notre maison. Quelle horrible mort ! quel coup de foudre ! N'essayez pas de me consoler ; hélas ! il n'y a pas de consolation pour un pareil malheur, la plaie est trop vive et trop profonde ; morte ! morte !

Une sueur froide glaça le front du jeune homme et fit claquer ses dents. Qui donc était mort dans cette maison que Villefort lui-même disait maudite ?

— Mon cher M. de Villefort, répondit le médecin avec un accent qui redoubla la terreur du jeune homme, je ne vous ai point amené ici pour vous consoler, tout au contraire.

— Que voulez-vous dire ? demanda le procureur du roi effrayé.

— Je veux vous dire que derrière le malheur qui vient de vous arriver, il en est un autre plus grand encore peut-être.

— Oh ! mon Dieu ! murmura Villefort en joignant les mains, qu'allez-vous me dire encore ?

— Sommes-nous bien seuls, mon ami ?

— Oh ! oui, bien seuls. Mais que signifient toutes ces précautions ?

— Elles signifient que j'ai une confidence terrible à vous faire, dit le docteur ; asseyons-nous.

Villefort tomba plutôt qu'il ne s'assit sur un banc. Le docteur resta debout devant lui, une main posée sur son épaule. Morrel, glacé d'effroi, tenait d'une main son front et de l'autre comprimait son cœur dont il craignait qu'on n'entendît les battements.

— Morte ! morte ! répétait-il dans sa pensée avec la voix de son cœur.

Et lui-même se sentait mourir.

— Parlez, docteur, j'écoute, dit Villefort; frappez, je suis préparé à tout.

— Madame de Saint-Méran était bien âgée sans doute, mais elle jouissait d'une santé excellente.

Morrel respira pour la première fois depuis dix minutes.

— Le chagrin l'a tuée, dit Villefort ; oui, le chagrin, docteur ! Cette habitude de vivre depuis quarante ans près du marquis...

— Ce n'est pas le chagrin, mon cher Villefort, dit le docteur. Le chagrin peut tuer, quoique les cas soient rares, mais il ne tue pas en un jour, mais il ne tue pas en une heure, mais il ne tue pas en dix minutes.

Villefort ne répondit rien; seulement il leva sa tête qu'il avait tenue baissée jusque-là, et regarda le docteur avec des yeux effarés.

— Vous êtes resté là pendant l'agonie ? demanda M. d'Avrigny.

— Sans doute, répondit le procureur du roi ; vous m'avez dit tout bas de ne pas m'éloigner.

— Avez-vous remarqué les symptômes du mal auquel madame de Saint-Méran a succombé?

— Certainement. Madame de Saint-Méran a eu trois attaques successives à quelques minutes les unes des autres, et à chaque fois plus rapprochées et plus graves. Lorsque vous êtes arrivé, déjà depuis quelques minutes madame de Saint-Méran était haletante ; elle eut alors une crise que je pris pour une simple attaque de nerfs, mais je ne commençai à m'effrayer réellement que lorsque je la vis se soulever sur son lit, les membres et le cou tendus. Alors, à votre visage je compris que la chose était plus grave que je ne le croyais. La crise passée, je cherchai vos yeux, mais je ne les rencontrai pas. Vous teniez le pouls, vous en comptiez les battements, et la seconde crise parut que vous ne vous étiez pas encore retourné de mon côté. Cette seconde crise fut plus terrible que la première ; les mêmes mouvements nerveux se reproduisirent, et la bouche se contracta et devint violette.

— A la troisième elle expira.

— Déjà, depuis la fin de la première, j'avais reconnu le tétanos ; vous me confirmâtes dans cette opinion.

— Oui, devant tout le monde, reprit le docteur ; mais maintenant nous sommes seuls.

— Qu'allez-vous me dire, mon Dieu ?

— Que les symptômes du tétanos et de l'empoisonnement par les matières végétales sont absolument les mêmes.

M. de Villefort se dressa sur ses pieds, puis, après un instant d'immobilité et de silence, il retomba sur son banc.

— Oh ! mon Dieu, docteur, dit-il, songez-vous bien à ce que vous me dites là ?

Morrel ne savait pas s'il faisait un rêve ou s'il veillait.

— Écoutez, dit le docteur, je connais l'importance de ma déclaration et le caractère de l'homme à qui je la fais.

— Est-ce au magistrat ou à l'ami que vous parlez ? demanda Villefort.

— A l'ami, à l'ami seul en ce moment ; les rapports entre les symptômes du tétanos et les symptômes de l'empoisonnement par les substances végétales sont tellement identiques que s'il me fallait signer ce que je vous dis là, je vous déclare que j'hésiterais. Aussi, je vous le répète, ce n'est point au magistrat que je m'adresse, c'est à l'ami. Eh bien! à l'ami, je dis : « Pendant les trois quarts d'heure qu'elle a duré, j'ai étudié l'agonie, les convulsions, la mort de madame de Saint-Méran ; eh bien ! dans ma conviction, non-seulement madame de Saint-Méran est morte empoisonnée, mais encore je dirais, oui, je dirais quel poison l'a tuée. »

— Monsieur ! monsieur !

— Tout y est, voyez-vous : somnolence interrompue par des crises nerveuses, surexcitation du cerveau, torpeur des centres. Madame de Saint-Méran a succombé à une dose violente de brucine ou de strychnine que par hasard sans doute, que par erreur peut-être, on lui a administrée.

Villefort saisit la main du docteur.

— Oh ! c'est impossible ! dit-il, je rêve, mon Dieu, je rêve ! C'est effroyable d'entendre dire des choses pareilles à un homme comme vous ! Au nom du ciel, je vous en supplie, cher docteur, dites-moi que vous pouvez vous tromper.

— Sans doute je le puis, mais...

— Mais ?...

— Mais je ne le crois pas.

— Docteur, prenez pitié de moi ; depuis quelques jours il m'arrive tant de choses inouïes que je crois à la possibilité de devenir fou.

— Un autre que moi a-t-il vu madame de Saint-Méran ?

— Personne.

— A-t-on envoyé chercher chez le pharmacien quelque ordonnance qu'on ne m'ait pas soumise ?

— Aucune.

— Madame de Saint-Méran avait-elle des ennemis ?

— Je ne lui en connais pas.

— Quelqu'un avait-il intérêt à sa mort ?

— Mais non, mon Dieu! mais non; ma fille est sa seule héritière, Valentine seule... Oh! si une pareille pensée me pouvait venir, je me poignarderais pour punir mon cœur d'avoir pu un seul instant abriter une pareille pensée.

— Oh! s'écria à son tour M. d'Avrigny, cher ami, à Dieu ne plaise que j'accuse quelqu'un; je ne parle que d'un accident, comprenez-vous bien? d'une erreur. Mais accident ou erreur, le fait est là qui parle tout bas à ma conscience, et qui veut que ma conscience vous parle tout haut. Informez-vous.

— A qui? comment? de quoi?

— Voyons, Barrois, le vieux domestique, ne se serait-il pas trompé et n'aurait-il pas donné à madame de Saint-Méran quelque potion préparée pour son maître?

— Pour mon père?

— Oui.

— Mais comment une potion préparée pour M. Noirtier peut-elle empoisonner madame de Saint-Méran?

— Rien de plus simple : vous savez que dans certaines maladies les poisons deviennent un remède; la paralysie est une de ces maladies-là. A peu près depuis trois mois, par exemple, après avoir tout employé pour rendre le mouvement et la parole à M. Noirtier, je me suis décidé à tenter un dernier moyen; depuis trois mois, dis-je, je le traite par la

brucine ; ainsi, dans la dernière potion que j'ai commandée pour lui, il en entrait six centigrammes ; six centigrammes sans action sur les organes paralysés de M. Noirtier, et auxquels d'ailleurs il s'est accoutumé par des doses successives, six centigrammes suffisent pour tuer toute autre personne que lui.

— Mon cher docteur, il n'y a aucune communication entre l'appartement de M. Noirtier et celui de madame de Saint-Méran, et jamais Barrois n'entrait chez ma belle-mère. Enfin, vous le dirai-je, docteur, quoique je vous sache l'homme le plus habile et surtout le plus consciencieux du monde, quoiqu'en toute circonstance votre parole soit pour moi un flambeau qui me guide à l'égal de la lumière du soleil, eh bien ! docteur, eh bien ! j'ai besoin, malgré cette conviction, de m'appuyer sur cet axiome, *errare humanum est*.

— Écoutez, Villefort, dit le docteur, existe-t-il un de mes confrères en qui vous ayez autant de confiance qu'en moi ?

— Pourquoi cela, dites ? où voulez-vous en venir ?

— Appelez-le, je lui dirai ce que j'ai vu, ce que j'ai remarqué, nous ferons l'autopsie ?

— Et vous trouverez des traces du poison ?

— Non, pas du poison, je n'ai pas dit cela, mais nous constaterons l'exaspération du système, nous reconnaîtrons l'asphyxie patente, incontestable, et nous vous dirons, cher Villefort : « Si c'est par né-

gligence que la chose est arrivée, veillez sur vos serviteurs; si c'est par haine, veillez sur vos ennemis! »

— Oh! mon Dieu! que me proposez-vous là, d'Avrigny? répondit Villefort abattu; du moment où il y aura un autre que vous dans le secret, une enquête deviendra nécessaire, et une enquête chez moi, impossible! Pourtant, continua le procureur du roi en se reprenant et en regardant le médecin avec inquiétude, pourtant si vous le voulez, si vous l'exigez absolument, je le ferai. En effet, peut-être dois-je donner suite à cette affaire; mon caractère me le commande. Mais, docteur, vous me voyez d'avance pénétré de tristesse; introduire dans ma maison tant de scandale après tant de douleur! Oh! ma femme et ma fille en mourront; et moi, moi, docteur, vous le savez, un homme n'en arrive pas où j'en suis, un homme n'a pas été procureur du roi vingt-cinq ans sans s'être amassé bon nombre d'ennemis; les miens sont nombreux. Cette affaire ébruitée sera pour eux un triomphe qui les fera tressaillir de joie, et moi me couvrira de honte. Docteur, pardonnez-moi ces idées mondaines. Si vous étiez un prêtre, je n'oserais vous dire cela; mais vous êtes un homme, mais vous connaissez les autres hommes; docteur, docteur, vous ne m'avez rien dit, n'est-ce pas?

— Mon cher M. de Villefort, répondit le docteur ébranlé, mon premier devoir est l'humanité. J'eusse

sauvé madame de Saint-Méran si la science eût eu le pouvoir de le faire ; mais elle est morte, je me dois aux vivants. Ensevelissons au plus profond de nos cœurs ce terrible secret. Je permettrai, si les yeux de quelques-uns s'ouvrent là-dessus, qu'on impute à mon ignorance le silence que j'aurai gardé. Cependant, monsieur, cherchez toujours, cherchez activement, car peut-être cela ne s'arrêtera-t-il point là... Et quand vous aurez trouvé le coupable, si vous le trouvez, c'est moi qui vous dirai : « Vous êtes magistrat, faites ce que vous voudrez ! »

— Oh ! merci, merci, docteur ! dit Villefort avec une joie indicible, je n'ai jamais eu de meilleur ami que vous.

Et comme s'il eût craint que le docteur d'Avrigny ne revînt sur cette concession, il se leva et entraîna le docteur du côté de la maison.

Ils s'éloignèrent.

Morrel, comme s'il eût eu besoin de respirer, sortit sa tête du taillis, et la lune éclaira ce visage si pâle qu'on eût pu le prendre pour un fantôme.

— Dieu me protége d'une manifeste mais terrible façon ! dit-il. Mais Valentine ! Valentine ! pauvre amie ! résistera-t-elle à tant de douleurs ?

En disant ces mots, il regardait alternativement la fenêtre aux rideaux rouges et les trois fenêtres aux rideaux blancs.

La lumière avait presque complétement disparu

de la fenêtre aux rideaux rouges. Sans doute madame de Villefort venait d'éteindre sa lampe, et la veilleuse seule envoyait son reflet aux vitres.

A l'extrémité du bâtiment, au contraire, il vit s'ouvrir une des trois fenêtres aux rideaux blancs. Une bougie placée sur la cheminée jeta au dehors quelques rayons de sa pâle lumière, et une ombre vint un instant s'accouder au balcon.

Morrel frissonna ; il lui semblait avoir entendu un sanglot.

Il n'était pas étonnant que cette âme ordinairement si courageuse et si forte, maintenant troublée et exaltée par les deux plus fortes des passions humaines, l'amour et la peur, se fût affaiblie au point de subir des hallucinations superstitieuses.

Quoiqu'il fût impossible, caché comme il l'était, que l'œil de Valentine le distinguât, il crut se voir appeler par l'ombre de la fenêtre ; son esprit troublé le lui disait, son cœur ardent le lui répétait. Cette double erreur devenait une réalité irrésistible, et, par un de ces incompréhensibles élans de jeunesse, il bondit hors de sa cachette, et en deux enjambées, au risque d'être vu, au risque d'effrayer Valentine, au risque de donner l'éveil par quelque cri involontaire échappé à la jeune fille, il franchit ce parterre que la lune faisait large et blanc comme un lac, et gagnant la rangée de caisses d'orangers qui s'étendaient devant la maison, il atteignit les marches du perron, qu'il monta rapidement, et

poussa la porte, qui s'ouvrit sans résistance devant lui.

Valentine ne l'avait pas vu ; ses yeux levés au ciel suivaient un nuage d'argent glissant sur l'azur, et dont la forme était celui d'une ombre qui monte au ciel ; son esprit poétique et exalté lui disait que c'était l'âme de sa grand'mère.

Cependant Morrel avait traversé l'antichambre et trouvé la rampe de l'escalier; des tapis étendus sur les marches assourdirent son pas : d'ailleurs Morrel en était arrivé à ce point d'exaltation que la présence de M. de Villefort lui-même ne l'eût pas effrayé. Si M. de Villefort se fût présenté à sa vue, sa résolution était prise : il s'approchait de lui, et lui avouait tout, en le priant d'excuser et d'approuver cet amour qui l'unissait à sa fille, et sa fille à lui ; Morrel était fou.

Par bonheur, il ne vit personne.

Ce fut alors surtout que cette connaissance qu'il avait prise par Valentine du plan intérieur de la maison lui servit; il arriva sans accident au haut de l'escalier, et comme, arrivé là, il s'orientait, un sanglot dont il reconnut l'expression lui indiqua le chemin qu'il avait à suivre; il se retourna : une porte entre-bâillée laissait arriver à lui le reflet d'une lumière et le son de la voix gémissante. Il poussa cette porte et entra.

Au fond d'une alcôve, sous le drap blanc qui recouvrait sa tête et dessinait sa forme, gisait la

morte, plus effrayante encore aux yeux de Morrel depuis la révélation du secret dont le hasard l'avait fait possesseur.

A côté du lit, à genoux, la tête ensevelie dans les coussins d'une large bergère, Valentine, frissonnante et soulevée par les sanglots, étendait au-dessus de sa tête, qu'on ne voyait pas, ses deux mains jointes et roidies.

Elle avait quitté la fenêtre restée ouverte, et priait tout haut avec des accents qui eussent touché le cœur le plus insensible; la parole s'échappait de ses lèvres, rapide, incohérente, inintelligible, tant la douleur serrait sa gorge de ses brûlantes étreintes.

La lune, glissant à travers l'ouverture des persiennes, faisait pâlir la lueur de la bougie, et azurait de ses teintes funèbres ce tableau de désolation.

Morrel ne put résister à ce spectacle; il n'était pas d'une piété exemplaire, il n'était pas facile à impressionner; mais Valentine souffrant, pleurant, se tordant les bras à sa vue, c'était plus qu'il n'en pouvait supporter en silence. Il poussa un soupir, murmura un nom, et la tête noyée dans les pleurs et marbrée sur le velours du fauteuil, une tête de Madeleine du Corrége se releva et demeura tournée vers lui.

Valentine le vit et ne témoigna point d'étonnement. Il n'y a plus d'émotions intermédiaires dans un cœur gonflé par un désespoir suprême.

Morrel tendit la main à son amie. Valentine, pour toute excuse de ce qu'elle n'avait pas été le trouver, lui montra le cadavre gisant sous le drap funèbre et recommença à sangloter.

Ni l'un ni l'autre n'osaient parler dans cette chambre. Chacun hésitait à rompre ce silence que semblait commander la mort debout dans quelque coin et le doigt sur les lèvres.

Enfin Valentine osa la première.

— Ami, dit-elle, comment êtes-vous ici? Hélas! je vous dirais : « Soyez le bienvenu, » si ce n'était pas la mort qui vous eût ouvert la porte de cette maison.

— Valentine, dit Morrel d'une voix tremblante et les mains jointes, j'étais là depuis huit heures et demie; je ne vous voyais point venir : l'inquiétude m'a pris, j'ai sauté par-dessus le mur, j'ai pénétré dans le jardin, alors des voix qui s'entretenaient du fatal accident...

— Quelles voix? demanda Valentine.

Morrel frémit, car toute la conversation du docteur et de M. de Villefort lui revint à l'esprit, et, à travers le drap, il croyait voir ces bras tordus, ce cou roidi, ces lèvres violettes.

— Les voix de vos domestiques, dit-il, m'ont tout appris.

— Mais venir jusqu'ici, c'est nous perdre, mon ami, dit Valentine sans effroi et sans colère.

— Pardonnez-moi, répondit Morrel du même ton, je vais me retirer.

— Non, dit Valentine, on vous rencontrerait, restez.

— Mais si l'on venait?...

La jeune fille secoua la tête.

— Personne ne viendra, dit-elle, soyez tranquille, voilà notre sauvegarde.

Et elle montra la forme du cadavre moulée par le drap.

—Mais qu'est-il arrivé de M. d'Épinay, dites-moi, je vous en supplie? reprit Morrel.

— M. Franz est arrivé pour signer le contrat au moment où ma bonne grand'mère rendait le dernier soupir.

— Hélas! dit Morrel avec un sentiment de joie égoïste, car il songeait en lui-même que cette mort retardait indéfiniment le mariage de Valentine.

— Mais ce qui redouble ma douleur, continua la jeune fille, comme si ce sentiment eût dû recevoir à l'instant même sa punition, c'est que cette pauvre chère aïeule, en mourant, a ordonné qu'on terminât le mariage le plus tôt possible; elle aussi, mon Dieu! en croyant me protéger, elle aussi agissait contre moi.

— Écoutez! dit Morrel.

Les deux jeunes gens firent silence.

On entendit une porte qui s'ouvrit, et des pas firent craquer le parquet du corridor et les marches de l'escalier.

— C'est mon père qui sort de son cabinet, dit Valentine.

— Et qui reconduit le docteur, ajouta Morrel.

— Comment savez-vous que c'est le docteur ? demanda Valentine étonnée.

— Je le présume, dit Morrel.

Valentine regarda le jeune homme.

Cependant on entendit la porte de la rue se fermer. M. de Villefort alla donner en outre un tour de clef à celle du jardin, puis il remonta l'escalier.

Arrivé dans l'antichambre, il s'arrêta un instant comme s'il hésitait s'il devait entrer chez lui ou dans la chambre de madame de Saint-Méran. Morrel se jeta derrière une portière. Valentine ne fit pas un mouvement : on eût dit qu'une suprême douleur la plaçait au-dessus des craintes ordinaires.

M. de Villefort rentra chez lui.

— Maintenant, dit Valentine, vous ne pouvez plus sortir ni par la porte du jardin ni par celle de la rue.

Morrel regarda la jeune fille avec étonnement.

— Maintenant, dit-elle, il n'y a plus qu'une issue permise et sûre, c'est celle de l'appartement de mon grand-père.

Elle se leva.

— Venez, dit-elle.

— Où cela ? demanda Maximilien.

— Chez mon grand-père.

— Moi, chez M. Noirtier !

— Oui.

— Y songez-vous, Valentine?

— J'y songe, et depuis longtemps. Je n'ai plus que cet ami au monde, et nous avons tous deux besoin de lui... Venez.

— Prenez garde, Valentine, dit Morrel hésitant à faire ce que lui ordonnait la jeune fille, prenez garde, le bandeau est tombé de mes yeux. En venant ici, j'ai accompli un acte de démence. Avez-vous bien vous-même toute votre raison, chère amie?

— Oui, dit Valentine, et je n'ai qu'un scrupule au monde, c'est de laisser seuls les restes de ma pauvre grand'mère, que je me suis chargée de garder.

— Valentine, dit Morrel, la mort est sacrée par elle-même.

— Oui, répondit la jeune fille; d'ailleurs ce sera court, venez.

Valentine traversa le corridor et descendit un petit escalier qui conduisait chez Noirtier. Morrel la suivait sur la pointe du pied. Arrivés sur le palier de l'appartement, ils trouvèrent le vieux domestique.

— Barrois, dit Valentine, fermez la porte et ne laissez entrer personne.

Elle passa la première.

Noirtier, encore dans son fauteuil, attentif au moindre bruit, instruit par son vieux serviteur de tout ce qui se passait, fixait des regards avides sur

l'entrée de la chambre ; il vit Valentine et son œil brilla.

Il y avait dans la démarche et dans l'attitude de la jeune fille quelque chose de grave et de solennel qui frappa le vieillard. Aussi, de brillant qu'il était, son œil devint-il interrogateur.

— Cher père, dit-elle d'une voix brève, écoute-moi bien : tu sais que bonne maman Saint-Méran est morte il y a une heure, et que maintenant, excepté toi, je n'ai plus personne qui m'aime au monde ?

Une expression de tendresse infinie passa dans les yeux du vieillard.

— C'est donc à toi seul, n'est-ce pas, que je dois confier mes chagrins ou mes espérances ?

Le paralytique fit signe que oui.

Valentine prit Maximilien par la main.

— Alors, lui dit-elle, regarde bien monsieur.

Le vieillard fixa son œil scrutateur et légèrement étonné sur Morrel.

— C'est M. Maximilien Morrel, dit-elle, le fils de cet honnête négociant de Marseille dont tu as sans doute entendu parler.

— Oui, fit le vieillard.

— C'est un nom irréprochable que Maximilien est en train de rendre glorieux, car à trente ans il est capitaine de spahis, officier de la Légion d'honneur.

Le vieillard fit signe qu'il se le rappelait.

—Eh bien ! bon papa, dit Valentine en se mettant à deux genoux devant le vieillard et en montrant Maximilien d'une main, je l'aime, et ne serai qu'à lui ! Si l'on me force d'en épouser un autre, je me laisserai mourir ou je me tuerai.

Les yeux du paralytique exprimaient tout un monde de pensées tumultueuses.

— Tu aimes M. Maximilien Morrel, n'est-ce point, bon papa ? demanda la jeune fille.

— Oui, fit le vieillard immobile.

— Et tu veux bien nous protéger, nous qui sommes aussi tes enfants, contre la volonté de mon père ?

Noirtier attacha son regard intelligent sur Morrel, comme pour lui dire :

— C'est selon.

Maximilien comprit.

—Mademoiselle, dit-il, vous avez un devoir sacré à remplir dans la chambre de votre aïeule; voulez-vous me permettre d'avoir l'honneur de causer un instant avec M. Noirtier ?

— Oui, oui, c'est cela, fit l'œil du vieillard.

Puis il regarda Valentine avec inquiétude.

— Comment il fera pour te comprendre, veux-tu dire, bon père.

— Oui.

— Oh ! sois tranquille; nous avons si souvent parlé de toi, qu'il sait bien comment je te parle.

Puis, se tournant vers Maximilien avec un ado-

rable sourire, quoique ce sourire fût voilé par une profonde tristesse :

— Il sait tout ce que je sais, dit-elle.

Valentine se releva, approcha un siége pour Morrel, recommanda à Barrois de ne laisser entrer personne, et après avoir tendrement embrassé son grand-père et dit adieu tristement à Morrel, elle partit.

Alors Morrel, pour prouver à Noirtier qu'il avait la confiance de Valentine et connaissait tous leurs secrets, prit le dictionnaire, la plume et le papier, et plaça le tout sur une table où il y avait une lampe.

— Mais d'abord, dit Morrel, permettez-moi, monsieur, de vous raconter qui je suis, comment j'aime mademoiselle Valentine, et quels sont mes desseins à son égard.

— J'écoute, fit Noirtier.

C'était un spectacle assez imposant que ce vieillard, inutile fardeau en apparence, et qui était devenu le seul protecteur, le seul appui, le seul juge de deux amants jeunes, beaux, forts, et entrant dans la vie.

Sa figure, empreinte d'une noblesse et d'une austérité remarquables, imposait à Morrel, qui commença son récit en tremblant.

Il raconta alors comment il avait connu, comment il avait aimé Valentine, et comment Valentine, dans son isolement et son malheur, avait accueilli l'offre de son dévouement. Il lui dit quelle était sa nais-

sance, sa position, sa fortune; et plus d'une fois, lorsqu'il interrogea le regard du paralytique, ce regard lui répondit :

— C'est bien; continuez.

— Maintenant, dit Morrel quand il eut fini cette première partie de son récit, maintenant que je vous ai dit, monsieur, mon amour et mes espérances, dois-je vous dire nos projets?

— Oui, fit le vieillard.

— Eh bien! voilà ce que nous avions résolu.

Et alors il raconta tout à Noirtier, comment un cabriolet attendait dans l'enclos, comment il comptait enlever Valentine, la conduire chez sa sœur, l'épouser, et, dans une respectueuse attente, espérer le pardon de M. de Villefort.

— Non, dit Noirtier.

— Non, reprit Morrel, ce n'est pas ainsi qu'il faut agir?

— Non.

— Ainsi ce projet n'a point votre assentiment?

— Non.

— Eh bien! il y a un autre moyen, dit Morrel.

Le regard interrogateur du vieillard demanda : Lequel?

— J'irai, continua Maximilien, j'irai trouver M. Franz d'Épinay; je suis heureux de pouvoir vous dire cela en l'absence de mademoiselle de Villefort; et je me conduirai avec lui de façon à le forcer d'être un galant homme.

Le regard de Noirtier continua d'interroger.

— Ce que je ferai ?

— Oui.

— Le voici. Je l'irai trouver, comme je vous le disais ; je lui raconterai les liens qui m'unissent à mademoiselle Valentine ; si c'est un homme délicat, il prouvera sa délicatesse en renonçant de lui-même à la main de sa fiancée, et mon amitié et mon dévouement lui sont de cette heure acquis jusqu'à la mort ; s'il refuse, soit que l'intérêt le pousse, soit qu'un ridicule orgueil le fasse persister, après lui avoir prouvé qu'il contraindrait ma femme, que Valentine m'aime et ne peut aimer un autre que moi, je me battrai avec lui, en lui donnant tous les avantages, et je le tuerai ou il me tuera ; si je le tue, il n'épousera pas Valentine ; s'il me tue, je serai bien sûr que Valentine ne l'épousera pas.

Noirtier considérait avec un plaisir indicible cette noble et sincère physionomie sur laquelle se peignaient tous les sentiments que sa langue exprimait, en y ajoutant par l'expression d'un beau visage tout ce que la couleur ajoute à un dessin solide et vrai.

Cependant, lorsque Morrel eut fini de parler, Noirtier ferma les yeux à plusieurs reprises, ce qui était, on le sait, sa manière de dire non.

— Non? dit Morrel. Ainsi vous désapprouvez ce second projet comme vous avez déjà désapprouvé le premier ?

— Oui, je le désapprouve, fit le vieillard.

— Mais que faire alors, monsieur? demanda Morrel. Les dernières paroles de madame de Saint-Méran ont été pour que le mariage de sa petite-fille ne se fît point attendre; dois-je laisser les choses s'accomplir?

Noirtier resta immobile.

— Oui, je comprends, dit Morrel, je dois attendre.

— Oui.

— Mais tout délai nous perdra, monsieur, reprit le jeune homme. Seule, Valentine est sans force, et on la contraindra comme un enfant. Entré ici miraculeusement pour savoir ce qui s'y passe, admis miraculeusement devant vous, je ne puis raisonnablement espérer que ces bonnes chances se renouvellent. Croyez-moi, il n'y a que l'un ou l'autre des deux partis que je vous propose, pardonnez cette vanité à ma jeunesse, qui soit le bon; dites-moi celui des deux que vous préférez : autorisez-vous mademoiselle Valentine à se confier à mon honneur?

— Non.

— Préférez-vous que j'aille trouver M. d'Épinay?

— Non.

— Mais, mon Dieu! de qui nous viendra le secours que nous attendons? Du ciel?

Le vieillard sourit des yeux, comme il avait l'habitude de sourire quand on lui parlait du ciel. Il

était toujours resté un peu d'athéisme dans les idées du vieux jacobin.

— Du hasard ? reprit Morrel.

— Non.

— De vous ?

— Oui.

— De vous ?

— Oui, répéta le vieillard.

— Vous comprenez bien ce que je vous demande, monsieur ? Excusez mon insistance, car ma vie est dans votre réponse ; notre salut nous viendra de vous ?

— Oui.

— Vous en êtes sûr ?

— Oui.

— Vous en répondez ?

— Oui.

Et il y avait dans le regard qui donnait cette affirmation une telle fermeté, qu'il n'y avait pas moyen de douter de la volonté, sinon de la puissance.

— Oh ! merci, monsieur, merci cent fois ! Mais comment, à moins qu'un miracle du Seigneur ne vous rende la parole, le geste, le mouvement, comment pourrez-vous, vous enchaîné dans ce fauteuil, vous muet et immobile, comment pourrez-vous vous opposer à ce mariage ?

Un sourire éclaira le visage du vieillard, sourire étrange que celui des yeux sur un visage immobile !

— Ainsi je dois attendre? demanda le jeune homme.

— Oui.

— Mais le contrat?...

Le même sourire reparut.

— Voulez-vous donc me dire qu'il ne sera pas signé?

— Oui, dit Noirtier.

— Ainsi le contrat ne sera même pas signé, s'écria Morrel. Oh! pardonnez, monsieur! à l'annonce d'un grand bonheur, il est bien permis de douter; le contrat ne sera pas signé?

— Non, dit le paralytique.

Malgré cette assurance, Morrel hésitait à croire. Cette promesse d'un vieillard impotent était si étrange, qu'au lieu de venir d'une force de volonté, elle pouvait émaner d'un affaiblissement des organes; n'est-il pas naturel que l'insensé qui ignore sa folie prétende réaliser des choses au-dessus de sa puissance? Le faible parle des fardeaux qu'il soulève, le timide des géants qu'il affronte, le pauvre des trésors qu'il manie, le plus humble paysan, au compte de son orgueil, s'appelle Jupiter.

Soit que Noirtier eût compris l'indécision du jeune homme, soit qu'il n'ajoutât pas complétement foi à la docilité qu'il avait montrée, il le regarda fixement.

— Que voulez-vous, monsieur? demanda Morrel, que je vous renouvelle ma promesse de ne rien faire?

Le regard de Noirtier demeura fixe et ferme, comme pour dire qu'une promesse ne suffisait pas; puis il passa du visage à la main.

— Voulez-vous que je jure, monsieur? demanda Maximilien.

— Oui, fit le paralytique avec la même solennité, je le veux.

Morrel comprit que le vieillard attachait une grande importance à ce serment.

Il étendit la main.

— Sur mon honneur, dit-il, je vous jure d'attendre ce que vous aurez décidé pour agir contre M. d'Épinay.

— Bien, fit des yeux le vieillard.

— Maintenant, monsieur, demanda Morrel, ordonnez-vous que je me retire?

— Oui.

— Sans revoir mademoiselle Valentine?

— Oui.

Morrel fit signe qu'il était prêt à obéir.

— Maintenant, continua Morrel, permettez-vous, monsieur, que votre fils vous embrasse comme l'a fait tout à l'heure votre fille?

Il n'y avait pas à se tromper à l'expression de yeux de Noirtier.

Le jeune homme posa sur le front du vieillard ses lèvres au même endroit où la jeune fille avait posé les siennes.

Puis il salua une seconde fois le vieillard et sortit.

Sur le carré il trouva le vieux serviteur prévenu par Valentine; celui-ci attendait Morrel, et le guida par les détours d'un corridor sombre qui conduisait à une petite porte donnant sur le jardin.

Arrivé là, Morrel gagna la grille; par la charmille, il fut en un instant au haut du mur, et par son échelle, en une seconde, il fut dans l'enclos à la luzerne, où son cabriolet l'attendait toujours.

Il y monta, et, brisé par tant d'émotions, mais le cœur plus libre, il rentra vers minuit rue Meslay, se jeta sur son lit, et dormit comme s'il eût été plongé dans une profonde ivresse.

V

Le caveau de la famille Villefort.

A deux jours de là une foule considérable se trouvait rassemblée, vers dix heures du matin, à la porte de M. de Villefort, et l'on avait vu s'avancer une longue file de voitures de deuil et de voitures particulières tout le long du faubourg Saint-Honoré et de la rue de la Pépinière.

Parmi ces voitures, il y en avait une d'une forme singulière, et qui paraissait avoir fait un long voyage. C'était une espèce de fourgon peint en noir, et qui un des premiers s'était trouvé au funèbre rendez-vous.

Alors on s'était informé et l'on avait appris que, par une coïncidence étrange, cette voiture renfermait le corps de M. le marquis de Saint-Méran, et que ceux qui étaient venus pour un seul convoi suivraient deux cadavres.

Le nombre de ceux-là était grand. M. le marquis de Saint-Méran, l'un des dignitaires les plus zélés et les plus fidèles du roi Louis XVIII et du roi Charles X, avait conservé grand nombre d'amis qui, joints aux personnes que les convenances sociales mettaient en relation avec Villefort, formaient une troupe considérable.

On fit prévenir aussitôt les autorités, et l'on obtint que les deux convois se feraient en même temps. Une seconde voiture, parée avec la même pompe mortuaire, fut amenée devant la porte de M. de Villefort, et le cercueil transporté du fourgon de poste sur le carrosse funèbre.

Les deux corps devaient être inhumés dans le cimetière du Père-Lachaise, où depuis longtemps M. de Villefort avait fait élever le caveau destiné à la sépulture de toute sa famille. Dans ce caveau avait déjà été déposé le corps de la pauvre Renée, que son père et sa mère venaient rejoindre après dix années de séparation.

Paris, toujours curieux, toujours ému des pompes funéraires, vit avec un religieux silence passer le cortége splendide qui accompagnait à leur dernière demeure deux des noms de cette vieille aristocratie,

les plus célèbres pour l'esprit traditionnel, pour la sûreté du commerce et le dévouement obstiné aux principes.

Dans la même voiture de deuil, Beauchamp, Debray et de Château-Renaud s'entretenaient de cette mort presque subite.

— J'ai vu madame de Saint-Méran l'an dernier encore à Marseille, disait Château-Renaud ; je revenais d'Algérie ; c'était une personne destinée à vivre cent ans, grâce à sa santé parfaite, à son esprit toujours présent et à son activité prodigieuse. Quel âge avait-elle ?

— Soixante-six ans, répondit Albert, du moins à ce que Franz m'a assuré. Mais ce n'est point l'âge qui l'a tuée, c'est le chagrin qu'elle a ressenti de la mort du marquis ; il paraît que depuis cette mort, qui l'avait violemment ébranlée, elle n'a pas repris complétement sa raison.

— Mais enfin de quoi est-elle morte ? demanda Debray.

— D'une congestion cérébrale, à ce qu'il paraît, ou d'une apoplexie foudroyante. N'est-ce pas la même chose ?

— Mais à peu près.

— D'apoplexie, dit Beauchamp, c'est difficile à croire. Madame de Saint-Méran, que j'ai vue aussi une fois ou deux dans ma vie, était petite, grêle de forme et d'une constitution beaucoup plus nerveuse que sanguine ; elles sont rares les apoplexies pro-

duites par le chagrin sur un corps d'une constitution pareille à celui de madame de Saint-Méran.

— En tout cas, dit Albert, quelle que soit la maladie ou le médecin qui l'a tuée, voilà M. de Villefort, ou plutôt mademoiselle Valentine, ou plutôt encore notre ami Franz en possession d'un magnifique héritage, quatre-vingt mille livres de rente, je crois.

— Héritage qui sera presque doublé à la mort de ce vieux jacobin de Noirtier.

— En voilà un grand-père tenace, dit Beauchamp. *Tenacem propositi virum.* Il a parié contre la mort, je crois, qu'il enterrerait tous ses héritiers. Il y réussira, ma foi. C'est bien le vieux conventionnel de 93 qui disait à Napoléon en 1814 : « Vous baissez parce que votre empire est une jeune tige fatiguée par sa croissance ; prenez la république pour tuteur, retournons avec une bonne constitution sur les champs de bataille, et je vous promets cinq cent mille soldats, un autre Marengo et un second Austerlitz. Les idées ne meurent pas, sire, elles sommeillent quelquefois ; mais elles se réveillent plus fortes qu'avant de s'endormir. »

— Il paraît, dit Albert, que pour lui les hommes sont comme les idées ; seulement une chose m'inquiète, c'est de savoir comment Franz d'Épinay s'accommodera d'un grand-beau-père qui ne peut se passer de sa femme ; mais où est-il, Franz?

— Mais il est dans la première voiture avec M. de

Villefort, qui le considère déjà comme étant de la famille.

Dans chacune des voitures qui suivaient le deuil la conversation était à peu près pareille ; on s'étonnait de ces deux morts si rapprochées et si rapides, mais dans aucune on ne soupçonnait le terrible secret qu'avait, dans sa promenade nocturne, révélé M. d'Avrigny à M. de Villefort.

Au bout d'une heure de marche à peu près, on arriva à la porte du cimetière : il faisait un temps calme, mais sombre, et par conséquent assez en harmonie avec la funèbre cérémonie qu'on y venait accomplir. Parmi les groupes qui se dirigèrent vers le caveau de famille, Château-Renaud reconnut Morrel, qui était venu tout seul et en cabriolet ; il marchait seul, très-pâle et silencieux sur le petit chemin bordé d'ifs.

— Vous ici ? dit Château-Renaud en passant son bras sous celui du jeune capitaine ; vous connaissez donc M. de Villefort ? Comment se fait-il donc, en ce cas, que je ne vous aie jamais vu chez lui?

— Ce n'est pas M. de Villefort que je connais, répondit Morrel, c'est madame de Saint-Méran que je connaissais.

En ce moment Albert les rejoignit avec Franz.

— L'endroit est mal choisi pour une présentation, dit Albert ; mais n'importe, nous ne sommes pas superstitieux. M. Morrel, permettez que je vous présente M. Franz d'Épinay, un excellent compagnon

de voyage avec lequel j'ai fait le tour de l'Italie. Mon cher Franz, M. Maximilien Morrel, un excellent ami que je me suis acquis en ton absence, et dont tu entendras revenir le nom dans ma conversation toutes les fois que j'aurai à parler de cœur, d'esprit et d'amabilité.

Morrel eut un moment d'indécision. Il se demanda si ce n'était pas une condamnable hypocrisie que ce salut presque amical adressé à l'homme qu'il combattait sourdement; mais son serment et la gravité des circonstances lui revinrent en mémoire : il s'efforça de ne rien laisser paraître sur son visage, et salua Franz en se contenant.

— Mademoiselle de Villefort est bien triste, n'est-ce pas? dit Debray à Franz.

— Oh! monsieur, répondit Franz, d'une tristesse inexprimable; ce matin elle était si défaite que je l'ai à peine reconnue.

Ces mots si simples en apparence brisèrent le cœur de Morrel. Cet homme avait donc vu Valentine, il lui avait donc parlé?

Ce fut alors que le jeune et bouillant officier eut besoin de toute sa force pour résister au désir de violer son serment.

Il prit le bras de Château-Renaud et l'entraîna rapidement vers le caveau devant lequel les employés des pompes funèbres venaient de déposer les deux cercueils.

— Magnifique habitation, dit Beauchamp en je-

tant les yeux sur le mausolée, palais d'été, palais d'hiver. Vous y demeurerez à votre tour, mon cher d'Épinay, car vous voilà bientôt de la famille. Moi, en ma qualité de philosophe, je veux une petite maison de campagne, un cottage là-bas sous les arbres, et pas tant de pierres de taille sur mon pauvre corps. En mourant, je dirai à ceux qui m'entoureront ce que Voltaire écrivait à Piron : *Eo rus*, et tout sera fini... Allons, morbleu! Franz, du courage, votre femme hérite.

— En vérité, Beauchamp, dit Franz, vous êtes insupportable. Les affaires politiques vous ont donné l'habitude de rire de tout, et les hommes qui mènent les affaires, l'habitude de ne croire à rien. Mais enfin, Beauchamp, quand vous avez l'honneur de vous trouver avec des hommes ordinaires, et le bonheur de quitter un instant la politique, tâchez donc de reprendre votre cœur que vous laissez au bureau des cannes de la chambre des députés ou de la chambre des pairs.

— Eh! mon Dieu, dit Beauchamp, qu'est-ce que la vie? une halte dans l'antichambre de la mort.

— Je prends Beauchamp en grippe, dit Albert; et il se retira à quatre pas en arrière avec Franz, laissant Beauchamp continuer ses dissertations philosophiques avec Debray.

Le caveau de la famille de Villefort formait un carré de pierres blanches d'une hauteur de vingt pieds environ; une séparation intérieure divisait en

TAYLOR INST. OXFORD

deux compartiments la famille Saint-Méran et la famille Villefort, et chaque compartiment avait sa porte d'entrée.

On ne voyait pas, comme dans les autres tombeaux, ces ignobles tiroirs superposés dans lesquels une économe distribution enferme les morts avec une inscription qui ressemble à une étiquette; tout ce que l'on apercevait d'abord par la porte de bronze était une antichambre sévère et sombre, séparée par un mur du véritable tombeau.

C'était au milieu de ce mur que s'ouvraient les deux portes dont nous parlions tout à l'heure, et qui communiquaient aux sépultures Villefort et Saint-Méran.

Là pouvaient s'exhaler en liberté les douleurs, sans que les promeneurs folâtres qui font d'une visite au Père-Lachaise partie de campagne ou rendez-vous d'amour, vinssent troubler par leur chant, par leurs cris ou par leur course, la muette contemplation ou la prière baignée de larmes de l'habitant du caveau.

Les deux cercueils entrèrent dans le caveau de droite; c'était celui de la famille Saint-Méran; ils furent placés sur des tréteaux préparés, et qui attendaient d'avance leur dépôt mortel. Villefort, Franz et quelques proches parents pénétrèrent seuls dans le sanctuaire.

Comme les cérémonies religieuses avaient été accomplies à la porte, et qu'il n'y avait pas de dis-

cours à prononcer, les assistants se séparèrent aussitôt; Château-Renaud, Albert et Morrel se retirèrent de leur côté, et Debray et Beauchamp du leur.

Franz resta avec M. de Villefort; à la porte du cimetière, Morrel s'arrêta sous le premier prétexte venu; il vit sortir Franz et M. de Villefort dans une voiture de deuil, et il conçut un mauvais présage de ce tête-à-tête. Il revint donc à Paris, et quoique lui-même fût dans la même voiture que Château-Renaud et Albert, il n'entendit pas un mot de ce que dirent les deux jeunes gens.

En effet, au moment où Franz allait quitter M. de Villefort :

— M. le baron, avait dit celui-ci, quand vous reverrai-je?

— Quand vous voudrez, monsieur, avait répondu Franz.

— Le plus tôt possible.

— Je suis à vos ordres, monsieur; vous plaît-il que nous revenions ensemble?

— Si cela ne vous cause aucun dérangement.

— Aucun.

Ce fut ainsi que le futur beau-père et le futur gendre montèrent dans la même voiture, et que Morrel, en les voyant passer, conçut avec raison de graves inquiétudes.

Villefort et Franz revinrent au faubourg Saint-Honoré.

Le procureur du roi, sans entrer chez personne,

sans parler ni à sa femme, ni à sa fille, fit passer le jeune homme dans son cabinet, et, lui montrant une chaise :

— M. d'Épinay, lui dit-il, je dois vous rappeler, et le moment n'est peut-être pas si mal choisi qu'on pourrait le croire au premier abord, car l'obéissance aux morts est la première offrande qu'il faut déposer sur leur cercueil ; je dois donc vous rappeler le vœu qu'exprimait avant-hier madame de Saint-Méran sur son lit d'agonie, c'est que le mariage de Valentine ne souffre pas de retard. Vous savez que les affaires de la défunte sont parfaitement en règle ; que son testament assure à Valentine toute la fortune des Saint-Méran ; le notaire m'a montré hier les actes qui permettent de rédiger d'une manière définitive le contrat de mariage. Vous pouvez voir le notaire et vous faire de ma part communiquer ces actes. Le notaire, c'est M. Deschamps, place Beauvau, faubourg Saint-Honoré.

— Monsieur, répondit d'Épinay, ce n'est pas le moment peut-être, pour mademoiselle Valentine, plongée comme elle est dans la douleur, de songer à un époux ; en vérité, je craindrais...

— Valentine, interrompit M. de Villefort, n'aura pas de plus vif désir que celui de remplir les dernières intentions de sa grand'mère ; ainsi les obstacles ne viendront pas de ce côté, je vous en réponds.

— En ce cas, monsieur, répondit Franz, comme ils ne viendront pas non plus du mien, vous pouvez

faire à votre convenance ; ma parole est engagée, et je l'acquitterai, non-seulement avec plaisir, mais encore avec bonheur.

— Alors, dit Villefort, rien ne nous arrête plus ; le contrat devait être signé il y a trois jours, nous le trouverons donc tout préparé ; on peut le signer aujourd'hui même.

— Mais le deuil ? dit en hésitant Franz.

— Soyez tranquille, monsieur, reprit Villefort ; ce n'est point dans ma maison que les convenances sont négligées. Mademoiselle de Villefort pourra se retirer, pendant les trois mois voulus, dans sa terre de Saint-Méran ; je dis sa terre, car aujourd'hui cette propriété est à elle. Là, dans huit jours, si vous le voulez bien, sans bruit, sans éclat, sans faste, le mariage civil sera conclu. C'était un désir de madame de Saint-Méran que sa petite-fille se mariât dans cette terre. Le mariage conclu, monsieur, vous pourrez revenir à Paris, tandis que votre femme passera le temps de son deuil avec sa belle-mère.

— Comme il vous plaira, monsieur, dit Franz.

— Alors, reprit M. de Villefort, prenez la peine d'attendre une demi-heure ; Valentine va descendre au salon. J'enverrai chercher M. Deschamps, nous lirons et signerons le contrat séance tenante, et dès ce soir madame de Villefort conduira Valentine à sa terre, où dans huit jours nous irons les rejoindre.

— Monsieur, dit Franz, j'ai une seule demande à vous faire.

pris place dans son fauteuil et avoir relevé ses lunettes, se tourna vers Franz :

— C'est vous, qui êtes M. Franz de Quesnel, baron d'Épinay? demanda-t-il, quoiqu'il le sût parfaitement.

— Oui, monsieur, répondit Franz.

Le notaire s'inclina.

— Je dois donc vous prévenir, monsieur, dit-il, et cela de la part de M. de Villefort, que votre mariage projeté avec mademoiselle de Villefort a changé les dispositions de M. de Noirtier envers sa petite-fille, et qu'il aliène entièrement la fortune qu'il devait lui transmettre. Hâtons-nous d'ajouter, continua le notaire, que le testateur n'ayant le droit d'aliéner qu'une partie de sa fortune, et ayant aliéné le tout, le testament ne résistera point à l'attaque, mais sera déclaré nul et non avenu.

— Oui, dit Villefort; seulement je préviens d'avance M. d'Épinay que, de mon vivant, jamais le testament de mon père ne sera attaqué, ma position me défendant jusqu'à l'ombre d'un scandale.

— Monsieur, dit Franz, je suis fâché qu'on ait devant mademoiselle Valentine soulevé une pareille question. Je ne me suis jamais informé du chiffre de sa fortune, qui, si réduite qu'elle soit, sera plus considérable encore que la mienne. Ce que ma famille a recherché dans l'alliance de M. de Villefort, c'est la considération; ce que je recherche, c'est le bonheur.

Valentine fit un signe imperceptible de remerci-

ment, tandis que deux larmes silencieuses roulaient le long de ses joues.

— D'ailleurs, monsieur, dit Villefort s'adressant à son futur gendre, à part cette perte d'une portion de vos espérances, ce testament inattendu n'a rien qui doive personnellement vous blesser; elle s'explique par la faiblesse d'esprit de M. Noirtier. Ce qui déplaît à mon père, ce n'est point que mademoiselle de Villefort vous épouse, c'est que Valentine se marie; une union avec tout autre lui eût inspiré le même chagrin. La vieillesse est égoïste, monsieur, et mademoiselle de Villefort faisait à M. Noirtier une fidèle compagnie que ne pourra plus lui faire madame la baronne d'Épinay. L'état malheureux dans lequel se trouve mon père fait qu'on lui parle rarement d'affaires sérieuses que la faiblesse de son esprit ne lui permettrait pas de suivre, et je suis parfaitement convaincu qu'à cette heure, tout en conservant le souvenir que sa petite-fille se marie, M. Noirtier a oublié jusqu'au nom de celui qui va devenir son petit-fils.

A peine M. de Villefort achevait-il ces paroles auxquelles Franz répondait par un salut, que la porte du salon s'ouvrit et que Barrois parut.

— Messieurs, dit-il d'une voix étrangement ferme pour un serviteur qui parle à ses maîtres dans une circonstance si solennelle, messieurs, M. Noirtier de Villefort désire parler sur-le-champ à M. Franz de Quesnel, baron d'Épinay.

Lui aussi, comme le notaire, et afin qu'il ne pût y avoir erreur de personne, donnait tous ses titres au fiancé.

Villefort tressaillit, madame de Villefort laissa glisser son fils de dessus ses genoux, Valentine se leva pâle et muette comme une statue.

Albert et Château-Renaud échangèrent un second regard plus étonné encore que le premier.

Le notaire regarda Villefort.

— C'est impossible, dit le procureur du roi; d'ailleurs M. d'Épinay ne peut quitter le salon en ce moment.

— C'est justement en ce moment, reprit Barrois avec la même fermeté, que M. Noirtier, mon maître, désire parler d'affaires importantes à M. Franz d'Épinay.

— Il parle donc à présent bon papa Noirtier? demanda Edouard avec son impertinence habituelle.

Mais cette saillie ne fit pas même sourire madame de Villefort, tant les esprits étaient préoccupés, tant la situation paraissait solennelle.

— Dites à M. Noirtier, reprit Villefort, que ce qu'il demande ne se peut pas.

— Alors M. Noirtier prévient ces messieurs, reprit Barrois, qu'il va se faire apporter lui-même au salon.

L'étonnement fut à son comble.

Une espèce de sourire se dessina sur le visage de madame de Villefort. Valentine, comme malgré

elle, leva les yeux au plafond pour remercier le ciel.

— Valentine, dit M. de Villefort, allez un peu savoir, je vous prie, ce que c'est que cette nouvelle fantaisie de votre grand-père.

Valentine fit vivement quelques pas pour sortir, mais M. de Villefort se ravisa.

— Attendez, dit-il, je vous accompagne.

— Pardon, monsieur, dit Franz à son tour, il me semble que, puisque c'est moi que M. Noirtier fait demander, c'est surtout à moi de me rendre à ses désirs; d'ailleurs je serai heureux de lui présenter mes respects, n'ayant point encore eu l'occasion de solliciter cet honneur.

— Oh mon Dieu ! dit Villefort avec une inquiétude visible, ne vous dérangez donc pas.

— Excusez-moi, monsieur, dit Franz du ton d'un homme qui a pris sa résolution. Je désire ne point manquer cette occasion de prouver à M. Noirtier combien il aurait tort de concevoir contre moi des répugnances que je suis décidé à vaincre, quelles qu'elles soient, par mon profond dévouement.

Et sans se laisser retenir plus longtemps par Villefort, Franz se leva à son tour et suivit Valentine, qui déjà descendait l'escalier avec la joie d'un naufragé qui met la main sur une roche.

M. de Villefort les suivit tous deux.

Château-Renaud et Morcerf échangèrent un troisième regard, plus étonné encore que les deux premiers.

VI

Procès-verbal.

Noirtier attendait, vêtu de noir, et installé dans son fauteuil.

Lorsque les trois personnes qu'il comptait voir venir furent entrées, il regarda la porte que son valet de chambre ferma aussitôt.

— Faites attention, dit Villefort bas à Valentine qui ne pouvait celer sa joie, que si M. Noirtier veut vous communiquer des choses qui empêchent votre mariage, je vous défends de le comprendre.

Valentine rougit; mais ne répondit pas.

Villefort s'approcha de Noirtier.

— Voici M. Franz d'Épinay, lui dit-il ; vous l'avez mandé, monsieur, et il se rend à vos désirs. Sans doute nous souhaitons cette entrevue depuis longtemps, et je serai charmé qu'elle vous prouve combien votre opposition au mariage de Valentine était peu fondée.

Noirtier ne répondit que par un regard qui fit courir le frisson dans les veines de Villefort.

Il fit de l'œil signe à Valentine de s'approcher.

En un moment, grâce aux moyens dont elle avait l'habitude de se servir dans les conversations avec son père, elle eut trouvé le mot *clef*.

Alors elle consulta le regard du paralytique, qui se fixa sur le tiroir d'un petit meuble placé entre les deux fenêtres.

Elle ouvrit le tiroir et trouva effectivement une clef.

Quand elle eut cette clef et que le vieillard lui eut fait signe que c'était bien celle-là qu'il demandait, les yeux du paralytique se dirigèrent vers un vieux secrétaire oublié depuis bien des années, et qui ne renfermait, croyait-on, que des paperasses inutiles.

— Faut-il que j'ouvre le secrétaire? demanda Valentine.

— Oui, fit le vieillard.

— Faut-il que j'ouvre les tiroirs?

— Oui.

— Ceux des côtés?

— Non.

— Celui du milieu ?

— Oui.

Valentine l'ouvrit et en tira une liasse.

— Est-ce là ce que vous désirez, bon père ? dit-elle.

— Non.

Elle tira successivement tous les autres papiers, jusqu'à ce qu'il ne restât plus rien absolument dans le tiroir.

— Mais le tiroir est vide maintenant, dit-elle.

Les yeux de Noirtier étaient fixés sur le dictionnaire.

— Oui, bon père, je vous comprends, dit la jeune fille.

Et elle répéta l'une après l'autre chaque lettre de l'alphabet ; à l'S, Noirtier l'arrêta.

Elle ouvrit le dictionnaire, et chercha jusqu'au mot *secret*.

— Ah ! il y a un secret ? dit Valentine.

— Oui, fit Noirtier.

— Et qui connaît ce secret ?

Noirtier regarda la porte par laquelle était sorti le domestique.

— Barrois ? dit-elle.

— Oui, fit Noirtier.

— Faut-il que je l'appelle ?

— Oui.

Valentine alla à la porte et appela Barrois.

Pendant ce temps, la sueur de l'impatience ruisselait sur le front de Villefort, et Franz demeurait stupéfait d'étonnement.

Le vieux serviteur parut.

— Barrois, dit Valentine, mon grand-père m'a commandé de prendre la clef dans cette console, d'ouvrir ce secrétaire et de tirer ce tiroir; maintenant il y a un secret à ce tiroir, il paraît que vous le connaissez, ouvrez-le.

Barrois regarda le vieillard.

— Obéissez, dit l'œil intelligent de Noirtier.

Barrois obéit; un double fond s'ouvrit et présenta une liasse de papiers nouée avec un ruban noir.

— Est-ce cela que vous désirez, monsieur? demanda Barrois.

— Oui, fit Noirtier.

— A qui faut-il remettre ces papiers : à M. de Villefort?

— Non.

— A mademoiselle Valentine?

— Non.

— A M. Franz d'Épinay?

— Oui.

Franz, étonné, fit un pas en avant.

— A moi, monsieur? dit-il.

— Oui.

Franz reçut les papiers des mains de Barrois, et jetant les yeux sur la couverture, il lut :

« Pour être déposé après ma mort chez mon ami le général Durand, qui lui-même en mourant léguera ce paquet à son fils, avec injonction de le conserver comme renfermant un papier de la plus grande importance. »

— Eh bien! monsieur, demanda Franz, que voulez-vous que je fasse de ce papier?

— Que vous le conserviez cacheté comme il est sans doute, dit le procureur du roi.

— Non, non, répondit vivement Noirtier.

— Vous désirez peut-être que monsieur le lise? demanda Valentine.

— Oui, répondit le vieillard.

— Vous entendez, M. le baron, mon père vous prie de lire ce papier, dit Valentine.

— Alors asseyons-nous, fit Villefort avec impatience, car cela durera quelque temps.

— Asseyez-vous, fit l'œil du vieillard.

Villefort s'assit, mais Valentine resta debout à côté de son père, appuyée à son fauteuil, et Franz debout devant lui.

Il tenait le mystérieux papier à la main.

— Lisez, dirent les yeux du vieillard.

Franz défit l'enveloppe, et un grand silence se fit dans la chambre. Au milieu de ce silence, il lut :

Extrait des procès-verbaux d'une séance du club

bonapartiste de la rue Saint-Jacques, tenue le 5 février 1815.

Franz s'arrêta.

— Le 5 février 1815, dit-il, c'est le jour où mon père a été assassiné!

Valentine et Villefort restèrent muets; l'œil seul du vieillard dit clairement : Continuez.

— Mais c'est en sortant de ce club, continua Franz, que mon père a disparu!

Le regard de Noirtier continua de dire : Lisez.

Il reprit :

« Les soussignés Louis-Jacques Beaurepaire, lieutenant-colonel d'artillerie; Étienne Duchampy, général de brigade, et Claude Lecharpal, directeur des eaux et forêts,

« Déclarent que, le 4 février 1815, une lettre arriva de l'île d'Elbe, qui recommandait à la bienveillance et à la confiance des membres du club bonapartiste le général Flavien de Quesnel, qui, ayant servi l'empereur depuis 1804 jusqu'en 1814, devait être tout dévoué à la dynastie napoléonienne, malgré le titre de baron que Louis XVIII venait d'attacher à sa terre d'Épinay.

« En conséquence, un billet fut adressé au général de Quesnel, qui le priait d'assister à la séance du lendemain 5. Le billet n'indiquait ni la rue ni le numéro de la maison où devait se tenir la réunion;

il ne portait aucune signature, mais il annonçait au général que, s'il voulait se tenir prêt, on le viendrait prendre à neuf heures du soir.

« Les séances avaient lieu de neuf heures du soir à minuit.

« A neuf heures, le président du club se présenta chez le général : le général était prêt; le président lui dit qu'une des conditions de son introduction était qu'il ignorerait éternellement le lieu de la réunion, et qu'il se laisserait bander les yeux en jurant de ne point chercher à soulever le bandeau.

« Le général de Quesnel accepta la condition, et promit sur l'honneur de ne pas chercher à voir où on le conduirait.

« Le général avait fait préparer sa voiture, mais le président lui dit qu'il était impossible que l'on s'en servît, attendu que ce n'était pas la peine qu'on bandât les yeux du maître, si le cocher demeurait les yeux ouverts et reconnaissait les rues par lesquelles on passerait.

« — Comment faire alors? demanda le général.

« — J'ai ma voiture, dit le président.

« — Êtes-vous donc si sûr de votre cocher, que vous lui confiiez un secret que vous jugez imprudent de dire au mien?

« — Notre cocher est un membre du club, dit le président; nous serons conduits par un conseiller d'État.

« — Alors, dit en riant le général, nous courons un autre risque, celui de verser.

« Nous consignons cette plaisanterie comme preuve que le général n'a pas été le moins du monde forcé d'assister à la séance, et qu'il y est venu de son plein gré.

« Une fois monté dans la voiture, le président rappela au général la promesse faite par lui de se laisser bander les yeux. Le général ne mit aucune opposition à cette formalité : un foulard, préparé à cet effet dans la voiture, fit l'affaire.

« Pendant la route, le président crut s'apercevoir que le général cherchait à regarder sous son bandeau : il lui rappela son serment.

« — Ah ! c'est vrai, dit le général.

« La voiture s'arrêta devant une allée de la rue Saint-Jacques. Le général descendit en s'appuyant au bras du président, dont il ignorait la dignité, et qu'il prenait pour un simple membre du club ; on traversa l'allée, on monta un étage, et l'on entra dans la chambre des délibérations.

« La séance était commencée. Les membres du club, prévenus de l'espèce de présentation qui devait avoir lieu ce soir-là, se trouvaient au grand complet. Arrivé au milieu de la salle, le général fut invité à ôter son bandeau. Il se rendit aussitôt à l'invitation, et parut fort étonné de trouver un si grand nombre de figures de connaissance dans une société dont il n'avait pas même soupçonné l'existence jusqu'alors.

« On l'interrogea sur ses sentiments, mais il se contenta de répondre que les lettres de l'île d'Elbe avaient dû les faire connaître... »

Franz s'interrompit.

— Mon père était royaliste, dit-il; on n'avait pas besoin de l'interroger sur ses sentiments, ils étaient connus.

— Et de là, dit Villefort, venait ma liaison avec votre père, mon cher M. Franz; on se lie facilement quand on partage les mêmes opinions.

— Lisez, continua l'œil du vieillard.

Franz continua :

« Le président prit alors la parole pour engager le général à s'exprimer plus explicitement; mais M. de Quesnel répondit qu'il désirait avant tout savoir ce que l'on attendait de lui.

« Il fut alors donné communication au général de cette même lettre de l'île d'Elbe qui le recommandait au club comme un homme sur le concours duquel on pouvait compter. Un paragraphe tout entier exposait le retour probable de l'île d'Elbe, et promettait une nouvelle lettre et de plus amples détails à l'arrivée du *Pharaon*, bâtiment appartenant à l'armateur Morrel, de Marseille, et dont le capitaine était à l'entière dévotion de l'empereur.

« Pendant toute cette lecture, le général, sur lequel on avait cru pouvoir compter comme sur un frère, donna au contraire des signes de mécontentement et de répugnance visibles.

« La lecture terminée, il demeura silencieux et le sourcil froncé.

« — Eh bien! demanda le président, que dites-vous de cette lettre, M. le général?

« — Je dis qu'il y a bien peu de temps, répondit-il, qu'on a prêté serment au roi Louis XVIII pour le violer déjà au bénéfice de l'ex-empereur.

« Cette fois la réponse était trop claire pour que l'on pût se tromper à ses sentiments.

« — Général, dit le président, il n'y a pas plus pour nous de roi Louis XVIII qu'il n'y a d'ex-empereur. Il n'y a que Sa Majesté l'empereur et roi, éloigné depuis dix mois de la France, son État, par la violence et la trahison.

« — Pardon, messieurs, dit le général, il se peut qu'il n'y ait pas pour vous de roi Louis XVIII; mais il y en a un pour moi, attendu qu'il m'a fait baron et maréchal de camp, et que je n'oublierai jamais que c'est à son heureux retour en France que je dois ces deux titres.

« — Monsieur, dit le président du ton le plus sérieux et en se levant, prenez garde à ce que vous dites; vos paroles nous démontrent clairement que l'on est trompé sur votre compte à l'île d'Elbe, et qu'on nous a trompés! La communication qui vous a été faite tient à la confiance qu'on avait en vous, et par conséquent à un sentiment qui vous honore. Maintenant nous étions dans l'erreur; un titre et un grade vous ont rallié au nouveau gouvernement que

nous voulons renverser. Nous ne vous contraindrons pas à nous prêter votre concours; nous n'enrôlons personne contre sa conscience et sa volonté, mais nous vous contraindrons à agir comme un galant homme, même au cas où vous n'y seriez point disposé.

« — Vous appelez être un galant homme connaître votre conspiration et ne pas la révéler! J'appelle cela être votre complice, moi. Vous voyez que je suis encore plus franc que vous... »

— Ah! mon père, dit Franz en s'interrompant, je comprends maintenant pourquoi ils l'ont assassiné.

Valentine ne put s'empêcher de jeter un regard sur Franz; le jeune homme était vraiment beau dans son enthousiasme filial.

Villefort se promenait de long en large derrière lui.

Noirtier suivait des yeux l'expression de chacun, et conservait son attitude digne et sévère.

Franz revint au manuscrit, et continua :

« — Monsieur, dit le président, on vous a prié de vous rendre au sein de l'assemblée, on ne vous y a point traîné de force; on vous a proposé de vous bander les yeux, vous avez accepté. Quand vous avez accédé à cette double demande, vous saviez parfaitement que nous ne nous occupions pas d'assurer le trône de Louis XVIII, sans quoi nous n'eussions pas pris tant de soin de nous cacher à la

police. Maintenant, vous le comprenez, il serait trop commode de mettre un masque à l'aide duquel on surprend le secret des gens, et de n'avoir ensuite qu'à ôter ce masque pour perdre ceux qui se sont fiés à vous. Non, non, vous allez d'abord dire franchement si vous êtes pour le roi de hasard qui règne en ce moment, ou pour Sa Majesté l'empereur.

« — Je suis royaliste, répondit le général, j'ai fait serment à Louis XVIII, je tiendrai mon serment.

« Ces mots furent suivis d'un murmure général, et l'on put voir, par les regards d'un grand nombre des membres du club, qu'ils agitaient la question de faire repentir M. d'Épinay de ces imprudentes paroles.

« Le président se leva de nouveau et imposa silence.

« — Monsieur, lui dit-il, vous êtes un homme trop grave et trop sensé pour ne pas comprendre les conséquences de la situation où nous nous trouvons les uns en face des autres, et votre franchise même nous dicte les conditions qu'il nous reste à vous faire : vous allez donc jurer sur l'honneur de ne rien révéler de ce que vous avez entendu.

« Le général porta la main à son épée et s'écria :

« — Si vous parlez d'honneur, commencez par ne pas méconnaître ses lois, et n'imposez rien par la violence.

« — Et vous, monsieur, continua le président avec un calme plus terrible peut-être que la colère du général, ne touchez pas à votre épée, c'est un conseil que je vous donne.

« Le général tourna autour de lui des regards qui décelaient un commencement d'inquiétude.

« Cependant il ne fléchit pas encore ; au contraire, rappelant toute sa force :

« — Je ne jurerai pas, dit-il.

« — Alors, monsieur, vous mourrez, répondit tranquillement le président.

« M. d'Épinay devint fort pâle : il regarda une seconde fois tout autour de lui ; plusieurs membres du club chuchotaient et cherchaient des armes sous leurs manteaux.

« — Général, dit le président, soyez tranquille, vous êtes parmi des gens d'honneur qui essayeront de tous les moyens de vous convaincre avant de se porter contre vous à la dernière extrémité ; mais aussi, vous l'avez dit, vous êtes parmi des conspirateurs, vous tenez notre secret, il faut nous le rendre.

« Un silence plein de signification suivit ces paroles, et comme le général ne répondait rien :

« — Fermez les portes, dit le président aux huissiers.

« Le même silence de mort succéda à ces paroles.

« Alors le général s'avança, et faisant un violent effort sur lui-même :

« — J'ai un fils, dit-il, et je dois songer à lui en me trouvant parmi des assassins.

« — Général, dit avec noblesse le chef de l'assemblée, un seul homme a toujours le droit d'en insulter cinquante ; c'est le privilége de la faiblesse. Seulement il a tort d'user de ce droit. Croyez-moi, général, jurez et ne nous insultez pas.

« Le général, encore une fois dompté par cette supériorité du chef de l'assemblée, hésita un instant ; mais enfin, s'avançant jusqu'au bureau du président :

« — Quelle est la formule ? demanda-t-il.

« — La voici :

« Je jure sur l'honneur de ne jamais révéler à « qui que ce soit au monde ce que j'ai vu et en- « tendu le 5 février 1815, entre neuf et dix heures « du soir, et je déclare mériter la mort si je viole « mon serment. »

« Le général parut éprouver un frémissement nerveux qui l'empêcha de répondre pendant quelques secondes ; enfin, surmontant une répugnance manifeste, il prononça le serment exigé, mais d'une voix si basse qu'à peine si on l'entendit ; aussi plusieurs membres exigèrent-ils qu'il le répétât à voix plus haute et plus distincte, ce qui fut fait.

« — Maintenant je désire me retirer, dit le général, suis-je enfin libre ?

« Le président se leva, désigna trois membres

de l'assemblée pour l'accompagner, et monta en voiture avec le général, après lui avoir bandé les yeux.

« Au nombre de ces trois membres était le cocher qui les avait amenés.

« Les autres membres du club se séparèrent en silence.

« — Où voulez-vous que nous vous reconduisions? demanda le président.

« — Partout où je pourrai être délivré de votre présence, répondit M. d'Épinay.

« — Monsieur, reprit alors le président, prenez garde, vous n'êtes plus ici dans l'assemblée, vous n'avez plus affaire qu'à des hommes isolés; ne les insultez pas si vous ne voulez pas être rendu responsable de l'insulte.

« Mais au lieu de comprendre ce langage, M. d'Épinay répondit :

« — Vous êtes toujours aussi brave dans votre voiture que dans votre club, par la raison, monsieur, que quatre hommes sont toujours plus forts qu'un seul.

« Le président fit arrêter la voiture.

« On était juste à l'endroit du quai des Ormes où se trouve l'escalier qui descend à la rivière.

« — Pourquoi faites-vous arrêter ici? demanda le général d'Épinay.

« — Parce que, monsieur, dit le président, vous avez insulté un homme, et que cet homme ne veut

pas faire un pas de plus sans vous demander loyalement réparation.

« — Encore une manière d'assassiner! dit le général en haussant les épaules.

« — Pas de bruit, monsieur, répondit le président, si vous ne voulez pas que je vous regarde vous-même comme un de ces hommes que vous désigniez tout à l'heure, c'est-à-dire comme un lâche qui prend sa faiblesse pour bouclier. Vous êtes seul, un seul vous répondra; vous avez une épée au côté, j'en ai une dans cette canne; vous n'avez pas de témoin, un de ces messieurs sera le vôtre. Maintenant, si cela vous convient, vous pouvez ôter votre bandeau.

« Le général arracha à l'instant même le mouchoir qu'il avait sur les yeux.

« — Enfin, dit-il, je vais donc savoir à qui j'ai affaire.

« On ouvrit la voiture : les quatre hommes descendirent... »

Franz s'interrompit encore une fois. Il essuya une sueur froide qui coulait sur son front; il y avait quelque chose d'effrayant à voir le fils, tremblant et pâle, lisant tout haut les détails ignorés jusqu'alors de la mort de son père.

Valentine joignit les mains comme si elle eût été en prière.

Noirtier regardait Villefort avec une expression presque sublime de mépris et d'orgueil.

Franz continua :

« On était, comme nous l'avons dit, au 5 février. Depuis trois jours il gelait à cinq ou six degrés ; l'escalier était tout roide de glaçons ; le général était gros et grand, le président lui offrit le côté de la rampe pour descendre.

« Les deux témoins suivaient par derrière.

« Il faisait une nuit sombre, le terrain de l'escalier à la rivière était humide de neige et de givre, on voyait l'eau s'écouler, noire, profonde et charriant quelques glaçons.

« Un des témoins alla chercher une lanterne dans un bateau à charbon, et à la lueur de cette lanterne on examina les armes.

« L'épée du président, qui était simplement, comme il avait dit, une épée qu'il portait dans une canne, était plus courte de cinq pouces que celle de son adversaire, et n'avait pas de garde.

« Le général d'Épinay proposa de tirer au sort les deux épées : mais le président répondit que c'était lui qui avait provoqué, et qu'en provoquant il avait prétendu que chacun se servît de ses armes.

« Les témoins essayèrent d'insister, le président leur imposa silence.

« On posa la lanterne à terre : les deux adversaires se mirent de chaque côté ; le combat commença.

« La lumière faisait des deux épées deux éclairs.

Quant aux hommes, à peine si on les apercevait, tant l'ombre était épaisse.

« M. le général d'Épinay passait pour une des meilleures lames de l'armée. Mais il fut pressé si vivement dès les premiers bottes, qu'il rompit ; en rompant, il tomba.

« Les témoins le crurent tué ; mais son adversaire, qui savait ne l'avoir point touché, lui offrit la main pour l'aider à se relever. Cette circonstance, au lieu de le calmer, irrita le général qui fondit à son tour sur son adversaire.

« Mais son adversaire ne rompit pas d'une semelle. Le recevant sur son épée, trois fois le général recula, se trouva trop engagé, et revint à la charge.

« A la troisième fois, il tomba encore.

« On crut qu'il glissait comme la première fois ; cependant les témoins, voyant qu'il ne se relevait pas, s'approchèrent de lui et tentèrent de le remettre sur ses pieds ; mais celui qui l'avait pris à bras-le-corps sentit sous sa main une chaleur humide.

« C'était du sang.

« Le général, qui était à peu près évanoui, reprit ses sens.

« — Ah! dit-il, on m'a dépêché quelque spadassin, quelque maître d'armes de régiment.

« Le président, sans répondre, s'approcha de celui des deux témoins qui tenait la lanterne, et, relevant sa manche, il montra son bras percé de deux coups

d'épée ; puis, ouvrant son habit et déboutonnant son gilet, il fit voir son flanc entamé par une troisième blessure.

« Cependant il n'avait pas même poussé un soupir.

« Le général d'Épinay entra en agonie et expira cinq minutes après... »

Franz lut ces derniers mots d'une voie si étranglée, qu'à peine on put les entendre, et après les avoir lus il s'arrêta, passant sa main sur ses yeux comme pour en chasser un nuage.

Mais après un instant de silence il continua :

« Le président remonta l'escalier, après avoir repoussé son épée dans sa canne ; une trace de sang marquait son chemin sur la neige. Il n'était pas encore au haut de l'escalier qu'il entendit un clapotement sourd dans l'eau : c'était le corps du général que les témoins venaient de précipiter dans la rivière après avoir constaté la mort.

« Le général a donc succombé dans un duel loyal, et non dans un guet-apens, comme on pourrait le dire.

« En foi de quoi nous avons signé le présent pour établir la vérité des faits, de peur qu'un moment n'arrive où quelqu'un des acteurs de cette scène terrible ne se trouve accusé de meurtre avec préméditation, ou de forfaiture aux lois de l'honneur.

« *Signé* Beaurepaire, Duchampy et Lecharpal. »

Quand Franz eut terminé cette lecture si terrible pour un fils, quand Valentine, pâle d'émotion, eut essuyé une larme, quand Villefort, tremblant et blotti dans un coin, eut essayé de conjurer l'orage par des regards suppliants adressés au vieillard implacable :

— Monsieur, dit d'Épinay à Noirtier, puisque vous connaissez cette terrible histoire dans tous ses détails, puisque vous l'avez fait attester par des signatures honorables, puisque enfin vous semblez vous intéresser à moi, quoique votre intérêt ne se soit encore révélé que par la douleur, ne me refusez pas une dernière satisfaction, dites-moi le nom du président du club, que je connaisse enfin celui qui a tué mon pauvre père.

Villefort chercha, comme égaré, le bouton de la porte ; Valentine, qui avait compris avant tout le monde la réponse du vieillard, et qui souvent avait remarqué sur son avant-bras la trace de deux coups d'épée, recula d'un pas en arrière.

— Au nom du ciel ! mademoiselle, dit Franz s'adressant à sa fiancée, joignez-vous à moi, que je sache le nom de cet homme qui m'a fait orphelin à deux ans !

Valentine resta immobile et muette.

— Tenez, monsieur, dit Villefort, croyez-moi, ne prolongez pas cette horrible scène ; les noms d'ailleurs ont été cachés à dessein. Mon père lui-même ne connaît pas ce président, et, s'il le connaît, il ne

saurait le dire, les noms propres ne se trouvent pas dans le dictionnaire.

— Oh! malheur! s'écria Franz, le seul espoir qui m'a soutenu pendant toute cette lecture et qui m'a donné la force d'aller jusqu'au bout, c'était de connaître au moins le nom de celui qui a tué mon père! Monsieur! monsieur! s'écria-t-il en se retournant vers Noirtier, au nom du ciel! faites ce que vous pourrez... arrivez, je vous en supplie, à m'indiquer, à me faire comprendre...

— Oui, répondit Noirtier.

— Oh! mademoiselle! mademoiselle! s'écria Franz, votre père a fait signe qu'il pouvait m'indiquer... cet homme... Aidez-moi... vous le comprenez... prêtez-moi votre concours...

Noirtier regarda le dictionnaire.

Franz le prit avec un tremblement nerveux, et prononça successivement les lettres de l'alphabet jusqu'à l'M.

A cette lettre, le vieillard fit signe que oui.

— M? répéta Franz.

Le doigt du jeune homme glissa sur les mots, mais à tous les mots Noirtier répondait par un signe négatif.

Valentine cachait sa tête entre ses mains.

Enfin Franz arriva au mot MOI.

— Oui! fit le vieillard.

— Vous! s'écria Franz, dont les cheveux se dressèrent sur sa tête; vous, M. Noirtier, c'est vous qui avez tué mon père?

— Oui, répondit Noirtier en fixant sur le jeune homme un majestueux regard.

Franz tomba sans force sur un fauteuil. Villefort ouvrit la porte et s'enfuit, car l'idée lui venait d'étouffer ce peu d'existence qui restait encore dans le cœur du terrible vieillard.

VII

Les progrès de M. Cavalcanti fils.

Cependant M. Cavalcanti père était parti pour aller reprendre son service, non pas dans l'armée de Sa Majesté l'empereur d'Autriche, mais à la roulette des bains de Lucques dont il était un des plus assidus courtisans.

Il va sans dire qu'il avait emporté avec la plus scrupuleuse exactitude jusqu'au dernier paul de la somme qui lui avait été allouée pour son voyage, et pour la récompense de la façon majestueuse et solennelle avec laquelle il avait joué son rôle de père.

M. Andrea avait hérité, à ce départ, de tous les papiers qui constataient qu'il avait bien l'honneur

d'être le fils du marquis Bartholomeo et de la marquise Oliva Corsinari.

Il était donc à peu près ancré dans cette société parisienne, si facile à recevoir les étrangers, et à les traiter non pas d'après ce qu'ils sont, mais d'après ce qu'ils veulent être.

D'ailleurs que demande-t-on à un jeune homme à Paris? de parler à peu près sa langue, d'être habillé convenablement, d'être beau joueur et de payer en or.

Il va sans dire qu'on est moins difficile encore pour un étranger que pour un Parisien.

Andrea avait donc pris en une quinzaine de jours une assez bonne position; on l'appelait M. le comte, on disait qu'il avait cinquante mille livres de rente, et on parlait des trésors immenses de M. son père, enfouis, disait-on, dans les carrières de Saravezza.

Un savant devant qui on mentionnait cette dernière circonstance comme un fait, déclara avoir vu les carrières dont il était question, ce qui donna un grand poids à des assertions jusqu'alors flottantes à l'état de doute, et qui dès lors prirent la consistance de la réalité.

On en était là dans ce cercle de la société parisienne où nous avons introduit nos lecteurs, lorsque Monte-Christo vint un soir faire visite à M. Danglars. M. Danglars était sorti, mais on proposa au comte de l'introduire près de la baronne, qui était visible, ce qu'il accepta.

Ce n'était jamais sans une espèce de tressaillement nerveux que depuis le dîner d'Auteuil et les événements qui en avaient été la suite, madame Danglars entendait prononcer le nom de Monte-Christo. Si la présence du comte ne suivait pas le bruit de son nom, la sensation douloureuse devenait plus intense; si au contraire le comte paraissait, sa figure ouverte, ses yeux brillants, son amabilité, sa galanterie même pour madame Danglars chassaient bientôt jusqu'à la dernière impression de crainte; il paraissait à la baronne impossible qu'un homme si charmant à la surface pût nourrir contre elle de mauvais desseins; d'ailleurs, les cœurs les plus corrompus ne peuvent croire au mal qu'en le faisant reposer sur un intérêt quelconque; le mal inutile et sans cause répugne comme une anomalie.

Lorsque Monte-Christo entra dans le boudoir où nous avons déjà une fois introduit nos lecteurs, et où la baronne suivait d'un œil assez inquiet des dessins que lui passait sa fille après les avoir regardés avec M. Cavalcanti fils, sa présence produisit son effet ordinaire, et ce fut en souriant qu'après avoir été quelque peu bouleversée par son nom, la baronne reçut le comte.

Celui-ci, de son côté, embrassa toute la scène d'un coup d'œil.

Près de la baronne, à peu près couchée sur une causeuse, Eugénie se tenait assise, et Cavalcanti debout.

Cavalcanti, habillé de noir comme un héros de Gœthe, en souliers vernis et en bas de soie blancs à jours, passait une main assez blanche et assez soignée dans ses cheveux blonds, au milieu desquels scintillait un diamant que, malgré les conseils de Monte-Christo, le vaniteux jeune homme n'avait pu résister au désir de se passer au petit doigt.

Ce mouvement était accompagné de regards assassins lancés sur mademoiselle Danglars, et de soupirs envoyés à la même adresse que les regards.

Mademoiselle Danglars était toujours la même, c'est-à-dire belle, froide et railleuse. Pas un de ces regards, pas un de ces soupirs d'Andrea ne lui échappaient ; on eût dit qu'ils glissaient sur la cuirasse de Minerve, cuirasse que quelques philosophes prétendent recouvrir parfois la poitrine de Sapho.

Eugénie salua froidement le comte, et profita des premières préoccupations de la conversation pour se retirer dans son salon d'étude, d'où bientôt deux voix s'exhalant rieuses et bruyantes, mêlées aux premiers accords d'un piano, firent savoir à Monte-Christo que mademoiselle Danglars venait de préférer à la sienne et à celle de M. Cavalcanti la société de mademoiselle Louise d'Armilly, sa maîtresse de chant.

Ce fut alors surtout que, tout en causant avec madame Danglars et en paraissant absorbé par le charme de la conversation, le comte remarqua la

sollicitude de M. Andrea Cavalcanti, sa manière d'aller écouter la musique à la porte qu'il n'osait franchir, et de manifester son admiration.

Bientôt le banquier rentra. Son premier regard fut pour Monte-Christo, c'est vrai, mais le second fut pour Andrea.

Quant à sa femme, il la salua à la façon dont certains maris saluent leur femme, et dont les célibataires ne pourront se faire une idée que lorsqu'on aura publié un code très-étendu de la conjugalité.

— Est-ce que ces demoiselles ne vous ont pas invité à faire de la musique avec elles? demanda Danglars à Andrea.

— Hélas! non, monsieur, répondit Andrea avec un soupir plus remarquable encore que les autres.

Danglars s'avança aussitôt vers la porte de communication et l'ouvrit.

On vit alors les deux jeunes filles assises sur le même siége devant le même piano. Elles accompagnaient chacune d'une main, exercice auquel elles s'étaient habituées par fantaisie, et où elles étaient devenues d'une force remarquable.

Mademoiselle d'Armilly, qu'on apercevait alors, formant, avec Eugénie, grâce au cadre de la porte, un de ces tableaux vivants comme on en fait souvent en Allemagne, était d'une beauté assez remarquable, ou plutôt d'une gentillesse exquise. C'était une petite femme mince et blonde comme une fée, avec de grands cheveux bouclés tombant sur un cou

un peu trop long, comme Pérugin en donne parfois à ses Vierges, et des yeux voilés par la fatigue. On disait qu'elle avait la poitrine faible, et que, comme Antonia du *Violon de Crémone*, elle mourrait un jour en chantant.

Monte-Christo plongea dans ce gynécée un regard rapide et curieux ; c'était la première fois qu'il voyait mademoiselle d'Armilly, dont si souvent il avait entendu parler dans la maison.

— Eh bien! demanda le banquier à sa fille, nous sommes donc exclus, nous autres?

Alors il mena le jeune homme dans le petit salon, et, soit hasard, soit adresse, derrière Andrea la porte fut repoussée de manière à ce que de l'endroit où ils étaient assis, Monte-Christo et la baronne ne pussent plus rien voir ; mais comme le banquier avait suivi Andrea, madame Danglars ne parut pas même remarquer cette circonstance.

Bientôt après, le comte entendit la voix d'Andrea résonner aux accords du piano, accompagnant une chanson corse.

Pendant que le comte écoutait en souriant cette chanson qui lui faisait oublier Andrea pour lui rappeler Benedetto, madame Danglars vantait à Monte-Christo la force d'âme de son mari, qui le matin encore avait dans une faillite milanaise perdue trois ou quatre cent mille francs.

Et en effet l'éloge était mérité ; car, si le comte ne l'eût su par la baronne ou peut-être par un des

moyens qu'il avait de tout savoir, la figure du baron ne lui en eût pas dit un mot.

— Bon ! pensa Monte-Christo, il en est déjà à cacher ce qu'il perd ; il y a un mois il s'en vantait.

Puis, tout haut :

— Oh ! madame, dit le comte, M. Danglars connaît si bien la Bourse, qu'il rattrapera toujours là ce qu'il pourra perdre ailleurs.

— Je vois que vous partagez l'erreur commune, dit madame Danglars.

— Et quelle est cette erreur ? dit Monte-Christo.

— C'est que M. Danglars joue, tandis qu'au contraire il ne joue jamais.

— Ah ! oui, c'est vrai, madame, je me rappelle que M. Debray m'a dit... A propos, mais que devient donc M. Debray ? Il y a trois ou quatre jours que je ne l'ai aperçu.

— Et moi aussi, dit madame Danglars avec un aplomb miraculeux. Mais vous avez commencé une phrase qui est restée inachevée.

— Laquelle?

— M. Debray vous a dit..., prétendiez-vous.

— Ah ! c'est vrai; M. Debray m'a dit que c'était vous qui sacrifiiez au démon du jeu.

— J'ai eu ce goût pendant quelque temps, je l'avoue, dit madame Danglars, mais je ne l'ai plus.

— Et vous avez tort, madame. Eh ! mon Dieu, les chances de la fortune sont précaires, et si j'étais femme , et que le hasard eût fait de cette femme

celle d'un banquier, quelque confiance que j'eusse dans le bonheur de mon mari, car en spéculation, vous le savez, tout est heur et malheur; eh bien! dis-je, quelque confiance que j'eusse dans le bonheur de mon mari, je commencerais toujours par m'assurer une fortune indépendante, dussé-je acquérir cette fortune en mettant mes intérêts dans des mains qui lui seraient inconnues.

Madame Danglars rougit malgré elle.

— Tenez, dit Monte-Christo comme s'il n'avait rien vu, on parle d'un beau coup qui a été fait hier sur les bons de Naples.

— Je n'en ai pas, dit vivement la baronne, et n'en ai même jamais eu; mais, en vérité, c'est assez parler Bourse comme cela, M. le comte, nous avons l'air de deux agents de change; parlons un peu de ces pauvres Villefort, si tourmentés en ce moment par la fatalité.

— Que leur arrive-t-il donc? demanda Monte-Christo avec une parfaite naïveté.

— Mais, vous le savez, après avoir perdu M. de Saint-Méran trois ou quatre jours après son départ, ils viennent de perdre la marquise trois ou quatre jours après son arrivée.

— Ah! c'est vrai, dit Monte-Christo, j'ai appris cela; mais, comme dit Claudius à Hamlet, c'est une loi de la nature: leurs pères étaient morts avant eux, et ils les avaient pleurés; ils mourront avant leurs fils, et leurs fils les pleureront.

— Mais ce n'est pas le tout.

— Comment ce n'est pas le tout!

— Non; vous savez qu'ils allaient marier leur fille...

— A M. Franz d'Épinay... Est-ce que le mariage est manqué?

— Hier matin, à ce qu'il paraît, Franz leur a rendu leur parole.

— Ah! vraiment... Et connaît-on les causes de cette rupture?

— Non.

— Que m'annoncez-vous là, bon Dieu! madame... Et M. de Villefort, comment accepte-t-il tous ces malheurs?

— Comme toujours, en philosophe.

En ce moment, Danglars rentra seul.

— Eh bien! dit la baronne, vous laissez M. Cavalcanti avec votre fille?

— Et mademoiselle d'Armilly, dit le banquier, pour qui la prenez-vous donc?

Puis, se retournant vers Monte-Christo :

— Charmant jeune homme, n'est-ce pas, M. le comte, que le prince Cavalcanti?... Seulement, est-il bien prince?

— Je n'en réponds pas, dit Monte-Christo. On m'a présenté son père comme marquis; il serait comte; mais je crois que lui-même n'a pas grande prétention à ce titre.

— Pourquoi? dit le banquier. S'il est prince, il

a tort de ne pas s'en vanter. Chacun son droit. Je n'aime pas qu'on renie son origine, moi.

— Oh ! vous êtes un démocrate pur, dit Monte-Christo en souriant.

— Mais, voyez, dit la baronne, à quoi vous vous exposez ; si M. de Morcerf venait par hasard, il trouverait M. Cavalcanti dans une chambre où lui, fiancé d'Eugénie, n'a jamais eu la permission d'entrer.

— Vous faites bien de dire par hasard, reprit le banquier, car, en vérité, on dirait, tant on le voit rarement, que c'est effectivement le hasard qui nous l'amène.

— Enfin s'il venait et qu'il trouvât ce jeune homme près de votre fille, il pourrait être mécontent.

— Lui ! oh ! mon Dieu ! vous vous trompez ; M. Albert ne nous fait pas l'honneur d'être jaloux de sa fiancée, il ne l'aime point assez pour cela. D'ailleurs, que m'importe qu'il soit mécontent ou non !

— Cependant, au point où nous en sommes...

— Oui, au point où nous en sommes : voulez-vous le savoir le point où nous en sommes ? C'est qu'au bal de sa mère il a dansé une seule fois avec ma fille, que M. Cavalcanti a dansé trois fois avec elle, et qu'il ne l'a pas même remarqué.

— M. le vicomte Albert de Morcerf ! annonça le valet de chambre.

La baronne se leva vivement. Elle allait passer au salon d'étude pour avertir sa fille, quand Danglars l'arrêta par le bras.

— Laissez, dit-il.

Elle le regarda étonnée.

Monte-Christo feignit de ne pas avoir vu ce jeu de scène.

Albert entra : il était fort beau et fort gai. Il salua la baronne avec aisance, Danglars avec familiarité, Monte-Christo avec affection, puis, se retournant vers la baronne :

— Voulez-vous me permettre, madame, lui dit-il, de vous demander comment se porte mademoiselle Danglars ?

— Fort bien, monsieur, répondit vivement Danglars ; elle fait en ce moment de la musique dans son petit salon avec M. Cavalcanti.

Albert conserva son air calme et indifférent : peut-être éprouvait-il quelque dépit intérieur, mais il sentait le regard de Monte-Christo fixé sur lui.

— M. Cavalcanti a une très-belle voix de ténor, dit-il, et mademoiselle Eugénie un magnifique soprano, sans compter qu'elle joue du piano comme Thalberg. Ce doit être un charmant concert.

— Le fait est, dit Danglars, qu'ils s'accordent à merveille.

Albert parut n'avoir pas remarqué cette équivoque, si grossière cependant que madame Danglars en rougit.

— Moi aussi, continua le jeune homme, je suis musicien, à ce que disaient mes maîtres, du moins; eh bien! chose étrange, je n'ai jamais pu encore accorder ma voix avec aucune voix, et avec les voix de soprano surtout encore moins qu'avec les autres.

Danglars fit un petit sourire qui signifiait :

— Mais fâche-toi donc! Aussi, dit-il, espérant sans doute arriver au but qu'il désirait, le prince et ma fille ont-ils fait hier l'admiration générale. N'étiez-vous pas là hier, M. de Morcerf?

— Quel prince? demanda Albert.

— Le prince Cavalcanti, reprit Danglars, qui s'obstinait toujours à donner ce titre au jeune homme.

— Ah! pardon, dit Albert, j'ignorais qu'il fût prince. Ah! le prince Cavalcanti a chanté hier avec mademoiselle Eugénie? En vérité, ce devait être ravissant, et je regrette bien vivement de ne pas avoir entendu cela. Mais je n'ai pu me rendre à votre invitation, j'étais forcé d'accompagner madame de Morcerf chez la baronne de Château-Renaud la mère, où chantaient les Allemands.

Puis, après un silence, et comme s'il n'eût été question de rien :

— Me sera-t-il permis, répéta Morcerf, de présenter mes hommages à mademoiselle Danglars?

— Oh! attendez, attendez, je vous en supplie, dit le banquier en arrêtant le jeune homme; entendez-vous la délicieuse cavatine? Ta, ta, ta, ti, ta, ti, ta,

ta ; c'est ravissant, cela va être fini... une seule seconde. Parfait ! Bravo ! bravi ! brava !

Et le banquier se mit à applaudir avec frénésie.

— En effet, dit Albert, c'est exquis, et il est impossible de mieux comprendre la musique de son pays que ne le fait le prince Cavalcanti. Vous avez dit prince, n'est-ce pas ? D'ailleurs, s'il n'est pas prince, on le fera prince, c'est facile en Italie. Mais pour en revenir à nos adorables chanteurs, vous devriez nous faire un plaisir, M. Danglars : sans la prévenir qu'il y a là un étranger, vous devriez prier mademoiselle Danglars et M. Cavalcanti de commencer un autre morceau. C'est une chose si délicieuse que de jouir de la musique d'un peu loin, dans une pénombre, sans être vu, sans voir, et par conséquent sans gêner le musicien, qui peut ainsi se livrer à tout l'instinct de son génie ou à tout l'élan de son cœur.

Cette fois Danglars fut démonté par le flegme du jeune homme.

Il prit Monte-Christo à part.

— Eh bien ! lui dit-il, que dites-vous de notre amoureux ?

— Dame ! il me paraît froid, c'est incontestable ; mais que voulez-vous ! vous êtes engagé.

— Sans doute, je suis engagé, mais à donner à ma fille un homme qui l'aime, et non un homme qui ne l'aime pas. Voyez celui-ci froid comme un marbre, orgueilleux comme son père ; s'il était

riche encore, s'il avait la fortune des Cavalcanti, on passerait par là-dessus. Ma foi, je n'ai pas consulté ma fille; mais si elle avait bon goût...

— Oh! dit Monte-Christo, je ne sais si c'est mon amitié pour lui qui m'aveugle, mais je vous assure moi, que M. de Morcerf est un jeune homme charmant, qui rendra votre fille heureuse, et qui arrivera tôt ou tard à quelque chose; car enfin la position de son père est excellente.

— Hum! fit Danglars.

— Pourquoi ce doute?

— Il y a toujours le passé... ce passé obscur.

— Mais le passé du père ne regarde pas le fils.

— Si fait! si fait!

— Voyons, ne vous montez pas la tête; il y a un mois, vous trouviez excellent de faire ce mariage... Vous comprenez, moi, je suis désespéré, c'est chez moi que vous avez vu ce jeune Cavalcanti, que je ne connais pas, je vous le répète.

— Je le connais, moi, dit Danglars, cela suffit.

— Vous le connaissez? Avez-vous donc pris des renseignements sur lui? demanda Monte-Christo.

— Est-il besoin de cela? et à la première vue ne sait-on pas à qui on a affaire?... Il est riche d'abord.

— Je ne l'assure pas.

— Vous répondez pour lui cependant?

— De cinquante mille livres, d'une misère.

— Il a une éducation distinguée.

— Hum! fit à son tour Monte-Christo.

— Il est musicien.

— Tous les Italiens le sont.

— Tenez, comte, vous n'êtes pas juste pour ce jeune homme.

— Eh bien! oui, je l'avoue, je vois avec peine que, connaissant vos engagements avec les Morcerf, il vienne ainsi se jeter en travers et abuser de sa fortune.

Danglars se mit à rire.

— Oh! que vous êtes puritain! dit-il; mais cela se fait tous les jours dans le monde.

— Vous ne pouvez cependant rompre ainsi, mon cher M. Danglars; les Morcerf comptent sur ce mariage.

— Y comptent-ils?

— Positivement.

— Alors qu'ils s'expliquent. Vous devriez glisser deux mots de cela au père, mon cher comte, vous qui êtes si bien dans la maison.

— Moi! et où diable avez-vous vu cela?

— Mais à leur bal, ce me semble. Comment! la comtesse, la fière Mercédès, la dédaigneuse Catalane, qui daigne à peine ouvrir la bouche à ses plus vieilles connaissances, vous a pris par le bras, est sortie avec vous dans le jardin, a pris les petites allées et n'a reparu qu'une demi-heure après.

— Ah! baron, baron, dit Albert, vous nous empêchez d'entendre; pour un mélomane comme vous, quelle barbarie!

— C'est bien, c'est bien, monsieur le railleur, dit Danglars.

Puis se retournant vers Monte-Christo :

— Vous chargez-vous de lui dire cela, au père?

— Volontiers, si vous le désirez.

— Mais que pour cette fois cela se fasse d'une manière explicite et définitive; surtout qu'il me demande ma fille, qu'il fixe une époque, qu'il déclare ses conditions d'argent, enfin que l'on s'entende ou qu'on se brouille; mais, vous comprenez, plus de délais.

— Eh bien! la démarche sera faite.

— Je ne vous dirai pas que je l'attends avec plaisir, mais enfin je l'attends : un banquier, vous le savez, doit être esclave de sa parole.

Et Danglars poussa un de ces soupirs que poussait Cavalcanti fils une demi-heure auparavant.

— Bravi! bravo! brava! cria Morcerf, parodiant le banquier et applaudissant la fin du morceau.

Danglars commençait à regarder Albert de travers, lorsqu'on vint lui dire deux mots tout bas.

— Je reviens, dit le banquier à Monte-Christo, attendez-moi, j'aurai peut-être quelque chose à vous dire tout à l'heure.

Et il sortit.

La baronne profita de l'absence de son mari pour repousser la porte du salon d'étude de sa fille, et l'on vit se dresser comme un ressort M. Andrea qui était assis devant le piano avec mademoiselle Eugénie.

Albert salua en souriant mademoiselle Danglars, qui, sans paraître aucunement troublée, lui rendit un salut aussi froid que d'habitude.

Cavalcanti parut évidemment embarrassé ; il salua Morcerf, qui lui rendit son salut de l'air le plus impertinent du monde.

Alors Albert commença de se confondre en éloges sur la voix de mademoiselle Danglars, et sur le regret qu'il éprouvait, d'après ce qu'il venait d'entendre, de n'avoir pas assisté à la soirée de la veille.

Cavalcanti, laissé à lui-même, prit à part Monte-Christo.

— Voyons, dit madame Danglars, assez de musique et de compliments comme cela, venez prendre le thé.

— Viens, Louise, dit mademoiselle Danglars à son amie.

On passa dans le salon voisin, où effectivement le thé était préparé.

Au moment où l'on commençait à laisser, à la manière anglaise, les cuillers dans les tasses, la porte se rouvrit, et Danglars reparut, visiblement fort agité.

Monte-Christo surtout remarqua cette agitation et interrogea le banquier du regard.

— Eh bien ! dit Danglars, je viens de recevoir mon courrier de Grèce.

— Ah ! ah ! fit le comte, c'est pour cela qu'on vous avait appelé ?

— Oui.

— Comment se porte le roi Othon ? demanda Albert du ton le plus enjoué.

Danglars le regarda de travers sans lui répondre, et Monte-Christo se détourna pour cacher l'expression de pitié qui venait de paraître sur son visage et qui s'effaça presque aussitôt.

— Nous nous en irons ensemble, n'est-ce pas ? dit Albert au comte.

— Oui, si vous voulez, répondit celui-ci.

Albert ne pouvait rien comprendre à ce regard du banquier ; aussi, se retournant vers Monte-Christo qui avait parfaitement compris :

— Avez-vous vu, dit-il, comme il m'a regardé ?

— Oui, répondit le comte ; mais trouvez-vous quelque chose de particulier dans son regard ?

— Je le crois bien ; mais que veut-il dire avec ses nouvelles de Grèce ?

— Comment voulez-vous que je sache cela ?

— Parce que, à ce que je présume, vous avez des intelligences dans le pays.

Monte-Christo sourit comme on sourit toujours quand on veut se dispenser de répondre.

— Tenez, dit Albert, le voilà qui s'approche de vous ; je vais faire compliment à mademoiselle Danglars sur son camée, pendant ce temps le père aura le temps de vous parler.

— Si vous lui faites compliment, faites-lui compliment sur sa voix, au moins, dit Monte-Christo.

— Non pas, c'est ce que ferait tout le monde.

— Mon cher vicomte, dit Monte-Christo, vous avez la fatuité de l'impertinence.

Albert s'avança vers Eugénie le sourire sur les lèvres.

Pendant ce temps Danglars se pencha à l'oreille du comte.

— Vous m'avez donné un excellent conseil, dit-il, et il y a toute une histoire horrible sur ces deux mots : Fernand et Janina.

— Ah bah ! fit Monte-Christo.

— Oui, je vous conterai cela ; mais emmenez le jeune homme : je serais trop embarrassé de rester maintenant avec lui.

— C'est ce que je fais, il m'accompagne ; maintenant faut-il toujours que je vous envoie le père ?

— Plus que jamais.

— Bien.

Le comte fit un signe à Albert.

Tous deux saluèrent les dames et sortirent : Albert, avec un air parfaitement indifférent pour les mépris de mademoiselle Danglars ; Monte-Christo, en réitérant à madame Danglars ses conseils sur la prudence que doit avoir une femme de banquier d'assurer son avenir.

M. Cavalcanti demeura maître du champ de bataille.

VIII

Haydée.

A peine les chevaux du comte avaient-ils tourné l'angle du boulevard, qu'Albert se retourna vers le comte en éclatant d'un rire trop bruyant pour ne pas être un peu forcé.

— Eh bien ! lui dit-il, je vous demanderai, comme le roi Charles IX demandait à Catherine de Médicis après la Saint-Barthélemy : Comment trouvez-vous que j'ai joué mon petit rôlet ?

— A quel propos ? demanda Monte-Christo.

— Mais à propos de l'installation de mon rival chez M. Danglars...

— Quel rival ?

— Pardieu, quel rival! votre protégé, M. Andrea Cavalcanti!

— Oh! pas de mauvaises plaisanteries, vicomte; je ne protége nullement M. Andrea, du moins près de M. Danglars.

— Et c'est le reproche que je vous ferais si le jeune homme avait besoin de protection. Mais, heureusement pour moi, il peut s'en passer.

— Comment! vous croyez qu'il fait sa cour?

— Je vous en réponds : il roule des yeux de soupirant et module des sons d'amoureux; il aspire à la main de la fière Eugénie. Tiens! je viens de faire un vers! Parole d'honneur, ce n'est pas de ma faute! N'importe, je le répète : il aspire à la main de la fière Eugénie.

— Qu'importe, si l'on ne pense qu'à vous!

— Ne dites pas cela, mon cher comte, on me rudoie des deux côtés.

— Comment! des deux côtés?

— Sans doute : mademoiselle Eugénie m'a répondu à peine, et mademoiselle d'Armilly, sa confidente, ne m'a pas répondu du tout.

— Oui, mais le père vous adore, dit Monte-Christo.

— Lui? mais au contraire, il m'a enfoncé mille poignards dans le cœur; poignards rentrant dans le manche, il est vrai, poignards de tragédie, mais qu'il croyait bel et bien réels.

— La jalousie indique l'affection.

— Oui, mais moi je ne suis pas jaloux.

— Il l'est, lui!

— De qui? de Debray?

— Non, de vous.

— De moi? Je gage qu'avant huit jours il m'a fermé la porte au nez.

— Vous vous trompez, mon cher vicomte.

— Une preuve?

— La voulez-vous?

— Oui.

— Je suis chargé de prier M. le comte de Morcerf de faire une démarche définitive près du baron.

— Par qui?

— Par le baron lui-même!

— Oh! dit Albert avec toute la câlinerie dont il était capable, vous ne ferez pas cela, n'est-ce pas, mon cher comte?

— Vous vous trompez, Albert, je le ferai, puisque j'ai promis.

— Allons, dit Albert avec un soupir, il paraît que vous tenez absolument à me marier.

— Je tiens à être bien avec tout le monde; mais, à propos de Debray, je ne le vois plus chez la baronne?

— Il y a de la brouille.

— Avec madame?

— Non, avec monsieur.

— Il s'est donc aperçu de quelque chose?

— Ah! la bonne plaisanterie!

— Vous croyez qu'il s'en doutait? fit Monte-Christo avec une naïveté charmante.

— Ah çà, mais d'où venez-vous donc, mon cher comte?

— Du Congo, si vous voulez.

— Ce n'est pas d'assez loin encore.

— Est-ce que je connais vos maris parisiens?

— Eh! mon cher comte, les maris sont les mêmes partout; du moment où vous avez étudié l'individu dans un pays quelconque, vous connaissez la race.

— Mais alors quelle cause a pu brouiller Danglars et Debray? ils paraissaient si bien s'entendre! dit Monte-Christo avec un renouvellement de naïveté.

— Ah! voilà! nous rentrons dans les mystères d'Isis, et je ne suis pas initié. Quand M. Cavalcanti fils sera de la famille, vous lui demanderez cela.

La voiture s'arrêta.

— Nous voilà arrivés, dit Monte-Christo; il n'est que dix heures et demie, montez donc.

— Bien volontiers.

— Ma voiture vous reconduira.

— Non, merci, mon coupé a dû nous suivre.

— En effet, le voilà, dit Monte-Christo en sautant à terre.

Tous deux entrèrent dans la maison; le salon était éclairé, ils y entrèrent.

— Vous allez nous faire faire du thé, Baptistin, dit Monte-Christo.

Baptistin sortit sans souffler le mot. Deux secondes après, il reparut avec un plateau tout servi, et qui comme les collations des pièces féeriques, semblait sortir de terre.

— En vérité, dit Morcerf, ce que j'admire en vous, mon cher comte, ce n'est pas votre richesse, peut-être y a-t-il des gens plus riches que vous ; ce n'est pas votre esprit, Beaumarchais n'en avait pas plus, mais il en avait autant ; c'est votre manière d'être servi, sans qu'on vous réponde un mot, à la minute, à la seconde, comme si l'on devinait à la manière dont vous sonnez ce que vous désirez avoir, et comme si tout ce que vous désirez avoir était toujours tout prêt.

— Ce que vous dites est un peu vrai. On sait mes habitudes. Par exemple, vous allez voir : ne désirez-vous pas faire quelque chose en buvant votre thé ?

— Pardieu ! je désire fumer.

Monte-Christo s'approcha du timbre et frappa un coup.

Au bout d'une seconde, une porte particulière s'ouvrit, et Ali parut avec deux chibouques toutes bourrées d'excellent latakié.

— C'est merveilleux, dit Morcerf.

— Mais, non, c'est tout simple, reprit Monte-Christo ; Ali sait qu'en prenant le thé ou le café je fume ordinairement : il sait que j'ai demandé le thé, il sait que je suis rentré avec vous, il entend que je

l'appelle, il se doute de la cause, et comme il est d'un pays où l'hospitalité s'exerce avec la pipe surtout, au lieu d'une chibouque, il en apporte deux.

— Certainement c'est une explication comme une autre; mais il n'en est pas moins vrai qu'il n'y a que vous... Oh! mais, qu'est-ce que j'entends?

Et Morcerf s'inclina vers la porte par laquelle entraient effectivement des sons correspondant à ceux d'une guitare.

— Ma foi, mon cher vicomte, vous êtes voué à la musique ce soir; vous n'échappez au piano de mademoiselle Danglars que pour tomber dans la guzla d'Haydée.

— Haydée! quel adorable nom! Il y a donc des femmes qui s'appellent véritablement Haydée autre part que dans les poëmes de lord Byron?

— Certainement; Haydée est un nom fort rare en France, mais assez commun en Albanie et en Épire; c'est comme si vous disiez, par exemple, Chasteté, Pudeur, Innocence; c'est une espèce de nom de baptême, comme disent vos Parisiens.

— Oh! que c'est charmant! dit Albert, comme je voudrais voir nos Françaises s'appeler mademoiselle Bonté, mademoiselle Silence, mademoiselle Charité chrétienne! Dites donc, si mademoiselle Danglars, au lieu de s'appeler Claire-Marie-Eugénie, comme on la nomme, s'appelait mademoiselle Chasteté-Pudeur-Innocence Danglars, peste! quel effet cela ferait dans une publication de bans!

— Fou ! dit le comte ; ne plaisantez pas si haut, Haydée pourrait vous entendre.

— Et elle se fâcherait ?

— Non pas, dit le comte avec son air hautain.

— Elle est bonne personne ? demanda Albert.

— Ce n'est pas bonté, c'est devoir : une esclave ne se fâche pas contre son maître.

— Allons donc ! ne plaisantez pas vous-même. Est-ce qu'il y a encore des esclaves ?

— Sans doute, puisque Haydée est la mienne.

— En effet, vous ne faites rien et vous n'avez rien comme un autre, vous. Esclave de M. le comte de Monte-Christo ! c'est une position en France. A la façon dont vous remuez l'or, c'est une place qui doit valoir cent mille écus par an.

— Cent mille écus ! la pauvre enfant a possédé plus que cela ; elle est venue au monde couchée sur des trésors près desquels ceux des *Mille et une Nuits* sont bien peu de chose.

— C'est donc vraiment une princesse ?

— Vous l'avez dit, et même une des plus grandes de son pays.

— Je m'en étais douté. Mais comment une grande princesse est-elle devenue esclave ?

— Comment Denys le Tyran est-il devenu maître d'école ? Le hasard de la guerre, mon cher vicomte, le caprice de la fortune.

— Et son nom est un secret ?

— Pour tout le monde, oui ; mais pas pour vous,

mon cher vicomte, qui êtes de mes amis, et qui vous tairez, n'est-ce pas, si vous me promettez de vous taire?

— Oh ! parole d'honneur !

— Vous connaissez l'histoire du pacha de Janina?

— D'Ali Tebelen? sans doute, puisque c'est à son service que mon père a fait fortune.

— C'est vrai, je l'avais oublié.

— Eh bien ! qu'est Haydée à Ali Tebelen?

— Sa fille tout simplement.

— Comment, la fille d'Ali-Pacha?

— Et de la belle Vasiliki.

— Et elle est votre esclave?

— Oh ! mon Dieu oui.

— Comment cela ?

— Dame ! un jour que je passais sur le marché de Constantinople, je l'ai achetée.

— C'est splendide ! Avec vous, mon cher comte, on ne vit pas, on rêve. Maintenant, écoutez, c'est bien indiscret ce que je vais vous demander là.

— Dites toujours.

— Mais puisque vous sortez avec elle, puisque vous la conduisez à l'Opéra...

— Après ?

— Je puis bien me risquer à vous demander cela.

— Vous pouvez vous risquer à me tout demander.

— Eh bien ! mon cher comte, présentez-moi à votre princesse.

— Volontiers ; mais à deux conditions.

— Je les accepte d'avance.

— La première, c'est que vous ne confierez jamais à personne cette présentation.

— Très-bien. (Morcerf étendit la main.) Je le jure.

— La seconde, c'est que vous ne lui direz pas que votre père a servi le sien.

— Je le jure encore.

— A merveille. Vicomte, vous vous rappellerez ces deux serments, n'est-ce pas ?

— Oh ! fit Albert.

— Très-bien. Je vous sais homme d'honneur.

Le comte frappa de nouveau sur le timbre ; Ali reparut.

— Préviens Haydée, lui dit-il, que je vais aller prendre le café chez elle, et fais-lui comprendre que je demande la permission de lui présenter un de mes amis.

Ali s'inclina et sortit.

— Ainsi, c'est convenu, pas de questions directes, cher vicomte. Si vous désirez savoir quelque chose, demandez-le à moi, et je le demanderai à elle.

— C'est convenu.

Ali reparut pour la troisième fois et tint la portière soulevée, pour indiquer à son maître et à Albert qu'ils pouvaient passer.

— Entrons, dit Monte-Christo.

Albert passa une main dans ses cheveux et frisa sa moustache ; le comte reprit son chapeau, mit ses

gants, et précéda Albert dans l'appartement que gardait, comme une sentinelle avancée, Ali, et que défendaient comme un poste les trois femmes de chambre françaises commandées par Myrtho.

Haydée attendait dans la première pièce, qui était le salon, avec de grands yeux dilatés par la surprise; car c'était la première fois qu'un autre homme que Monte-Christo pénétrait jusqu'à elle; elle était assise sur un sofa, dans un angle, les jambes croisées sous elle, et s'était fait pour ainsi dire un nid dans les étoffes de soie rayées et brodées, les plus riches de l'Orient. Près d'elle était l'instrument dont les sons l'avaient dénoncée; elle était charmante ainsi.

En apercevant Monte-Christo, elle se souleva avec ce double sourire de fille et d'amante qui n'appartenait qu'à elle; Monte-Christo alla à elle, et lui tendit sa main, sur laquelle, comme d'habitude, elle appuya ses lèvres.

Albert était resté près de la porte, sous l'empire de cette beauté étrange qu'il voyait pour la première fois, et dont on ne pouvait se faire aucune idée en France.

— Qui m'amènes-tu? demanda en romaïque la jeune fille à Monte-Christo; un frère, un ami, une simple connaissance, ou un ennemi?

— Un ami, dit Monte-Christo dans la même langue.

— Son nom?

— Le comte Albert, c'est le même que j'ai tiré des mains des bandits à Rome.

— Dans quelle langue veux-tu que je lui parle?

Monte-Christo se retourna vers Albert :

— Savez-vous le grec moderne ? demanda-t-il au jeune homme.

— Hélas! dit Albert, pas même le grec ancien, mon cher comte ; jamais Homère et Platon n'ont eu de plus pauvre, et j'oserai presque dire de plus dédaigneux écolier.

— Alors, dit Haydée, prouvant par la demande qu'elle faisait elle-même qu'elle venait d'entendre la question de Monte-Christo et la réponse d'Albert, je parlerai en français ou en italien, si toutefois mon seigneur veut que je parle.

Monte-Christo réfléchit un instant :

— Tu parleras en italien, dit-il.

Puis se tournant vers Albert :

— C'est fâcheux que vous n'entendiez pas le grec moderne ou le grec ancien, qu'Haydée parle tous deux admirablement ; la pauvre enfant va être forcée de vous parler italien, ce qui vous donnera peut-être une fausse idée d'elle.

Il fit signe à Haydée.

— Sois le bienvenu, ami, qui viens avec mon seigneur et mon maître, dit la jeune fille en excellent toscan, et avec ce doux accent romain qui fait la langue de Dante aussi sonore que la langue d'Homère ; Ali! du café et des pipes.

Et Haydée fit de la main signe à Albert de s'approcher, tandis qu'Ali se retirait pour exécuter les ordres de sa jeune maîtresse.

Monte-Christo montra à Albert deux pliants, et chacun alla chercher le sien pour l'approcher d'une espèce de guéridon, dont un narguilé faisait le centre, et que chargeaient des fleurs naturelles, des dessins, des albums de musique.

Ali rentra, apportant le café et les chibouques; quant à M. Baptistin, cette partie de l'appartement lui était interdite.

Albert repoussa la pipe que lui présentait le Nubien.

— Oh! prenez, prenez, dit Monte-Christo; Haydée est presque aussi civilisée qu'une Parisienne : le havane lui est désagréable, parce qu'elle n'aime pas les mauvaises odeurs; mais le tabac d'Orient est un parfum, vous le savez.

Ali sortit.

Les tasses de café étaient toutes préparées; seulement on avait pour Albert ajouté un sucrier. Monte-Christo et Haydée prenaient la liqueur arabe à la manière des Arabes, c'est-à-dire sans sucre.

Haydée allongea la main et prit du bout de ses petits doigts roses et effilés la tasse de porcelaine du Japon, qu'elle porta à ses lèvres avec le naïf plaisir d'un enfant qui boit ou mange une chose qu'il aime.

En même temps deux femmes entrèrent, portant

deux autres plateaux chargés de glaces et de sorbets, qu'elles déposèrent sur deux petites tables destinées à cet usage.

— Mon cher hôte, et vous, signora, dit Albert en italien, excusez ma stupéfaction. Je suis tout étourdi, et c'est assez naturel, voici que je retrouve l'Orient, l'Orient véritable, non point malheureusement tel que je l'ai vu, mais tel que je l'ai rêvé, au sein de Paris; tout à l'heure j'entendais rouler les omnibus et tinter les sonnettes des marchands de limonade. Oh! signora, que ne sais-je parler le grec! votre conversation, jointe à cet entourage féerique, me composerait une soirée dont je me souviendrais toujours.

— Je parle assez bien l'italien pour parler avec vous, monsieur, dit tranquillement Haydée, et je ferai de mon mieux, si vous aimez l'Orient, pour que vous le retrouviez ici.

— De quoi puis-je lui parler? demanda tout bas Albert à Monte-Christo.

— Mais de tout ce que vous voudrez : de son pays, de sa jeunesse, de ses souvenirs, puis, si vous l'aimez mieux, de Rome, de Naples ou de Florence.

— Oh! dit Albert, ce ne serait pas la peine d'avoir une Grecque devant soi pour lui parler de tout ce dont on parlerait à une Parisienne; laissez-moi lui parler de l'Orient.

— Faites, mon cher Albert; c'est la conversation qui lui est la plus agréable.

Albert se retourna vers Haydée.

— A quel âge la signora a-t-elle quitté la Grèce? demanda-t-il.

— A cinq ans, répondit Haydée.

— Et vous vous rappelez votre patrie? demanda Albert.

— Quand je ferme les yeux, je revois tout ce que j'ai vu. Il y a deux regards : le regard du corps et celui de l'âme. Le regard du corps peut oublier parfois, mais celui de l'âme se souvient toujours.

— Et quel est le temps le plus loin dont vous puissiez vous souvenir?

— Je marchais à peine ; ma mère, que l'on appelle Vasiliki (Vasiliki veut dire Royale, ajouta la jeune fille en relevant la tête), ma mère me prenait par la main, et toutes deux couvertes d'un voile, après avoir mis au fond de la bourse tout l'or que nous possédions, nous allions demander l'aumône pour les prisonniers en disant : « Celui qui donne aux pauvres prête à l'Éternel [1]. » Puis, quand notre bourse était pleine, nous rentrions au palais, et, sans rien dire à mon père, nous envoyions tout cet argent qu'on nous avait donné, nous prenant pour de pauvres femmes, à l'égoumenos du couvent qui le répartissait entre les prisonniers.

— Et à cette époque, quel âge aviez-vous?

— Trois ans, dit Haydée.

[1] Proverbes, XIX.

— Alors vous vous souvenez de tout ce qui s'est passé autour de vous depuis l'âge de trois ans ?

— De tout.

— Comte, dit tout bas Morcerf à Monte-Christo, vous devriez permettre à la signora de nous raconter quelque chose de son histoire. Vous m'avez défendu de lui parler de mon père; mais peut-être m'en parlera-t-elle, et vous n'avez pas idée combien je serais heureux d'entendre sortir notre nom d'une si jolie bouche.

Monte-Christo se tourna vers Haydée, et, avec un signe de sourcil qui lui indiquait d'accorder la plus grande attention à la recommandation qu'il allait lui faire, il dit en grec :

— *Patros men atên, mê dé onoma prodotou kai prodosian, eipe êmin* [1].

Haydée poussa un long soupir et un nuage sombre passa sur son front si pur.

— Que lui dites-vous? demanda tout bas Morcerf.

— Je lui répète que vous êtes un ami et qu'elle n'a point à se cacher vis-à-vis de vous.

— Ainsi, dit Albert, ce pieux pèlerinage pour les prisonniers est votre premier souvenir; quel est l'autre?

— L'autre? Je me vois sous l'ombre des sycomores près d'un lac dont j'aperçois encore, à travers

[1] Mot à mot : « De ton père le sort, mais pas le nom du traître ni de la trahison, raconte-nous. »

le feuillage, le miroir tremblant ; contre le plus vieux et le plus touffu, mon père était assis sur des coussins, et moi, faible enfant, tandis que ma mère était couchée à ses pieds, je jouais avec sa barbe blanche, qui descendait sur sa poitrine, et avec le cangiar à la poignée de diamant passé à sa ceinture, puis de temps en temps venait à lui un Albanais qui lui disait quelques mots auxquels je ne faisais pas attention, et auxquels il répondait du même son de voix : Tuez ! ou : Faites grâce !

— C'est étrange, dit Albert, d'entendre sortir de pareilles choses de la bouche d'une jeune fille autre part que sur un théâtre, et en se disant : « Ceci n'est point une fiction. » Et, demanda-t-il, comment, avec cet horizon si poétique, comment, avec ce lointain merveilleux, trouvez-vous la France?

— Je crois que c'est un beau pays, dit Haydée, mais je vois la France telle qu'elle est, car je la vois avec des yeux de femme, tandis qu'il me semble, au contraire, que mon pays, que je n'ai vu qu'avec mes yeux d'enfant, est toujours enveloppé d'un brouillard lumineux ou sombre, selon que mes souvenirs le font une douce patrie ou un lieu d'amères souffrances.

— Si jeune, signora, dit Albert, cédant malgré lui à la puissance de la banalité, comment avez-vous pu souffrir?

Haydée tourna les yeux vers Monte-Christo, qui, avec un signe imperceptible, murmura :

— *Eipe*[1].

— Rien ne compose le fond de l'âme comme les premiers souvenirs, et à part les deux que je viens de vous dire, tous les souvenirs de ma jeunesse sont tristes.

— Parlez, parlez, signora, dit Albert, je vous jure que je vous écoute avec un inexprimable bonheur.

Haydée sourit tristement.

— Vous voulez donc que je passe à mes autres souvenirs? dit-elle.

— Je vous en supplie, dit Albert.

— Eh bien! j'avais quatre ans, quand un soir je fus réveillée par ma mère. Nous étions au palais de Janina; elle me prit sur les coussins où je reposais, et en ouvrant mes yeux je vis les siens remplis de grosses larmes.

« Elle m'emporta sans rien dire.

« En la voyant pleurer, j'allais pleurer aussi.

« — Silence, enfant! dit-elle.

« Souvent, malgré les consolations ou les menaces maternelles, capricieuse comme tous les enfants, je continuais de pleurer; mais cette fois il y avait dans la voix de ma pauvre mère une telle intonation de terreur, que je me tus à l'instant même.

« Elle m'emportait rapidement.

[1] Raconte.

« Je vis alors que nous descendions un large escalier ; devant nous toutes les femmes de ma mère, portant des coffres, des sachets, des objets de parure, des bijoux, des bourses d'or, descendaient le même escalier ou plutôt se précipitaient.

« Derrière les femmes venait une garde de vingt hommes, armés de longs fusils et de pistolets, et revêtus de ce costume que vous connaissez en France depuis que la Grèce est redevenue une nation.

« Il y avait quelque chose de sinistre, croyez-moi, ajouta Haydée en secouant la tête et en pâlissant à cette seule mémoire, dans cette longue file d'esclaves et de femmes à demi alourdies par le sommeil, ou du moins je me le figurais ainsi, moi, qui peut-être croyais les autres endormis parce que j'étais mal réveillée.

« Dans l'escalier couraient des ombres gigantesques que les torches de sapin faisaient trembler aux voûtes.

« — Qu'on se hâte ! dit une voix au fond de la galerie.

« Cette voix fit courber tout le monde, comme le vent en passant sur la plaine fait courber un champ d'épis.

« Moi, elle me fit tressaillir.

« Cette voix, c'était celle de mon père.

« Il marchait le dernier, revêtu de ses splendides habits, tenant à la main sa carabine que votre em-

pereur lui avait donnée ; et , appuyé sur son favori Sélim , il nous poussait devant lui comme un pasteur fait d'un troupeau éperdu.

« Mon père, dit Haydée en relevant la tête, était cet homme illustre que l'Europe a connu sous le nom d'Ali Tebelen, pacha de Janina, et devant lequel la Turquie a tremblé. »

Albert, sans savoir pourquoi, frissonna en entendant ces paroles prononcées avec un indéfinissable accent de hauteur et de dignité ; il lui sembla que quelque chose de sombre et d'effrayant rayonnait dans les yeux de la jeune fille lorsque, pareille à une pythonisse qui évoque un spectre, elle réveilla le souvenir de cette sanglante figure que sa mort terrible fit apparaître gigantesque aux yeux de l'Europe contemporaine.

« Bientôt , continua Haydée, la marche s'arrêta, nous étions au bas de l'escalier et au bord d'un lac. Ma mère me pressait contre sa poitrine bondissante, et je vis à deux pas derrière nous mon père qui jetait de tous côtés des regards inquiets.

« Devant nous s'étendaient quatre degrés de marbre, et au bas du dernier degré ondulait une barque.

« D'où nous étions, on voyait se dresser au milieu du lac une masse noire; c'était le kiosque où nous nous rendions. Ce kiosque me paraissait à une distance considérable, peut-être à cause de l'obscurité.

« Nous descendîmes dans la barque. Je me souviens que les rames ne faisaient aucun bruit en touchant l'eau ; je me penchai pour les regarder : elles étaient enveloppées avec les ceintures de nos Palicares.

« Il n'y avait, outre les rameurs, dans la barque, que des femmes, mon père, ma mère, Sélim et moi.

« Les Palicares étaient restés au bord du lac, prêts à soutenir la retraite, agenouillés sur le dernier degré, et se faisant, dans le cas où ils eussent été poursuivis, un rempart des trois autres.

« Notre barque allait comme le vent.

« — Pourquoi la barque va-t-elle si vite ? demandai-je à ma mère.

« — Chut ! mon enfant, dit-elle, c'est que nous fuyons.

« Je ne compris pas. Pourquoi mon père fuyait-il, lui le tout-puissant, lui devant qui d'ordinaire fuyaient les autres, lui qui avait pris pour devise :

« ILS ME HAISSENT, DONC ILS ME CRAIGNENT !

« En effet, c'était une fuite que mon père opérait sur le lac. Il m'a été dit depuis que la garnison du château de Janina, fatiguée d'un long service... »

Ici Haydée arrêta son regard expressif sur Monte-Christo, dont l'œil ne quitta plus ses yeux. La jeune

fille continua donc lentement, comme quelqu'un qui invente ou qui supprime.

— Vous disiez, signora, reprit Albert qui accordait la plus grande attention à ce récit, que la garnison de Janina, fatiguée d'un long service...

— Avait traité avec le sérasquier Kourchid, envoyé par le sultan pour s'emparer de mon père; c'était alors que mon père avait pris la résolution de se retirer, après avoir envoyé au sultan un officier franc, auquel il avait toute confiance, dans l'asile que lui-même s'était préparé depuis longtemps, et qu'il appelait *kataphygion*, c'est-à-dire son refuge.

— Et cet officier, demanda Albert, vous rappelez-vous son nom, signora?

Monte-Christo échangea avec la jeune fille un regard rapide comme un éclair, et qui resta inaperçu de Morcerf.

— Non, dit-elle, je ne me le rappelle pas; mais peut-être plus tard me le rappellerai-je, et je le dirai.

Albert allait prononcer le nom de son père, lorsque Monte-Christo leva doucement le doigt en signe de silence; le jeune homme se rappela son serment et se tut.

— C'était vers ce kiosque que nous voguions.

« Un rez-de-chaussée orné d'arabesques baignant ses terrasses dans l'eau, et un premier étage donnant sur le lac, voici tout ce que le palais offrait de visible aux yeux.

« Mais au-dessous du rez-de-chaussée, se prolongeant dans l'île, était un souterrain, vaste caverne où l'on nous conduisit, ma mère, moi et nos femmes, et où gisaient, formant un seul monceau, soixante mille bourses et deux cents tonneaux ; il y avait dans ces bourses vingt-cinq millions en or, et dans les barils trente mille livres de poudre.

« Près de ces barils se tenait Sélim, ce favori de mon père dont je vous ai parlé ; il veillait jour et nuit, une lance au bout de laquelle brûlait une mèche allumée à la main ; il avait l'ordre de faire tout sauter, kiosque, gardes, pacha, femmes et or, au premier signe de mon père.

« Je me rappelle que nos esclaves, connaissant ce redoutable voisinage, passaient les jours et les nuits à prier, à pleurer, à gémir.

« Quant à moi, je vois toujours le jeune soldat au teint pâle et à l'œil noir, et quand l'ange de la mort descendra vers moi, je suis sûre que je reconnaîtrai Sélim.

« Je ne pourrais dire combien de jours nous restâmes ainsi : à cette époque j'ignorais encore ce que c'était que le temps ; quelquefois, mais rarement, mon père nous faisait appeler ma mère et moi sur la terrasse du palais ; c'étaient mes heures de fête à moi, qui ne voyais dans le souterrain que des ombres gémissantes et la lance enflammée de Sélim. Mon père, assis devant une grande ouver-

ture, attachait un regard sombre sur les profondeurs de l'horizon, interrogeant chaque point noir qui apparaissait sur le lac, tandis que ma mère, à demi couchée près de lui, appuyait sa tête sur son épaule, et que moi je me jouais à ses pieds, admirant, avec ces étonnements de l'enfance qui grandissent encore les objets, les escarpements du Pinde qui se dressait à l'horizon, les châteaux de Janina sortant blancs et anguleux des eaux bleues du lac, les touffes immenses de verdure noire attachées comme des lichens aux rocs de la montagne, qui de loin semblaient des mousses, et qui de près sont des sapins gigantesques et des myrtes immenses.

« Un matin mon père nous envoya chercher ; ma mère avait pleuré toute la nuit; nous le trouvâmes assez calme, mais plus pâle que d'habitude.

« — Prends patience, Vasiliki, dit-il ; aujourd'hui tout sera fini ; aujourd'hui arrive le firman du maître, et mon sort sera décidé. Si la grâce est entière, nous retournerons triomphants à Janina ; si la nouvelle est mauvaise, nous fuirons cette nuit.

« — Mais s'ils ne nous laissent pas fuir? dit ma mère.

« — Oh! sois tranquille, répondit Ali en souriant ; Sélim et sa lance allumée me répondent d'eux. Ils voudraient bien que je fusse mort, mais pas à la condition de mourir avec moi.

« Ma mère ne répondit que par des soupirs à ces consolations qui ne partaient pas du cœur de mon père.

« Elle lui prépara l'eau glacée qu'il buvait à chaque instant, car depuis sa retraite dans le kiosque il était brûlé par une fièvre ardente ; elle parfuma sa barbe blanche et alluma la chibouque dont quelquefois, pendant des heures entières, il suivait distraitement des yeux la fumée se volatilisant dans l'air.

« Tout à coup il fit un mouvement si brusque, que je fus saisie de peur.

« Puis, sans détourner les yeux du point qui fixait son attention, il demanda sa longue-vue.

« Ma mère la lui passa, plus blanche que le stuc contre lequel elle s'appuyait.

« Je vis la main de mon père trembler.

« — Une barque !... deux !... trois !... murmura mon père ; quatre !...

« Et il se leva saisissant ses armes, et versant, je m'en souviens, de la poudre dans le bassinet de ses pistolets.

« — Vasiliki, dit-il à ma mère avec un tressaillement visible, voici l'instant qui va décider de nous ; dans une demi-heure nous saurons la réponse du sublime empereur ; retire-toi dans le souterrain avec Haydée.

« — Je ne veux pas vous quitter, dit Vasiliki ; si vous mourez, mon maître, je veux mourir avec vous.

« — Allez près de Sélim ! cria mon père.

« — Adieu, seigneur ! murmura ma mère, obéissante et pliée en deux comme par l'approche de la mort.

« — Emmenez Vasiliki ! dit mon père à ses Palicares.

« Mais moi, qu'on oubliait, je courus à lui et j'étendis mes mains de son côté ; il me vit, et, se penchant vers moi, il pressa mon front de ses lèvres.

« Oh ! ce baiser, ce fut le dernier, et il est là encore sur mon front.

« En descendant nous distinguions à travers les treilles de la terrasse les barques qui grandissaient sur le lac, et qui, pareilles naguère à des points noirs, semblaient déjà des oiseaux rasant la surface des ondes.

« Pendant ce temps, dans le kiosque, vingt Palicares, assis au pied de mon père et cachés par la boiserie, épiaient d'un œil sanglant l'arrivée de ces bateaux et tenaient prêts leurs longs fusils incrustés de nacre et d'argent : des cartouches en grand nombre étaient semées sur le parquet ; mon père regardait à sa montre et se promenait avec angoisse.

« Voilà ce qui me frappa quand je quittai mon père après le dernier baiser que j'ai reçu de lui.

« Nous traversâmes, ma mère et moi, le souterrain. Sélim était toujours à son poste ; il nous sourit tristement. Nous allâmes chercher des coussins de

l'autre côté de la caverne, et nous vînmes nous asseoir près de Sélim : dans les grands périls, les cœurs dévoués se cherchent, et tout enfant que j'étais, je sentis instinctivement qu'un grand malheur planait sur nos têtes. »

Albert avait souvent entendu raconter, non point par son père, qui n'en parlait jamais, mais par des étrangers, les derniers moments du vizir de Janina; il avait lu différents récits de sa mort; mais cette histoire devenue vivante dans la personne et par la voix de la jeune fille, cet accent vivant et cette lamentable élégie le pénétraient tout à la fois d'un charme et d'une horreur inexprimables.

Quant à Haydée, toute à ces terribles souvenirs, elle avait cessé un instant de parler; son front comme une fleur qui se penche dans un jour d'orage, s'était incliné sur sa main, et ses yeux perdus vagnement, semblaient voir encore à l'horizon le Pinde verdoyant et les eaux bleues du lac de Janina, miroir magique qui reflétait le sombre tableau qu'elle esquissait.

Monte-Christo la regardait avec une indéfinissable expression d'intérêt et de pitié.

— Continue, ma fille, dit le comte en langue romaïque.

Haydée releva le front, comme si les mots sonores que venait de prononcer Monte-Christo l'eussent tirée d'un rêve, et elle reprit :

« Il était quatre heures du soir; mais, bien que

le jour fût pur et brillant au dehors, nous étions, nous, plongés dans l'ombre du souterrain.

« Une seule lueur brillait dans la caverne, pareille à une étoile tremblant au fond d'un ciel noir : c'était la mèche de Sélim.

« Ma mère était chrétienne, et elle priait.

« Sélim répétait de temps en temps ces paroles consacrées :

« — Dieu est grand !

« Cependant ma mère avait encore quelque espérance. En descendant, elle avait cru reconnaître le Franc qui avait été envoyé à Constantinople, et dans lequel mon père avait toute confiance, car il savait que les soldats du sultan français sont d'habitude nobles et généreux. Elle s'avança de quelques pas vers l'escalier et écouta.

« — Ils approchent, dit-elle ; pourvu qu'ils apportent la paix et la vie !

« — Que crains-tu, Vasiliki ? répondit Sélim avec sa voix si suave et si fière à la fois ; s'ils n'apportent pas la paix, nous leur donnerons la guerre ; s'ils n'apportent pas la vie, nous leur donnerons la mort.

« Et il ravivait la flamme de sa lance avec un geste qui le faisait ressembler au Dionysos de l'antique Crète.

« Mais moi qui étais si enfant et si naïve, j'avais peur de ce courage que je trouvais féroce et insensé, et je m'effrayais de cette mort épouvantable dans l'air et dans la flamme.

TAYLOR INST. OXFORD

« Ma mère éprouvait les mêmes impressions, car je la sentais frissonner.

« — Mon Dieu ! mon Dieu ! maman, m'écriai-je, est-ce que nous allons mourir ?

« Et à ma voix les pleurs et les prières des esclaves redoublèrent.

« — Enfant, me dit Vasiliki, Dieu te préserve d'en venir à désirer cette mort que tu crains aujourd'hui !

« Puis tout bas :

« — Sélim, dit-elle, quel est l'ordre du maître ?

« — S'il m'envoie son poignard, c'est que le sultan refuse de le recevoir en grâce, et je mets le feu ; s'il m'envoie son anneau, c'est que le sultan lui pardonne, et je livre la poudrière.

« — Ami, reprit ma mère, lorsque l'ordre du maître arrivera, si c'est le poignard qu'il envoie, au lieu de nous tuer toutes deux de cette mort qui nous épouvante, nous te tendrons la gorge et tu nous tueras avec ce poignard.

« — Oui, Vasiliki, répondit tranquillement Sélim.

« Soudain nous entendîmes comme de grands cris ; nous écoutâmes : c'étaient des cris de joie ; le nom du Franc qui avait été envoyé à Constantinople retentissait répété par nos Palicares ; il était évident qu'il rapportait la réponse du sublime empereur, et que la réponse était favorable. »

— Et vous ne vous rappelez pas ce nom ? dit

Morcerf, tout prêt à aider la mémoire de la narratrice.

Monte-Christo lui fit un signe.

— Je ne me le rappelle pas, répondit Haydée.

« Le bruit redoublait; des pas plus rapprochés retentirent : on descendait les marches du souterrain.

« Sélim apprêta sa lance.

« Bientôt une ombre apparut dans le crépuscule bleuâtre que formaient les rayons du jour pénétrant jusqu'à l'entrée du souterrain.

« — Qui es-tu? cria Sélim. Mais, qui que tu sois ne fais pas un pas de plus.

« — Gloire au sultan! dit l'ombre. Toute grâce est accordée au vizir Ali; et non-seulement il a la vie sauve, mais on lui rend sa fortune et ses biens.

« Ma mère poussa un cri de joie et me serra contre son cœur.

« — Arrête! lui dit Sélim, voyant qu'elle s'élançait déjà pour sortir; tu sais qu'il me faut l'anneau.

« — C'est juste, dit ma mère.

« Et elle tomba à genoux en me soulevant vers le ciel, comme si en même temps qu'elle priait Dieu pour moi, elle voulait encore me soulever vers lui. »

Et pour la seconde fois Haydée s'arrêta vaincue par une émotion telle, que la sueur coulait de son front pâli, et que sa voix étranglée semblait ne pouvoir franchir son gosier aride.

Monte-Christo versa un peu d'eau glacée dans un verre et le lui présenta en disant avec une douceur où perçait une nuance de commandement :

— Du courage, ma fille.

Haydée essuya ses yeux et son front et continua :

« Pendant ce temps nos yeux, habitués à l'obscurité, avaient reconnu l'envoyé du pacha : c'était un ami.

« Sélim l'avait reconnu; mais le brave jeune homme ne savait qu'une chose : obéir !

« — En quel nom viens-tu? dit-il.

« — Je viens au nom de notre maître, Ali Tebelen.

« — Si tu viens au nom d'Ali, tu sais ce que tu dois me remettre?

« — Oui, dit l'envoyé, et je t'apporte son anneau.

« En même temps il éleva sa main au-dessus de sa tête; mais il était trop loin et il ne faisait pas assez clair pour que Sélim pût, d'où nous étions, distinguer et reconnaître l'objet qu'il lui présentait.

« — Je ne vois pas ce que tu tiens, dit Sélim.

« — Approche, dit le messager, ou je m'approcherai, moi.

« — Ni l'un ni l'autre, répondit le jeune soldat : dépose à la place où tu es et sous ce rayon de lumière l'objet que tu me montres, et retire-toi jusqu'à ce que je l'aie vu.

« — Soit, dit le messager.

« Et il se retira après avoir déposé le signe de reconnaissance à l'endroit indiqué.

« Et notre cœur palpitait ; car l'objet nous paraissait être effectivement un anneau. Seulement, était-ce l'anneau de mon père ?

« Sélim tenant toujours à la main sa mèche enflammée, vint à l'ouverture, s'inclina radieux sous le rayon de lumière et ramassa le signe.

« — L'anneau du maître, dit-il en le baisant, c'est bien !

« Et renversant la mèche contre terre, il marcha dessus et l'éteignit.

« Le messager poussa un cri de joie et frappa dans ses mains. A ce signal, quatre soldats du sérasquier Kourchid accoururent, et Sélim tomba percé de cinq coups de poignard. Chacun avait donné le sien.

« Et cependant, ivres de leur crime, quoique encore pâles de peur, ils se ruèrent dans le souterrain, cherchant partout s'il y avait du feu, et se roulant sur les sacs d'or.

« Pendant ce temps, ma mère me saisit entre ses bras, et agile, bondissant par des sinuosités connues de nous seules, elle arriva jusqu'à un escalier dérobé du kiosque dans lequel régnait un tumulte effrayant.

« Les salles basses étaient entièrement peuplées par les Tchodoars de Kourchid, c'est-à-dire par nos ennemis.

« Au moment où ma mère allait pousser la petite porte, nous entendîmes retentir, terrible et menaçante, la voix du pacha.

« Ma mère colla son œil aux fentes des planches ; une ouverture se trouva par hasard devant le mien, et je regardai.

« — Que voulez-vous ? disait mon père à des gens qui tenaient un papier avec des caractères d'or à la main.

« — Ce que nous voulons, répondit l'un d'eux, c'est te communiquer la volonté de Sa Hautesse. Vois-tu ce firman ?

« — Je le vois, dit mon père.

« — Eh bien ! lis ; il demande ta tête.

« Mon père poussa un éclat de rire plus effrayant que n'eût été une menace, et il n'avait pas encore cessé, que deux coups de pistolet étaient partis de ses mains et avaient tué deux hommes.

« Les Palicares qui étaient couchés tout autour de mon père, la face contre le parquet, se levèrent alors et firent feu ; la chambre se remplit de bruit, de flamme et de fumée.

« A l'instant même le feu commença de l'autre côté, et les balles vinrent trouer les planches tout autour de nous.

« Oh ! qu'il était beau, qu'il était grand le vizir Ali Tebelen, mon père, au milieu des balles, le cimeterre au poing, le visage noir de poudre ! Comme ses ennemis fuyaient !

« — Sélim ! Sélim ! criait-il, gardien du feu, fais ton devoir !

« — Sélim est mort ! répondit une voix qui semblait sortir des profondeurs du kiosque, et toi, monseigneur Ali, tu es perdu !

« En même temps une détonation sourde se fit entendre, et le plancher vola en éclats tout autour de mon père.

« Les Tchodoars tiraient à travers le parquet; trois ou quatre Palicares tombèrent frappés de bas en haut par des blessures qui leur labouraient tout le corps.

« Mon père rugit, enfonça ses doigts par les trous des balles et arracha une planche tout entière.

« Mais en même temps par cette ouverture vingt coups de feu éclatèrent, et la flamme, sortant comme du cratère d'un volcan, gagna les tentures qu'elle dévora.

« Au milieu de tout cet affreux tumulte, au milieu de ces cris terribles, deux coups plus distincts entre tous, deux cris plus déchirants par-dessus tous les cris me glacèrent de terreur; ces deux explosions avaient frappé mortellement mon père, et c'était lui qui avait poussé ces deux cris.

« Cependant il était resté debout, cramponné à une fenêtre. Ma mère secouait la porte pour aller mourir avec lui, mais la porte était fermée en dedans.

« Tout autour de lui les Palicares se tordaient dans les convulsions de l'agonie ; deux ou trois qui étaient sans blessures ou blessés légèrement s'élancèrent par les fenêtres.

« En même temps le plancher tout entier craqua brisé en dessous ; mon père tomba sur un genou, en même temps vingt bras s'allongèrent, armés de sabres, de pistolets, de poignards, vingt coups frappèrent à la fois un seul homme, et mon père disparut dans un tourbillon de feu, attisé par ces démons rugissants, comme si l'enfer se fût ouvert sous ses pieds.

« Je me sentis rouler à terre : c'était ma mère qui s'abîmait évanouie. »

Haydée laissa tomber ses deux bras en poussant un gémissement, et en regardant le comte comme pour lui demander s'il était satisfait de son obéissance.

Le comte se leva, vint à elle, lui prit la main, et lui dit en romaïque :

— Repose-toi, chère enfant, et reprends courage en songeant qu'il y a un Dieu qui punit les traîtres.

— Voilà une épouvantable histoire, comte, dit Albert tout effrayé de la pâleur d'Haydée, et je me reproche maintenant d'avoir été si cruellement indiscret.

— Ce n'est rien, répondit Monte-Christo.

Puis posant sa main sur la tête de la jeune fille :

— Haydée, continua-t-il, est une femme courageuse : elle a quelquefois trouvé du soulagement dans le récit de ses douleurs.

—Parce que, mon seigneur, dit vivement la jeune fille, parce que mes douleurs me rappellent tes bienfaits.

Albert la regarda avec curiosité, car elle n'avait point encore raconté ce qu'il désirait le plus savoir, c'est-à-dire comment elle était devenue l'esclave du comte.

Haydée vit à la fois dans les regards du comte et dans ceux d'Albert le même désir exprimé.

Elle continua :

« Quand ma mère reprit ses sens, nous étions devant le sérasquier.

« — Tuez-moi, dit-elle, mais épargnez l'honneur de la veuve d'Ali.

« — Ce n'est point à moi qu'il faut t'adresser, dit Kourchid.

« — A qui donc?

« — C'est à ton nouveau maître.

« — Quel est-il?

« — Le voici.

« Et Kourchid nous montra un de ceux qui avaient le plus contribué à la mort de mon père, » continua la jeune fille avec une colère sombre.

— Alors, demanda Albert, vous devîntes la propriété de cet homme?

— Non, répondit Haydée; il n'osa nous garder,

il nous vendit à des marchands d'esclaves qui allaient à Constantinople. Nous traversâmes la Grèce et nous arrivâmes mourantes à la porte impériale, encombrée de curieux qui s'ouvraient pour nous laisser passer, quand tout à coup ma mère suit des yeux la direction de leurs regards, jette un cri et tombe en me montrant une tête au-dessus de cette porte.

« Au-dessous de cette tête étaient écrits ces mots :

« CELLE-CI EST LA TÊTE D'ALI TEBELEN, PACHA DE « JANINA. »

« J'essayai, en pleurant, de relever ma mère : elle était morte !

« Je fus menée au bazar ; un riche Arménien m'acheta, me fit instruire, me donna des maîtres, et quand j'eus treize ans me vendit au sultan Mahmoud. »

— Auquel, dit Monte-Christo, je la rachetai comme je vous l'ai dit, Albert, pour cette émeraude pareille à celle où je mets mes pastilles de hâtchis.

—Oh ! tu es bon ! tu es grand ! mon seigneur, dit Haydée en baisant la main de Monte-Christo, et je suis bien heureuse de t'appartenir.

Albert était resté tout étourdi de ce qu'il venait d'entendre.

— Achevez donc votre tasse de café, lui dit le comte ; l'histoire est finie.

IX

On nous écrit de Janina.

Franz était sorti de la chambre de Noirtier si chancelant et si égaré, que Valentine elle-même avait eu pitié de lui.

Villefort, qui n'avait articulé que quelques mots sans suite et qui s'était enfui dans son cabinet, reçut deux heures après la lettre suivante :

« Après ce qui a été révélé ce matin, M. Noirtier de Villefort ne peut supposer qu'une alliance soit possible entre sa famille et celle de M. Franz d'Épinay. M. Franz d'Épinay a horreur de songer que

M. de Villefort, qui paraissait connaître les événements racontés ce matin, ne l'ait pas prévenu dans cette pensée. »

Quiconque eût vu en ce moment le magistrat ployé sous le coup, n'eût pas cru qu'il le prévoyait; en effet jamais il n'eût pensé que son père eût poussé la franchise, ou plutôt la rudesse, jusqu'à raconter une pareille histoire. Il est vrai que jamais M. Noirtier, assez dédaigneux qu'il était de l'opinion de son fils, ne s'était préoccupé d'éclaircir le fait aux yeux de Villefort, et que celui-ci avait toujours cru que le général de Quesnel, ou le baron d'Épinay, selon qu'on voudra l'appeler ou du nom qu'il s'était fait ou du nom qu'on lui avait fait, était mort assassiné et non tué loyalement en duel.

Cette lettre si dure d'un jeune homme si respectueux jusqu'alors était mortelle pour l'orgueil d'un homme comme Villefort.

A peine était-il dans son cabinet que sa femme entra.

La sortie de Franz, appelé par M. Noirtier, avait tellement étonné tout le monde, que la position de madame de Villefort, restée seule avec le notaire et les témoins, devint de moment en moment plus embarrassante. Alors madame de Villefort avait pris son parti, et elle était sortie en annonçant qu'elle allait aux nouvelles.

M. de Villefort se contenta de lui dire qu'à la suite d'une explication entre lui, M. Noirtier et

M. d'Épinay, le mariage de Valentine avec Franz était rompu.

C'était difficile à reporter à ceux qui attendaient; aussi madame de Villefort, en rentrant, se contenta-t-elle de dire que M. Noirtier, ayant eu au commencement de la conférence une espèce d'attaque d'apoplexie, le contrat était naturellement remis à quelques jours.

Cette nouvelle, toute fausse qu'elle était, arrivait si singulièrement à la suite de deux malheurs du même genre, que les auditeurs se regardèrent étonnés et se retirèrent sans dire une parole.

Pendant ce temps, Valentine, heureuse et épouvantée à la fois, après avoir embrassé et remercié le faible vieillard qui venait de briser ainsi d'un seul coup une chaîne qu'elle regardait déjà comme indissoluble, avait demandé à se retirer chez elle pour se remettre, et Noirtier lui avait, de l'œil, accordé la permission qu'elle sollicitait.

Mais au lieu de remonter chez elle, Valentine, une fois sortie, prit le corridor, et, sortant par la petite porte, s'élança dans le jardin. Au milieu de tous les événements qui venaient de s'entasser les uns sur les autres, une terreur sourde avait constamment comprimé son cœur. Elle s'attendait d'un moment à l'autre à voir apparaître Morrel pâle et menaçant comme le laird de Ravenswood au contrat de Lucie de Lammermoor.

En effet, il était temps qu'elle arrivât à la grille.

Maximilien, qui s'était douté de ce qui allait se passer en voyant Franz quitter le cimetière avec M. de Villefort, l'avait suivi ; puis, après l'avoir vu entrer, l'avait vu sortir encore et rentrer de nouveau avec Albert et Château-Renaud. Pour lui il n'y avait donc plus de doute. Il s'était alors jeté dans son enclos, prêt à tout événement, et bien certain qu'au premier moment de liberté qu'elle pourrait saisir, Valentine accourrait à lui.

Il ne s'était pas trompé ; son œil, collé aux planches, vit en effet apparaître la jeune fille qui, sans prendre aucune des précautions d'usage, accourait à la grille.

Au premier coup d'œil qu'il jeta sur elle, Maximilien fut rassuré; au premier mot qu'elle prononça, il bondit de joie.

— Sauvés ! dit Valentine.

— Sauvés ! répéta Morrel ne pouvant croire à un pareil bonheur ; mais par qui sauvés ?

— Par mon grand-père. Oh ! aimez-le bien, Morrel !

Morrel jura d'aimer le vieillard de toute son âme ; et ce serment ne lui coûtait point à faire, car dans ce moment il ne se contentait pas de l'aimer comme un ami ou comme un père, il l'adorait comme un dieu.

— Mais comment cela s'est-il fait ? demanda Morrel ; quel moyen étrange a-t-il employé ?

Valentine ouvrait la bouche pour tout raconter,

mais elle songea qu'il y avait au fond de tout cela un secret terrible qui n'était point à son grand-père seulement.

— Plus tard, dit-elle, je vous raconterai tout cela.

— Mais quand?

— Quand je serai votre femme.

C'était mettre la conversation sur un chapitre qui rendait Morrel facile à tout entendre : aussi il entendit même qu'il devait se contenter de ce qu'il savait, et que c'était assez pour un jour. Cependant il ne consentit à se retirer que sur la promesse qu'il verrait Valentine le lendemain soir.

Valentine promit ce que voulut Morrel. Tout était changé à ses yeux, et certes il lui était moins difficile de croire maintenant qu'elle épouserait Maximilien que de croire une heure auparavant qu'elle n'épouserait pas Franz.

Pendant ce temps, madame de Villefort était montée chez Noirtier.

Noirtier la regarda de cet œil sombre et sévère avec lequel il avait coutume de la recevoir.

— Monsieur, lui dit-elle, je n'ai pas besoin de vous apprendre que le mariage de Valentine est rompu, puisque c'est ici que cette rupture a eu lieu.

Noirtier resta impassible.

— Mais, continua madame de Villefort, ce que vous ne savez pas, monsieur, c'est que j'ai toujours été opposée à ce mariage, qui se faisait malgré moi.

Noirtier regarda sa belle-fille en homme qui attend une explication.

— Or maintenant que ce mariage, pour lequel je connaissais votre répugnance est rompu, je viens faire près de vous une démarche que ni M. de Villefort ni Valentine ne peuvent faire.

Les yeux de Noirtier demandèrent quelle était cette démarche.

— Je viens vous prier, monsieur, continua madame de Villefort, comme la seule qui en ait le droit, car je suis la seule à qui il n'en reviendra rien ; je viens vous prier de rendre, je ne dirai pas vos bonnes grâces, elle les a toujours eues, mais votre fortune à votre petite-fille.

Les yeux de Noirtier demeurèrent un instant incertains : il cherchait évidemment les motifs de cette démarche, et ne les pouvait trouver.

— Puis-je espérer, monsieur, dit madame de Villefort, que vos intentions étaient en harmonie avec la prière que je venais vous faire ?

— Oui, fit Noirtier.

— En ce cas, monsieur, dit madame de Villefort, je me retire à la fois reconnaissante et heureuse.

Et, saluant M. Noirtier, elle se retira.

En effet, dès le lendemain Noirtier fit venir le notaire : le premier testament fut déchiré, et un second fut fait, dans lequel il laissa toute sa fortune à Valentine, à la condition qu'on ne la séparerait pas de lui.

Quelques personnes alors calculèrent de par le monde que mademoiselle de Villefort, héritière du marquis et de la marquise de Saint-Méran, et rentrée en la grâce de son grand-père, aurait un jour bien près de trois cent mille livres de rente.

Tandis que ce mariage se rompait chez les Villefort, M. le comte de Morcerf avait reçu la visite de Monte-Christo, et pour montrer son empressement à Danglars, il endossait son grand uniforme de lieutenant général, qu'il avait fait orner de toutes ses croix, et demandait ses meilleurs chevaux.

Ainsi paré, il se rendit rue de la Chaussée-d'Antin et se fit annoncer à Danglars, qui faisait son relevé de fin du mois.

Ce n'était pas le moment où depuis quelque temps il fallait prendre le banquier pour le trouver de bonne humeur.

Aussi, à l'aspect de son ancien ami, Danglars prit son air majestueux et s'établit carrément dans son fauteuil.

Morcerf, si empesé d'habitude, avait emprunté au contraire un air riant et affable; en conséquence, à peu près sûr qu'il était que son ouverture allait recevoir un bon accueil, il ne fit point de diplomatie, et arrivant au but d'un seul coup :

— Baron, dit-il, me voici. Depuis longtemps nous tournons autour de nos paroles d'autrefois...

Morcerf s'attendait, à ces mots, à voir s'épanouir la figure du banquier, dont il attribuait le rembru-

nissement à son silence; mais au contraire cette figure devint, ce qui était presque incroyable, plus impassible et plus froide encore.

Voilà pourquoi Morcerf s'était arrêté au milieu de sa phrase.

— Quelles paroles, M. le comte? demanda le banquier, comme s'il cherchait vainement dans son esprit l'explication de ce que le général voulait dire.

— Oh! dit le comte, vous êtes formaliste, mon cher monsieur, et vous me rappelez que le cérémonial doit se faire selon tous les rites. Très-bien! ma foi. Pardonnez-moi, comme je n'ai qu'un fils, et que c'est la première fois que je songe à le marier, j'en suis encore à mon apprentissage; allons, je m'exécute.

Et Morcerf, avec un sourire forcé, se leva, fit une profonde révérence à Danglars, et lui dit :

— M. le baron, j'ai l'honneur de vous demander la main de mademoiselle Eugénie Danglars, votre fille, pour mon fils le vicomte Albert de Morcerf.

Mais Danglars, au lieu d'accueillir ces paroles avec une faveur que Morcerf pouvait espérer de lui, fronça le sourcil, et, sans inviter le comte, qui était resté debout, à s'asseoir :

— M. le comte, dit-il, avant de vous répondre, j'aurais besoin de réfléchir.

— De réfléchir! reprit Morcerf de plus en plus étonné; n'avez-vous donc pas eu le temps de réflé-

chir depuis tantôt huit ans que nous causâmes de ce mariage pour la première fois?

— M. le comte, dit Danglars, tous les jours il arrive des choses qui font que les réflexions que l'on croyait faites sont à refaire.

— Comment cela? demanda Morcerf; je ne vous comprends plus, baron!

— Je veux dire, monsieur, que depuis quinze jours de nouvelles circonstances...

— Permettez, dit Morcerf; est-ce ou n'est-ce pas une comédie que nous jouons?

— Comment cela, une comédie?

— Oui, expliquons-nous catégoriquement.

— Je ne demande pas mieux.

— Vous avez vu M. de Monte-Christo?

— Je le vois très-souvent, dit Danglars en secouant son jabot, c'est un de mes amis.

— Eh bien! une des dernières fois que vous l'avez vu, vous lui avez dit que je semblais oublieux, irrésolu à l'endroit de ce mariage?

— C'est vrai.

— Eh bien! me voici. Je ne suis ni oublieux ni irrésolu, vous le voyez, puisque je viens vous sommer de tenir votre promesse.

Danglars ne répondit pas.

— Avez-vous sitôt changé d'avis, ajouta Morcerf, ou n'avez-vous provoqué ma demande que pour vous donner le plaisir de m'humilier?

Danglars comprit que s'il continuait la conversa-

tion sur le ton où il l'avait entreprise, la chose pourrait mal tourner pour lui.

— M. le comte, dit-il, vous devez être à bon droit surpris de ma réserve, je comprends cela, aussi croyez bien que moi tout le premier je m'en afflige; croyez bien qu'elle m'est commandée par des circonstances impérieuses.

— Ce sont là des propos en l'air, mon cher monsieur, dit le comte, et dont pourrait peut-être se contenter le premier venu; mais le comte de Morcerf n'est pas le premier venu, et quand un homme comme lui vient trouver un autre homme, lui rappelle la parole donnée, et que cet homme manque à sa parole, il a le droit d'exiger en place qu'on lui donne au moins une bonne raison.

Danglars était lâche, mais il ne le voulait point paraître : il fut piqué du ton que Morcerf venait de prendre.

— Aussi n'est-ce pas la bonne raison qui me manque, répliqua-t-il.

— Que prétendez-vous dire?

— Que la bonne raison, je l'ai, mais qu'elle est difficile à donner.

— Vous sentez cependant, dit Morcerf, que je ne puis me payer de vos réticences; et une chose en tout cas me paraît claire, c'est que vous refusez mon alliance.

— Non, monsieur, dit Danglars, je suspends ma résolution, voilà tout.

— Mais vous n'avez pas cependant la prétention, je le suppose, de croire que je souscrive à vos caprices, au point d'attendre tranquillement et humblement le retour de vos bonnes grâces?

— Alors, M. le comte, si vous ne pouvez attendre, regardons nos projets comme non avenus.

Le comte se mordait les lèvres jusqu'au sang pour ne pas faire l'éclat que son caractère superbe et irritable le portait à faire; cependant, comprenant qu'en pareille circonstance le ridicule serait de son côté, il avait déjà commencé à gagner la porte du salon, lorsque, se ravisant, il revint sur ses pas.

Un nuage venait de passer sur son front, y laissant au lieu de l'orgueil offensé la trace d'une vague inquiétude.

— Voyons, dit-il, mon cher Danglars, nous nous connaissons depuis longues années, et par conséquent nous devons avoir quelques ménagements l'un pour l'autre. Vous me devez une explication, et c'est bien le moins que je sache à quel malheureux événement mon fils doit la perte de vos bonnes intentions à son égard.

— Ce n'est point personnel au vicomte, voilà tout ce que je puis vous dire, monsieur, répondit Danglars, qui redevenait impertinent en voyant que Morcerf s'adoucissait.

— Et à qui donc est-ce personnel? demanda d'une voix altérée Morcerf, dont le front se couvrit de pâleur.

Danglars, à qui aucun de ces symptômes n'échappait, fixa sur lui un regard plus assuré qu'il n'avait coutume de le faire.

— Remerciez-moi de ne pas m'expliquer davantage, dit-il.

Un tremblement nerveux, qui venait sans doute d'une colère contenue, agitait Morcerf.

— J'ai le droit, répondit-il en faisant un violent effort sur lui-même, j'ai le droit d'exiger que vous vous expliquiez : est-ce donc contre madame de Morcerf que vous avez quelque chose? Est-ce ma fortune qui n'est pas suffisante? Sont-ce mes opinions qui, étant contraires aux vôtres...

— Rien de tout cela, monsieur, dit Danglars; je serais impardonnable, car je me suis engagé connaissant tout cela. Non, ne cherchez plus, je suis vraiment honteux de vous faire faire cet examen de conscience; restons-en là, croyez-moi. Prenons le terme moyen du délai, qui n'est ni une rupture ni un engagement. Rien ne presse, mon Dieu! Ma fille a dix-sept ans et votre fils vingt et un. Pendant notre halte le temps marchera, lui; il amènera les événements; les choses qui paraissaient obscures la veille sont parfois trop claires le lendemain; parfois ainsi avec un mot, parfois ainsi en un jour tombent les plus cruelles calomnies.

— Des calomnies, avez-vous dit, monsieur? s'écria Morcerf en devenant livide. On me calomnie, moi?

— M. le comte, ne nous expliquons pas, vous dis-je.

— Ainsi, monsieur, il me faudra subir tranquillement ce refus?

— Pénible surtout pour moi, monsieur. Oui, plus pénible pour moi que pour vous, car je comptais sur l'honneur de votre alliance, et un mariage manqué fait toujours plus de tort à la fiancée qu'au fiancé.

— C'est bien, monsieur, n'en parlons plus, dit Morcerf.

Et froissant ses gants avec rage, il sortit de l'appartement.

Danglars remarqua que pas une seule fois Morcerf n'avait osé demander si c'était à cause de lui, Morcerf, que Danglars retirait sa parole.

Le soir il eut une longue conférence avec plusieurs amis, et M. Cavalcanti, qui s'était constamment tenu dans le salon des dames, sortit le dernier de la maison du banquier.

Le lendemain en se réveillant, Danglars demanda les journaux, on les lui apporta aussitôt : il en écarta trois ou quatre et prit *l'Impartial.*

C'était celui dont Beauchamp était le rédacteur-gérant.

Il brisa rapidement l'enveloppe, l'ouvrit avec une précipitation nerveuse, passa dédaigneusement sur le *premier Paris*, et, arrivant aux faits divers, s'arrêta avec son méchant sourire sur un entre-filet

commençant par ces mots : *On nous écrit de Janina...*

— Bon, dit-il après avoir lu, voici un petit bout d'article sur le colonel Fernand, qui, selon toute probabilité, me dispensera de donner des explications à M. le comte de Morcerf.

Au même moment, c'est-à-dire comme neuf heures du matin sonnaient, Albert de Morcerf, vêtu de noir, boutonné méthodiquement, la démarche agitée et la parole brève, se présentait à la maison des Champs-Élysées.

— M. le comte vient de sortir, il y a une demi-heure à peu près, dit le concierge.

— A-t-il emmené Baptistin? demanda Morcerf.

— Non, M. le vicomte.

— Appelez Baptistin, je veux lui parler.

Le concierge alla chercher le valet de chambre lui-même, et un instant après revint avec lui.

— Mon ami, dit Albert, je vous demande pardon de mon indiscrétion, mais j'ai voulu vous demander à vous-même si votre maître était bien réellement sorti?

— Oui, monsieur, répondit Baptistin.

— Même pour moi ?

— Je sais combien mon maître est heureux de recevoir monsieur, et je me garderais bien de confondre monsieur dans une mesure générale.

— Tu as raison, car j'ai à lui parler d'une affaire sérieuse. Crois-tu qu'il tardera à rentrer ?

— Non, car il a commandé son déjeuner pour dix heures.

— Bien, je vais faire un tour aux Champs-Élysées, à dix heures je serai ici ; si M. le comte rentre avant moi, dites-lui que je le prie de m'attendre.

— Je n'y manquerai pas, monsieur peut en être sûr.

Albert laissa à la porte du comte le cabriolet de place qu'il avait pris et alla se promener à pied.

En passant devant l'allée des Veuves, il crut reconnaître les chevaux du comte qui stationnaient à la porte du tir de Gosset ; il s'approcha, et, après avoir reconnu les chevaux, reconnut le cocher.

— M. le comte est au tir ? demanda Morcerf à celui-ci.

— Oui, monsieur, répondit le cocher.

En effet plusieurs coups réguliers s'étaient fait entendre depuis que Morcerf était aux environs du tir.

Il entra.

Dans le petit jardin se tenait le garçon.

— Pardon, dit-il, mais M. le vicomte voudrait-il attendre un instant.

— Pourquoi cela, Philippe ? demanda Albert, qui étant un habitué s'étonnait de cet obstacle qu'il ne comprenait pas.

— Parce que la personne qui s'exerce en ce moment prend le tir à elle seule, et ne tire jamais devant quelqu'un.

— Pas même devant vous, Philippe ?

— Vous voyez, monsieur, je suis à la porte de ma loge.

— Et qui lui charge les pistolets?

— Son domestique.

— Un Nubien?

— Un nègre.

— C'est cela.

— Vous connaissez donc ce seigneur?

— Je le viens chercher ; c'est mon ami.

— Oh! alors, c'est autre chose. Je vais entrer pour le prévenir.

Et Philippe, poussé par sa propre curiosité, entra dans la cabane de planches. Une seconde après, Monte-Christo parut sur le seuil.

— Pardon de vous poursuivre jusqu'ici, mon cher comte, dit Albert; mais je commence par vous dire que ce n'est point la faute de vos gens, et que moi seul suis indiscret. Je me suis présenté chez vous; on m'a dit que vous étiez en promenade, mais que vous rentreriez à dix heures pour déjeuner. Je me suis promené à mon tour en attendant dix heures, et en me promenant j'ai aperçu vos chevaux et votre voiture.

— Ce que vous me dites là me donne l'espoir que vous venez me demander à déjeuner.

— Non pas, merci, il ne s'agit pas de déjeuner à cette heure; peut-être déjeunerons-nous plus tard, mais en mauvaise compagnie, pardieu!

— Que diable me contez-vous là?

— Mon cher, je me bats aujourd'hui.

— Vous ? Et pour quoi faire?

— Pour me battre, pardieu !

— Oui, j'entends bien, mais à cause de quoi ? On se bat pour toutes sortes de choses, vous comprenez bien.

— A cause de l'honneur.

— Ah ! ceci, c'est sérieux.

— Si sérieux, que je viens vous prier de me rendre un service.

— Lequel ?

— Celui d'être mon témoin.

— Alors cela devient grave ; ne parlons de rien ici et rentrons chez moi. Ali, donne-moi de l'eau.

Le comte retroussa ses manches et passa dans le petit vestibule qui précède les tirs et où les tireurs ont l'habitude de se laver les mains.

— Entrez donc, M. le vicomte, dit tout bas Philippe, vous verrez quelque chose de drôle.

Morcerf entra. Au lieu de mouches, des cartes à jouer étaient collées sur la plaque.

De loin Morcerf crut que c'était un jeu complet ; il y avait depuis l'as jusqu'aux dix.

— Ah ! ah ! dit Albert, vous étiez en train de jouer au piquet?

— Non, dit le comte, j'étais en train de faire un jeu de cartes.

— Comment cela?

— Oui, ce sont des as et des deux que vous voyez,

seulement mes balles en ont fait des trois, des cinq, des sept, des huit, des neuf et des dix.

Albert s'approcha.

En effet, les balles avaient, avec des lignes parfaitement exactes et des distances parfaitement égales, remplacé les signes absents, et troué le carton aux endroits où il aurait dû être peint.

En allant à la plaque, Morcerf ramassa en outre deux ou trois hirondelles qui avaient eu l'imprudence de passer à portée de pistolet du comte, et que le comte avait abattues.

— Diable! fit Morcerf.

— Que voulez-vous, mon cher vicomte, dit Monte-Christo en s'essuyant les mains avec un linge apporté par Ali, il faut bien que j'occupe mes instants d'oisiveté; mais venez, je vous attends.

Tous deux montèrent dans le coupé de Monte-Christo, qui, au bout de quelques instants, les eut déposés à la porte du n° 30.

Monte-Christo conduisit Morcerf dans son cabinet, et lui montra un siége. Tous deux s'assirent.

— Maintenant, causons tranquillement, dit le comte.

— Vous voyez que je suis parfaitement tranquille.

— Avec qui voulez-vous vous battre?

— Avec Beauchamp.

— Un de vos amis?

— C'est toujours avec des amis qu'on se bat.

— Au moins faut-il une raison.

— J'en ai une.

— Que vous a-t-il fait?

— Il y a, dans son journal d'hier soir... Mais tenez, lisez.

Albert tendit à Monte-Christo un journal où il lut ces mots :

« On nous écrit de Janina :

« Un fait jusqu'alors ignoré, ou tout au moins inédit, est parvenu à notre connaissance; les châteaux qui défendaient la ville ont été livrés aux Turcs par un officier français dans lequel le vizir Ali-Tebelen avait mis toute sa confiance, et qui s'appelait Fernand. »

— Eh bien! demanda Monte-Christo, que voyez-vous là dedans qui vous choque?

— Comment ce que j'y vois!

— Oui. Que vous importe, à vous, que les châteaux de Janina aient été livrés par un officier nommé Fernand?

— Il m'importe que mon père, le comte de Morcerf, s'appelle Fernand de son nom de baptême.

— Et votre père servait Ali-Pacha?

— C'est-à-dire qu'il combattait pour l'indépendance des Grecs; voilà où est la calomnie.

— Ah çà! mon cher vicomte, parlons raison.

— Je ne demande pas mieux.

— Dites-moi un peu qui diable sait en France que l'officier Fernand est le même homme que le comte de Morcerf, et qui s'occupe à cette heure de

Janina qui a été pris en 1822 ou 1823, je crois?

— Voilà justement où est la perfidie : on a laissé le temps passer là-dessus, puis aujourd'hui on revient sur des événements oubliés, pour en faire sortir un scandale qui peut ternir une haute position. Eh bien ! moi, héritier du nom de mon père, je ne veux pas même que sur ce nom flotte l'ombre d'un doute. Je vais envoyer à Beauchamp, dont le journal a publié cette note, deux témoins, et il la rétractera.

— Beauchamp ne rétractera rien.

— Alors, nous nous battrons.

— Non, vous ne vous battrez pas, car il vous répondra qu'il y avait peut-être dans l'armée grecque cinquante officiers qui s'appelaient Fernand.

— Nous nous battrons malgré cette réponse. Oh ! je veux que cela disparaisse... Mon père, un si noble soldat, une si illustre carrière...

— Ou bien il mettra : Nous sommes fondés à croire que ce Fernand n'a rien de commun avec M. le comte de Morcerf, dont le nom de baptême est aussi Fernand.

— Il me faut une rétractation pleine et entière; je ne me contenterai point de celle-là !

— Et vous allez lui envoyer vos témoins ?

— Oui.

— Vous avez tort.

— Cela veut dire que vous me refusez le service que je venais vous demander.

— Ah ! vous savez ma théorie à l'égard du duel, je vous ai fait ma profession de foi à Rome, vous vous la rappelez ?

— Cependant, mon cher comte, je vous ai trouvé ce matin, tout à l'heure, exerçant une occupation peu en harmonie avec cette théorie.

— Parce que, mon cher ami, vous comprenez, il ne faut jamais être exclusif. Quand on vit avec des fous, il faut faire aussi son apprentissage d'insensé ; d'un moment à l'autre, quelque cerveau brûlé qui n'aura pas plus de motif de me chercher querelle que vous n'en avez d'aller chercher querelle à Beauchamp, me viendra trouver pour la première niaiserie venue ou m'enverra ses témoins, ou m'insultera dans un endroit public : eh bien ! ce cerveau brûlé, il faudra que je le tue.

— Vous admettez donc que vous-même vous vous battriez ?

— Pardieu !

— Eh bien ! alors pourquoi voulez-vous que moi je ne me batte pas ?

— Je ne dis point que vous ne devez pas vous battre ; je dis seulement qu'un duel est une chose grave et à laquelle il faut réfléchir.

— A-t-il réfléchi, lui, pour insulter mon père ?

— S'il n'a pas réfléchi, et qu'il vous l'avoue, il ne faut pas lui en vouloir.

— Oh ! mon cher comte, vous êtes beaucoup trop indulgent.

— Et vous beaucoup trop rigoureux. Voyons, je suppose... écoutez bien ceci : je suppose... N'allez pas vous fâcher de ce que je vous dis !

— J'écoute.

— Je suppose que le fait rapporté soit vrai...

— Un fils ne doit pas admettre une pareille supposition sur l'honneur de son père.

— Eh ! mon Dieu, nous sommes dans une époque où l'on admet tant de choses !

— C'est justement le vice de l'époque.

— Avez-vous la prétention de la réformer ?

— Oui, à l'endroit de ce qui me regarde.

— Mon Dieu ! quel rigoriste vous faites, mon cher ami !

— Je suis ainsi.

— Êtes-vous inaccessible aux bons conseils ?

— Non, quand ils viennent d'un ami.

— Me croyez-vous le vôtre ?

— Oui.

— Eh bien, avant d'envoyer vos témoins à Beauchamp, informez-vous.

— Auprès de qui ?

— Eh pardieu, auprès d'Haydée, par exemple.

— Mêler une femme dans tout cela ! Que peut-elle y faire ?

— Vous déclarer que votre père n'est pour rien dans la défaite ou dans la mort du sien par exemple, ou vous éclairer à ce sujet, si par hasard votre père avait eu le malheur...

— Je vous ai déjà dit, mon cher comte, que je ne pouvais admettre une pareille supposition.

— Vous refusez donc ce moyen?

— Je le refuse.

— Absolument?

— Absolument.

— Alors, un dernier conseil.

— Soit! mais le dernier.

— Ne le voulez-vous point?

— Au contraire, je vous le demande.

— N'envoyez point de témoins à Beauchamp.

— Comment?

— Allez le trouver vous-même.

— C'est contre toutes les habitudes.

— Votre affaire est en dehors des affaires ordinaires.

— Et pourquoi dois-je y aller moi-même, voyons?

— Parce qu'ainsi l'affaire reste entre vous et Beauchamp.

— Expliquez-vous.

— Sans doute; si Beauchamp est disposé à se rétracter, il faut lui laisser le mérite de la bonne volonté, la rétractation n'en sera pas moins faite. S'il refuse, au contraire, il sera temps de mettre deux étrangers dans votre secret.

— Ce ne seront pas deux étrangers, ce seront deux amis.

— Les amis d'aujourd'hui sont les ennemis de demain.

— Oh ! par exemple !

— Témoin Beauchamp.

— Ainsi...

— Ainsi je vous recommande la prudence.

— Ainsi vous croyez que je dois aller trouver Beauchamp moi-même ?

— Oui.

— Seul ?

— Seul. Quand on veut obtenir quelque chose de l'amour-propre d'un homme, il faut sauver à l'amour-propre de cet homme jusqu'à l'apparence de la souffrance.

— Je crois que vous avez raison.

— Ah ! c'est bien heureux !

— J'irai seul.

— Allez ; mais vous feriez encore mieux de n'y point aller du tout.

— C'est impossible.

— Faites donc ainsi ; ce sera toujours mieux que ce que vous vouliez faire.

— Mais, en ce cas, voyons ; malgré toutes mes précautions, tous mes procédés, si j'ai un duel, me servirez-vous de témoin ?

— Mon cher vicomte, dit Monte-Christo avec une gravité suprême, vous avez dû voir qu'en temps et lieu j'étais tout à votre dévotion ; mais le service que vous me demandez là sort du cercle de ceux que je puis vous rendre.

— Pourquoi cela ?

— Peut-être le saurez-vous un jour.

— Mais en attendant?

— Je demande votre indulgence pour mon secret.

— C'est bien. Je prendrai Franz et Château-Renaud.

— Prenez Franz et Château-Renaud, ce sera à merveille.

— Mais enfin, si je me bats, vous me donnerez bien une petite leçon d'épée ou de pistolet?

— Non, c'est encore une chose impossible.

— Singulier homme que vous faites, allez! Alors vous ne voulez vous mêler de rien?

— De rien absolument.

— Alors n'en parlons plus. Adieu, comte.

— Adieu, vicomte.

Morcerf prit son chapeau et sortit.

A la porte, il retrouva son cabriolet, et, contenant du mieux qu'il put sa colère, il se fit conduire chez Beauchamp; Beauchamp était à son journal.

Albert se fit conduire au journal.

Beauchamp était dans un bureau sombre et poudreux comme sont de fondation les bureaux de journaux.

On lui annonça Albert de Morcerf. Il fit répéter deux fois l'annonce; puis, mal convaincu encore, il cria :

— Entrez!

Albert parut.

Beauchamp poussa une exclamation de surprise

en voyant son ami franchir les liasses de papier et fouler d'un pied mal exercé les journaux de toutes grandeurs qui jonchaient non point le parquet, mais le carreau rougi de son bureau.

— Par ici, par ici, mon cher Albert! dit-il en tendant la main au jeune homme; qui diable vous amène? Êtes-vous perdu comme le petit Poucet, ou venez-vous tout bonnement me demander à déjeuner? Tâchez de trouver une chaise; tenez, là-bas, près de ce géranium qui, seul ici, me rappelle qu'il y a au monde des feuilles qui ne sont pas des feuilles de papier.

— Beauchamp, dit Albert, c'est de votre journal que je viens vous parler.

— Vous, Morcerf? Que désirez-vous?

— Je désire une rectification.

— Vous, une rectification! A propos de quoi, Albert? Mais asseyez-vous donc!

— Merci, répondit Albert pour la seconde fois, et avec un léger signe de tête.

— Expliquez-vous.

— Une rectification sur un fait qui porte atteinte à l'honneur d'un membre de ma famille.

— Allons donc! dit Beauchamp surpris. Quel fait? Cela ne se peut pas.

— Le fait qu'on vous a écrit de Janina.

— De Janina?

— Oui, de Janina. En vérité vous avez l'air d'ignorer ce qui m'amène?

— Sur mon honneur !... Baptiste, un journal d'hier ! cria Beauchamp.

— C'est inutile, je vous apporte le mien.

Beauchamp lut en bredouillant :

« On nous écrit de Janina, etc., etc. »

— Vous comprenez que le fait est grave, dit Morcerf quand Beauchamp eut fini.

— Cet officier est donc votre parent ? demanda le journaliste.

— Oui, dit Albert en rougissant.

— Eh bien ! que voulez-vous que je fasse pour vous être agréable ? dit Beauchamp avec douceur.

— Je voudrais, mon cher Beauchamp, que vous rétractassiez ce fait.

Beauchamp regarda Albert avec une attention qui annonçait assurément beaucoup de bienveillance.

— Voyons, dit-il, cela va nous entraîner dans une longue causerie ; car c'est toujours une chose grave qu'une rétractation. Asseyez-vous ; je vais relire ces trois ou quatre lignes.

Albert s'assit et Beauchamp relut les lignes incriminées par son ami avec plus d'attention que la première fois.

— Eh bien ! vous le voyez, dit Albert avec fermeté, avec rudesse même, on a insulté dans votre journal quelqu'un de ma famille, et je veux une rétractation.

— Vous... voulez...?

— Oui, je veux.

— Permettez-moi de vous dire que vous n'êtes point parlementaire, mon cher vicomte.

— Je ne veux point l'être, répliqua le jeune homme en se levant ; je poursuis la rétractation d'un fait que vous avez énoncé hier, et je l'obtiendrai. Vous êtes assez mon ami, continua Albert les lèvres serrées, voyant que Beauchamp, de son côté, commençait à relever sa tête dédaigneuse ; vous êtes assez mon ami, et comme tel, vous me connaissez, assez, je l'espère, pour comprendre ma ténacité en pareille circonstance.

— Si je suis votre ami, Morcerf, vous finirez par me le faire oublier avec des mots pareils à ceux de tout à l'heure... Mais voyons, ne nous fâchons pas, ou du moins, pas encore... Vous êtes inquiet, irrité, piqué... Voyons, quel est ce parent qu'on appelle Fernand ?

— C'est mon père, tout simplement, dit Albert ; M. Fernand Mondego, comte de Morcerf, un vieux militaire qui a vu vingt champs de bataille, et dont on voudrait couvrir les nobles cicatrices avec la fange impure ramassée dans le ruisseau.

— C'est votre père ! dit Beauchamp, alors c'est autre chose ; je conçois votre indignation, mon cher Albert. Relisons donc...

Et il relut la note en pesant cette fois sur chaque mot.

— Mais où voyez-vous, demanda Beauchamp, que le Fernand du journal soit votre père ?

— Nulle part, je le sais bien ; mais d'autres le verront. C'est pour cela que je veux que le fait soit démenti.

Aux mots *je veux,* Beauchamp leva les yeux sur Morcerf, et, les baissant presque aussitôt, il demeura un instant pensif.

— Vous dementirez ce fait, n'est-ce pas, Beauchamp ? répéta Morcerf avec une colère croissante, quoique toujours concentrée.

— Oui, dit Beauchamp.

— A la bonne heure! dit Albert.

— Mais quand je me serai assuré que le fait est faux.

— Comment !

— Oui, la chose vaut la peine d'être éclaircie et je l'éclaircirai.

— Mais que voyez-vous donc à éclaircir dans tout cela, monsieur? dit Albert hors de toute mesure. Si vous ne croyez pas que ce soit mon père, dites-le tout de suite ; si vous croyez que ce soit lui, rendez-moi raison de cette opinion !

Beauchamp regarda Albert avec ce sourire qui lui était particulier et qui savait prendre la nuance de toutes les passions.

— Monsieur, reprit-il, puisque monsieur il y a, si c'est pour me demander raison que vous êtes venu, il fallait le faire d'abord et ne point venir me parler d'amitié et d'autres choses oiseuses comme celles que j'ai la patience d'entendre depuis une demi-heure.

Est-ce bien sur ce terrain que nous allons marcher désormais ! voyons?

— Oui, si vous ne rétractez pas l'infâme calomnie !

— Un moment ! pas de menaces, s'il vous plaît, M. Fernand Mondego, vicomte de Morcerf ; je n'en souffre pas de mes ennemis, à plus forte raison de mes amis. Donc, vous voulez que je démente le fait sur le général Fernand, fait auquel je n'ai, sur mon honneur, pris aucune part?

— Oui, je le veux ! dit Albert, dont la tête commençait à s'égarer.

— Sans quoi, nous nous battrons? continua Beauchamp avec le même calme.

— Oui ! reprit Albert en haussant la voix.

— Eh bien ! dit Beauchamp, voici ma réponse, mon cher monsieur : ce fait n'a pas été inséré par moi, je ne le connaissais pas ; mais vous avez, par votre démarche, attiré mon attention sur ce fait, elle s'y cramponne ; il subsistera donc jusqu'à ce qu'il soit démenti ou confirmé par qui de droit.

— Monsieur ! dit Albert en se levant, je vais donc avoir l'honneur de vous envoyer mes témoins ; vous discuterez avec eux le lieu et les armes.

— Parfaitement, mon cher monsieur.

— Et ce soir, s'il vous plaît, ou demain au plus tard, nous nous rencontrerons.

— Non pas ! non pas ! Je serai sur le terrain quand il le faudra, et, à mon avis (j'ai le droit de le

donner puisque c'est moi qui reçois la provocation); et, à mon avis, dis-je, l'heure n'est pas encore venue. Je sais que vous tirez très-bien l'épée, je la tire passablement; je sais que vous faites trois mouches sur six, c'est ma force à peu près; je sais qu'un duel entre nous sera un duel sérieux, parce que vous êtes brave et que... je le suis aussi. Je ne veux donc pas m'exposer à vous tuer ou à être tué moi-même par vous, sans cause. C'est moi qui vais à mon tour poser la question et ca-té-go-ri-que-ment.

« Tenez-vous à cette rétractation au point de me tuer si je ne la fais pas, bien que je vous aie dit, bien que je vous répète, bien que je vous affirme sur l'honneur que je ne connaissais pas le fait, bien que je vous déclare enfin qu'il est impossible à tout autre qu'à un don Japhet comme vous de deviner M. le comte de Morcerf sous ce nom de Fernand?

— J'y tiens absolument!

— Eh bien! mon cher monsieur, je consens à me couper la gorge avec vous, mais je veux trois semaines; dans trois semaines vous me retrouverez pour vous dire : « Oui, le fait est faux, et je l'efface, » ou bien : « Oui, le fait est vrai, et je sors les épées du fourreau ou les pistolets de la boîte, à votre choix. »

— Trois semaines, s'écria Albert, mais trois semaines, c'est trois siècles pendant lesquels je suis déshonoré?

— Si vous étiez resté mon ami, je vous eusse dit : Patience, ami ; vous vous êtes fait mon ennemi et je vous dis : Que m'importe à moi, monsieur ?

— Eh bien ! dans trois semaines, soit ! dit Morcerf. Mais songez-y, dans trois semaines il n'y aura plus ni délai ni subterfuge qui puisse vous dispenser...

— M. Albert de Morcerf, dit Beauchamp en se levant à son tour, je ne puis vous jeter par les fenêtres que dans trois semaines, c'est-à-dire dans vingt-quatre jours, et vous, vous n'avez le droit de me pourfendre qu'à cette époque. Nous sommes le 29 du mois d'août, au 21 donc du mois de septembre. Jusque-là, croyez-moi, et c'est un conseil de gentilhomme que je vous donne, jusque-là épargnons-nous les aboiements de deux dogues enchaînés à distance.

Et Beauchamp, saluant gravement le jeune homme, lui tourna le dos et passa dans son imprimerie.

Albert se vengea sur une pile de journaux qu'il dispersa en les cinglant à grands coups de badine, après quoi il partit, non sans s'être retourné deux ou trois fois vers la porte de l'imprimerie.

Tandis qu'Albert fouettait le devant de son cabriolet après avoir fouetté les innocents papiers noircis qui n'en pouvaient mais de sa déconvenue, il aperçut en traversant le boulevard, Morrel qui, le nez au vent, l'œil éveillé et les bras dégagés, passait devant les bains Chinois, venant du côté de la

porte Saint-Martin, et allant du côté de la Madeleine.

— Ah! dit-il en soupirant, voilà un homme heureux.

Par hasard, Albert ne se trompait point.

X

La limonade.

En effet, Morrel était bien heureux.

M. Noirtier venait de l'envoyer chercher, et il avait si grande hâte de savoir pour quelle cause, qu'il n'avait pas pris de cabriolet, se fiant bien plus à ses deux jambes qu'aux quatre jambes d'un cheval de place; il était donc parti tout courant de la rue Meslay, et se rendait faubourg Saint-Honoré.

Morrel marchait au pas gymnastique, et le pauvre Barrois le suivait de son mieux. Morrel avait trente et un ans, Barrois en avait soixante; Morrel était ivre d'amour, Barrois était altéré par la grande chaleur. Ces deux hommes, ainsi divisés d'intérêts

et d'âge, ressemblaient aux deux lignes que forme un triangle : écartées par la base, elles se rejoignaient au sommet.

Le sommet, c'était Noirtier, lequel avait envoyé chercher Morrel en lui recommandant de faire diligence, recommandation que Morrel suivait à la lettre, au grand désespoir de Barrois.

En arrivant, Morrel n'était pas même essoufflé ; l'amour donne des ailes ; mais Barrois, qui depuis longtemps n'était plus amoureux, Barrois était en nage.

Le vieux serviteur fit entrer Morrel par la porte particulière, ferma la porte du cabinet, et bientôt un froissement de robe sur le parquet annonça la visite de Valentine.

Valentine était belle à ravir sous ses vêtements de deuil.

Le rêve devenait si doux que Morrel se fût presque passé de converser avec Noirtier ; mais le fauteuil du vieillard roula bientôt sur le parquet, et il entra.

Noirtier accueillit par un regard bienveillant les remercîments que Morrel lui prodiguait pour cette merveilleuse intervention qui les avait sauvés, Valentine et lui, du désespoir. Puis le regard de Morrel alla provoquer, sur la nouvelle faveur qui lui était accordée, la jeune fille qui, timide et assise loin de Morrel, attendait d'être forcée à parler.

Noirtier la regarda à son tour.

— Il faut donc que je dise ce dont vous m'avez chargée? demanda-t-elle.

— Oui, fit Noirtier.

— M. Morrel, dit alors Valentine au jeune homme qui la dévorait des yeux, mon bon papa Noirtier avait mille choses à vous dire, que depuis trois jours il m'a dites; aujourd'hui il vous envoie chercher pour que je vous les répète; je vous les répéterai donc, puisqu'il m'a choisie pour son interprète, sans changer un mot à ses intentions.

— Oh! j'écoute bien impatiemment, répondit le jeune homme; parlez, mademoiselle, parlez.

Valentine baissa les yeux; ce fut un présage qui parut doux à Morrel. Valentine n'était faible que dans le bonheur.

— Mon père veut quitter cette maison, dit-elle; Barrois s'occupe de lui chercher un appartement convenable.

— Mais vous, mademoiselle, dit Morrel, vous qui êtes si chère et si nécessaire à M. Noirtier... ?

— Moi, reprit la jeune fille, je ne quitterai point mon grand-père, c'est chose convenue entre lui et moi. Mon appartement sera près du sien. Ou j'aurai le consentement de M. de Villefort pour aller habiter avec papa Noirtier, ou on me le refusera : dans le premier cas, je pars dès à présent; dans le second, j'attends ma majorité, qui arrive dans dix mois. Alors je serai libre, j'aurai une fortune indépendante, et...

— Et ?... demanda Morrel.

— Et, avec l'autorisation de bon papa, je tiendrai la promesse que je vous ai faite.

Valentine prononça ces derniers mots si bas, que Morrel n'eût pu les entendre sans l'intérêt qu'il avait à les dévorer.

— N'est-ce point votre pensée que j'ai exprimée là, bon papa? ajouta Valentine en s'adressant à Noirtier.

— Oui, fit le vieillard.

— Une fois chez mon grand-père, ajouta Valentine, M. Morrel pourra m'y venir voir en présence de ce bon et digne protecteur : si le lien que nos cœurs, peut-être ignorants ou capricieux, avaient commencé de former, paraît convenable et offre des garanties de bonheur futur à notre expérience (hélas! dit-on, les cœurs enflammés par les obstacles se refroidissent dans la sécurité!), alors M. Morrel pourra me demander à moi-même, je l'attendrai.

— Oh! s'écria Morrel tenté de s'agenouiller devant le vieillard comme devant Dieu, devant Valentine comme devant un ange; oh! qu'ai-je donc fait de bien dans ma vie pour mériter tant de bonheur?

— Jusque-là, continua la jeune fille de sa voix pure et sévère, nous respecterons les convenances, la volonté même de nos parents, pourvu que cette volonté ne tende pas à nous séparer pour toujours; en un mot, et je répète ce mot parce qu'il dit tout, nous attendrons.

— Et les sacrifices que ce mot impose, monsieur, dit Morrel, je vous jure de les accomplir, non pas avec résignation, mais avec bonheur.

— Ainsi, continua Valentine avec un regard bien doux au cœur de Maximilien, plus d'imprudences, mon ami, ne compromettez pas celle qui, à partir d'aujourd'hui, se regarde comme destinée à porter purement et dignement votre nom.

Morrel appuya sa main sur son cœur.

Cependant Noirtier les regardait tous deux avec tendresse. Barrois, qui était resté au fond comme un homme à qui l'on n'a rien à cacher, souriait en essuyant les grosses gouttes d'eau qui tombaient de son front chauve.

— Oh ! mon Dieu, comme il a chaud, ce bon Barrois, dit Valentine.

— Ah! dit Barrois, c'est que j'ai bien couru, allez, mademoiselle ; mais M. Morrel, je dois lui rendre cette justice-là, courait encore plus vite que moi.

Noirtier indiqua de l'œil un plateau sur lequel étaient servis une carafe de limonade et un verre. Ce qui manquait dans la carafe avait été bu une demi-heure auparavant par Noirtier.

— Tiens, bon Barrois, dit la jeune fille, prends, car je vois que tu couves des yeux cette carafe entamée.

— Le fait est, dit Barrois, que je meurs de soif, et que je boirai bien volontiers un verre de limonade à votre santé.

— Bois donc, dit Valentine, et reviens dans un instant.

Barrois emporta le plateau, et à peine était-il dans le corridor qu'à travers la porte qu'il avait oublié de fermer on le vit pencher la tête en arrière pour vider le verre que Valentine avait rempli.

Valentine et Morrel échangeaient leurs adieux en présence de Noirtier, quand on entendit la sonnette retentir dans l'escalier de Villefort.

C'était le signal d'une visite.

Valentine regarda la pendule.

— Il est midi, dit-elle ; c'est aujourd'hui samedi, bon papa, c'est sans doute le docteur.

Noirtier fit signe qu'en effet ce devait être lui.

— Il va venir ici, il faut que M. Morrel s'en aille, n'est-ce pas, bon papa ?

— Oui, répondit le vieillard.

— Barrois ! appela Valentine ; Barrois, venez !

On entendit la voix du vieux serviteur qui répondait :

— J'y vais, mademoiselle.

— Barrois va vous reconduire jusqu'à la porte, dit Valentine à Morrel ; et maintenant rappelez-vous une chose, M. l'officier, c'est que mon bon papa vous recommande de ne risquer aucune démarche capable de compromettre notre bonheur.

— J'ai promis d'attendre, dit Morrel, et j'attendrai.

En ce moment Barrois entra.

— Qui a sonné? demanda Valentine.

— M. le docteur d'Avrigny, dit Barrois en chancelant sur ses jambes.

— Eh bien! qu'avez-vous donc, Barrois? demanda Valentine.

Le vieillard ne répondit pas; il regardait son maître avec des yeux effarés, tandis que de sa main crispée il cherchait un appui pour demeurer debout.

— Mais il va tomber! s'écria Morrel.

En effet, le tremblement dont Barrois était saisi augmentait par degrés; les traits du visage, altérés par les mouvements convulsifs des muscles de la face, annonçaient une attaque nerveuse des plus intenses.

Noirtier, voyant Barrois ainsi troublé, multipliait ses regards dans lesquels se peignaient, intelligibles et palpitantes, toutes les émotions qui agitent le cœur de l'homme.

Barrois fit quelques pas vers son maître.

— Ah! mon Dieu! mon Dieu, Seigneur! dit-il, mais qu'ai-je donc?... je souffre... je n'y vois plus... Mille pointes de feu me traversent le crâne. Oh! ne me touchez pas, ne me touchez pas!

En effet, les yeux devenaient saillants et hagards, et la tête se renversait en arrière, tandis que la partie inférieure du corps se roidissait.

Valentine épouvantée poussa un cri; Morrel la prit dans ses bras comme pour la défendre contre quelque danger inconnu.

— M. d'Avrigny ! M. d'Avrigny ! cria Valentine d'une voix étouffée, à nous ! au secours !

Barrois tourna sur lui-même, fit trois pas en arrière, trébucha, et vint tomber aux pieds de Noirtier, sur le genou duquel il appuya sa main en criant :

— Mon maître ! mon bon maître !

En ce moment M. de Villefort, attiré par les cris, parut sur le seuil de la chambre.

Morrel lâcha Valentine à moitié évanouie, et, se rejetant en arrière, s'enfonça dans l'angle de la chambre, et disparut presque derrière un rideau.

Pâle comme s'il eût vu un serpent se dresser devant lui, il attachait un regard glacé sur le malheureux agonisant.

Noirtier bouillait d'impatience et de terreur ; son âme volait au secours du pauvre vieillard, son ami plutôt que son domestique. On voyait le combat terrible de la vie et de la mort se traduire sur son front par le gonflement des veines et la contraction de quelques muscles restés vivants autour de ses yeux.

Barrois, la face agitée, les yeux injectés de sang, le cou renversé en arrière, gisait battant le barquet de ses mains, tandis qu'au contraire ses jambes roidies semblaient devoir rompre plutôt que plier.

Une légère écume montait à ses lèvres, et il haletait douloureusement.

Villefort, stupéfait, demeura un instant les yeux

fixés sur ce tableau, qui dès son entrée dans la chambre attira ses regards.

Il n'avait pas vu Morrel.

Après un instant de contemplation muette pendant lequel on put voir son visage pâlir et ses cheveux se dresser sur sa tête :

— Docteur ! docteur ! s'écria-t-il en s'élançant vers la porte, venez ! venez !

— Madame ! madame ! cria Valentine appelant sa belle-mère et se heurtant aux parois de l'escalier, venez ! venez vite ! et apportez votre flacon de sels !

— Qu'y a-t-il ? demanda la voix métallique et contenue de madame de Villefort.

— Oh ! venez ! venez !

— Mais où donc est le docteur ? criait Villefort ; où est-il ?

Madame de Villefort descendit lentement ; on entendait craquer les planches sous ses pieds. D'une main elle tenait le mouchoir avec lequel elle s'essuyait le visage, de l'autre un flacon de sels anglais.

Son premier regard, en arrivant à la porte, fut pour Noirtier, dont le visage, sauf l'émotion bien naturelle dans une semblable circonstance, annonçait une santé égale ; son second coup d'œil rencontra le moribond.

Elle pâlit, et son œil rebondit pour ainsi dire du serviteur sur le maître.

— Mais, au nom du ciel, madame, où est le doc-

teur ? Il est entré chez vous. C'est une apoplexie, vous voyez bien, avec une saignée on le sauvera.

— A-t-il mangé depuis peu? demanda madame de Villefort éludant la question.

— Madame, dit Valentine, il n'a pas déjeuné, mais il a fort couru ce matin pour faire une commission dont l'avait chargé bon papa. Au retour seulement il a pris un verre de limonade.

— Ah! fit madame de Villefort, pourquoi pas du vin? C'est très-mauvais, la limonade.

— La limonade était là sous sa main, dans la carafe de bon papa; le pauvre Barrois avait soif, il a bu ce qu'il a trouvé.

Madame de Villefort tressaillit, Noirtier l'enveloppa de son regard profond.

— Il a le cou si court! dit-elle.

— Madame, dit Villefort, je vous demande où est M. d'Avrigny; au nom du ciel, répondez!

— Il est dans la chambre d'Édouard qui est un peu souffrant, dit madame de Villefort qui ne pouvait éluder plus longtemps.

Villefort s'élança dans l'escalier pour l'aller chercher lui-même.

— Tenez, dit la jeune femme en donnant son flacon à Valentine, on va le saigner sans doute. Je remonte chez moi, car je ne puis supporter la vue du sang.

Et elle suivit son mari.

Morrel sortit de l'angle sombre où il s'était retiré, et où personne ne l'avait vu, tant la préoccupation était grande.

— Partez vite, Maximilien! lui dit Valentine, et attendez que je vous rappelle. Allez!

Morrel consulta Noirtier par un geste. Noirtier, qui avait conservé tout son sang-froid, lui fit signe que oui.

Il serra la main de Valentine contre son cœur et sortit par le corridor dérobé.

En même temps Villefort et le docteur rentraient par la porte opposée.

Barrois commençait à revenir à lui : la crise était passée, sa parole revenait gémissante, et il se soulevait sur un genou.

D'Avrigny et Villefort portèrent Barrois sur une chaise longue.

— Qu'ordonnez-vous, docteur? demanda Villefort.

— Qu'on m'apporte de l'eau et de l'éther. Vous en avez dans la maison?

— Oui.

— Qu'on coure me chercher de l'huile de térébenthine et de l'émétique.

— Allez! dit Villefort.

— Et maintenant que tout le monde se retire.

— Moi aussi? demanda timidement Valentine.

— Oui, mademoiselle, vous surtout! dit rudement le docteur.

Valentine regarda M. d'Avrigny avec étonnement, embrassa M. Noirtier au front et sortit.

Derrière elle le docteur ferma la porte d'un air sombre.

— Tenez! tenez! docteur, le voilà qui revient; ce n'était qu'une attaque sans importance.

M. d'Avrigny sourit d'un air sombre.

— Comment vous sentez-vous, Barrois? demanda le docteur.

— Un peu mieux, monsieur?

— Pouvez-vous boire ce verre d'eau éthérée?

— Je vais essayer; mais ne me touchez pas.

— Pourquoi?

— Parce qu'il me semble que si vous me touchiez, ne fût-ce que du bout du doigt, l'accès me reprendrait.

— Buvez.

Barrois prit le verre, l'approcha de ses lèvres violettes et le vida à moitié à peu près.

— Où souffrez-vous? demanda le docteur.

— Partout; j'éprouve comme d'effroyables crampes.

— Avez-vous des éblouissements?

— Oui.

— Des tintements d'oreilles?

— Affreux?

— Quand cela vous a-t-il pris?

— Tout à l'heure.

— Rapidement?

— Comme la foudre !

— Rien hier ? rien avant-hier ?

— Rien.

— Pas de somnolences ? pas de pesanteurs.

— Non.

— Qu'avez-vous mangé aujourd'hui ?

— Je n'ai rien mangé, j'ai bu seulement un verre de la limonade de monsieur, voilà tout.

Et Barrois fit de la tête un signe pour désigner Noirtier qui, immobile dans son fauteuil, contemplait cette terrible scène sans en perdre un mouvement, sans laisser échapper une parole.

— Où est cette limonade ? demanda vivement le docteur.

— Dans la carafe, en bas.

— Où cela, en bas ?

— Dans la cuisine.

— Voulez-vous que j'aille la chercher, docteur ? demanda Villefort.

— Non, restez ici, et tâchez de faire boire au malade le reste de ce verre d'eau.

— Mais cette limonade...

— J'y vais moi-même.

D'Avrigny fit un bond, ouvrit la porte, s'élança dans l'escalier de service, et faillit renverser madame de Villefort, qui elle aussi descendait à la cuisine.

Elle poussa un cri.

D'Avrigny n'y fit pas même attention ; emporté

par la puissance d'une seule idée, il sauta les trois ou quatre dernières marches, se précipita dans la cuisine, et aperçut le carafon aux trois quarts vide sur son plateau.

Il fondit dessus comme un aigle sur sa proie.

Haletant, il remonta au rez-de-chaussée et rentra dans la chambre.

Madame de Villefort remontait lentement l'escalier qui conduisait chez elle.

— Est-ce bien cette carafe qui était ici? demanda d'Avrigny.

— Oui, M. le docteur.

— Cette limonade est la même que vous avez bue?

— Je le crois.

— Quel goût lui avez-vous trouvé?

— Un goût amer.

Le docteur versa quelques gouttes de limonade dans le creux de sa main, les aspira avec ses lèvres, et après s'en être rincé la bouche comme on fait avec le vin que l'on veut goûter, il cracha la liqueur dans la cheminée.

— C'est bien la même, dit-il. Et vous en avez bu aussi, vous, M. Noirtier?

— Oui, fit le vieillard.

— Et vous lui avez trouvé ce même goût amer?

— Oui.

— Ah! M. le docteur, cria Barrois, voilà que cela me reprend! Mon Dieu, Seigneur, ayez pitié de moi!

Le docteur courut au malade.

— Cet émétique, Villefort, voyez s'il vient.

Villefort s'élança en criant :

— L'émétique ! l'émétique ! l'a-t-on apporté ?

Personne ne répondit. La terreur la plus profonde régnait dans la maison.

— Si j'avais un moyen de lui insuffler de l'air dans les poumons, dit d'Avrigny en regardant autour de lui, peut-être y aurait-il moyen de prévenir l'asphyxie. Mais non ! rien ! rien !

— Oh ! monsieur, criait Barrois, me laisserez-vous mourir ainsi sans secours ? Oh ! je me meurs ! mon Dieu ! je me meurs !

— Une plume ! une plume ! demanda le docteur.

Il en aperçut une sur une table.

Il essaya d'introduire la plume dans la bouche du malade, qui faisait, au milieu de ses convulsions, d'inutiles efforts pour vomir ; mais les mâchoires étaient tellement serrées que la plume ne put passer.

Barrois était atteint d'une attaque nerveuse encore plus intense que la première. Il avait glissé de la chaise longue à terre et se roidissait sur le parquet.

Le docteur le laissa en proie à cet accès, auquel il ne pouvait apporter aucun soulagement, et allant à Noirtier :

— Comment vous trouvez-vous ? lui dit-il précipitamment et à voix basse ; bien ?

— Oui.

— Léger d'estomac ou lourd ? léger ?

— Oui.

— Comme lorsque vous avez pris la pilule que je vous fais donner chaque dimanche ?

— Oui.

— Est-ce Barrois qui a fait votre limonade ?

— Oui.

— Est-ce vous qui l'avez engagé à en boire ?

— Non.

— Est-ce M. de Villefort ?

— Non.

— Madame ?

— Non.

— C'est donc Valentine alors ?

— Oui.

Un soupir de Barrois, un bâillement qui faisait craquer les os de sa mâchoire appelèrent l'attention de d'Avrigny ; il quitta M. Noirtier et courut près du malade.

— Barrois, dit le docteur, pouvez-vous parler ?

Barrois balbutia quelques paroles inintelligibles.

— Essayez un effort, mon ami.

Barrois rouvrit des yeux sanglants.

— Qui a fait la limonade ?

— Moi.

— L'avez-vous apportée à votre maître aussitôt après l'avoir faite ?

— Non.

— Vous l'avez laissée quelque part alors?

— A l'office ; on m'appelait.

— Qui l'a apportée ici ?

— Mademoiselle Valentine.

D'Avrigny se frappa le front.

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! murmura-t-il.

— Docteur ! docteur ! cria Barrois, qui sentait un troisième accès arriver.

— Mais n'apportera-t-on pas cet émétique ? s'écria le docteur.

— Voilà un verre tout préparé, dit Villefort en rentrant.

— Par qui ?

— Par le garçon pharmacien qui est venu avec moi.

— Buvez.

— Impossible, docteur, il est trop tard ; j'ai la gorge qui se serre, j'étouffe ! Oh ! mon cœur ! oh ! ma tête... Oh ! quel enfer !... Est-ce que je vais souffrir longtemps comme cela ?

— Non, non, mon ami, dit le docteur, bientôt vous ne souffrirez plus.

— Ah ! je vous comprends ! s'écria le malheureux ; mon Dieu ! prenez pitié de moi !

Et jetant un cri, il tomba renversé en arrière, comme s'il eût été foudroyé.

D'Avrigny posa une main sur son cœur, approcha une glace de ses lèvres.

— Eh bien ? demanda Villefort.

— Allez dire à la cuisine que l'on m'apporte bien vite du sirop de violettes.

Villefort descendit à l'instant même.

— Ne vous effrayez pas, M. Noirtier, dit d'Avrigny, j'emporte le malade dans une autre chambre pour le saigner ; en vérité ces sortes d'attaques sont un affreux spectacle à voir.

Et prenant Barrois par-dessous les bras, il le traîna dans une chambre voisine; mais presque aussitôt il rentra chez Noirtier pour prendre le reste de la limonade.

Noirtier fermait l'œil droit.

— Valentine, n'est-ce pas? vous voulez Valentine? Je vais dire qu'on vous l'envoie.

Villefort remontait; d'Avrigny le rencontra dans le corridor.

— Eh bien? demanda-t-il.

— Venez, dit d'Avrigny.

Et il l'emmena dans la chambre.

— Toujours évanoui? demanda le procureur du roi.

— Il est mort.

Villefort recula de trois pas, joignit les mains au-dessus de sa tête, et avec une commisération non équivoque :

— Mort si promptement! dit-il en regardant le cadavre.

— Oui, bien promptement, n'est-ce pas? dit d'Avrigny; mais cela ne doit pas vous étonner :

M. et madame de Saint-Méran sont morts tout aussi promptement. Oh! l'on meurt vite dans votre maison, M. de Villefort!

— Quoi! s'écria le magistrat avec un accent d'horreur et de consternation, vous en revenez à cette terrible idée?

— Toujours, monsieur, toujours, dit d'Avrigny avec solennité, car elle ne m'a pas quitté un instant; et pour que vous soyez bien convaincu que je ne me trompe pas cette fois, écoutez bien, M. de Villefort.

Villefort tremblait convulsivement.

— Il y a un poison qui tue sans presque laisser de trace. Ce poison, je le connais bien, je l'ai étudié dans tous les accidents qu'il amène, dans tous les phénomènes qu'il produit. Ce poison, je l'ai reconnu tout à l'heure chez le pauvre Barrois, comme je l'avais reconnu chez madame de Saint-Méran. Ce poison, il y a une manière de reconnaître sa présence : il rétablit la couleur bleue du papier de tournesol rougi par un acide, et il teint en vert le sirop de violettes. Nous n'avons pas de papier de tournesol; mais, tenez, voilà qu'on m'apporte le sirop de violettes que j'ai demandé.

En effet, on entendait des pas dans le corridor; le docteur entre-bâilla la porte, prit des mains de la femme de chambre un vase au fond duquel il y avait deux ou trois cuillerées de sirop, et referma la porte.

— Regardez, dit-il au procureur du roi, dont le cœur battait si fort qu'on eût pu l'entendre, voici dans cette tasse du sirop de violettes, et dans cette carafe le reste de la limonade dont M. Noirtier et Barrois ont bu une partie. Si la limonade est pure et inoffensive, le sirop va garder sa couleur; si la limonade est empoisonnée, le sirop va devenir vert. Regardez!

Le docteur versa lentement quelques gouttes de limonade de la carafe dans la tasse, et l'on vit à l'instant même un nuage se former au fond de la tasse, ce nuage prit d'abord une nuance bleue; puis du saphir il passa à l'opale, et de l'opale à l'émeraude.

Arrivé à cette dernière couleur, il s'y fixa pour ainsi dire; l'expérience ne laissait aucun doute.

— Le malheureux Barrois a été empoisonné avec de la fausse angusture ou de la noix de Saint-Ignace, dit d'Avrigny; maintenant j'en répondrais devant les hommes et devant Dieu.

Villefort ne dit rien, lui, mais il leva les bras au ciel, ouvrit des yeux hagards, et tomba foudroyé sur un fauteuil.

XI

L'accusation.

M. d'Avrigny eut bientôt rappelé à lui le magistrat, qui semblait un second cadavre dans cette chambre funèbre.

— Oh! la mort est dans ma maison! s'écria Villefort.

— Dites le crime, répondit le docteur.

— M. d'Avrigny, s'écria Villefort, je ne puis vous exprimer tout ce qui se passe en moi en ce moment : c'est de l'effroi, c'est de la douleur, c'est de la folie.

— Oui, dit M. d'Avrigny avec un calme imposant; mais je crois qu'il est temps que nous agis-

sions. Je crois qu'il est temps que nous opposions une digue à ce torrent de mortalité. Quant à moi, je ne me sens point capable de porter plus longtemps de pareils secrets sans espoir d'en faire bientôt sortir la vengeance pour la société et pour les victimes.

Villefort jeta autour de lui un sombre regard.

— Dans ma maison! murmura-t-il; dans ma maison!

— Voyons, magistrat, dit M. d'Avrigny, soyez homme; interprète de la loi, honorez-vous par une immolation complète.

— Vous me faites frémir, docteur! Une immolation!

— J'ai dit le mot.

— Vous soupçonnez donc quelqu'un?

— Je ne soupçonne personne; la mort frappe à votre porte, elle entre, elle va, non pas aveugle, mais intelligente qu'elle est, de chambre en chambre. Eh bien! moi, je suis sa trace, je reconnais son passage; j'adopte la sagesse des anciens, je tâtonne, car mon amitié pour votre famille, car mon respect pour vous, sont deux bandeaux appliqués sur mes yeux; eh bien...

— Oh! parlez, parlez, docteur, j'aurai du courage.

— Eh bien! monsieur, vous avez chez vous, dans le sein de votre maison, dans votre famille peut-être, un de ces affreux phénomènes, comme chaque

siècle en produit quelqu'un. Locuste et Agrippine vivant en même temps sont une exception qui prouve la fureur de la Providence à perdre l'empire romain, souillé par tant de crimes. Brunehault et Frédégonde sont les résultats du travail pénible d'une civilisation à sa genèse, dans laquelle l'homme apprenait à dominer l'esprit, fût-ce par l'envoyé des ténèbres. Eh bien! toutes ces femmes avaient été ou étaient encore jeunes et belles. On avait vu fleurir sur leur front, ou sur leur front fleurissait encore cette même fleur d'innocence que l'on retrouve aussi sur le front de la coupable qui est dans votre maison.

Villefort poussa un cri, joignit les mains, et regarda le docteur avec un geste suppliant.

Mais celui-ci poursuivit sans pitié :

— Cherche à qui le crime profite, dit un axiome de jurisprudence.

— Docteur, s'écria Villefort, hélas! docteur, combien de fois la justice des hommes n'a-t-elle pas été trompée par ces funestes paroles! Je ne sais, mais il me semble que ce crime...

— Ah! vous avouez donc enfin que le crime existe?

— Oui, je le reconnais. Que voulez-vous? il le faut bien. Mais laissez-moi continuer. Il me semble, dis-je, que ce crime tombe sur moi seul et non sur les victimes. Je soupçonne quelque désastre pour moi sous tous ces désastres étranges.

— Oh! homme, murmura d'Avrigny, le plus égoïste de tous les animaux, la plus personnelle de toutes les créatures, qui croit toujours que la terre tourne, que le soleil brille, que la mort fauche pour lui tout seul; fourmi maudissant Dieu du haut d'un brin d'herbe! Et ceux qui ont perdu la vie, n'ont-ils rien perdu, eux? M. de Saint-Méran, madame de Saint-Méran, M. Noirtier...

— Comment, M. Noirtier!...

— Eh oui! Croyez-vous, par exemple, que ce soit à ce malheureux domestique qu'on en voulait? Non, non : comme le Polonius de Shakspeare, il est mort pour un autre. C'était Noirtier qui devait boire la limonade; c'est Noirtier qui l'a bue selon l'ordre logique des choses : l'autre ne l'a bue que par accident; et quoique ce soit Barrois qui soit mort, c'est Noirtier qui devait mourir.

— Mais alors comment mon père n'a-t-il pas succombé?

— Je vous l'ai déjà dit un soir, dans le jardin, après la mort de madame de Saint-Méran, parce que son corps est fait à l'usage de ce poison même; parce que la dose, insignifiante pour lui, était mortelle pour tout autre; parce qu'enfin personne ne sait, et pas même l'assassin, que depuis un an je traite avec la brucine la paralysie de M. Noirtier, tandis que l'assassin n'ignore pas, et il s'en est assuré par expérience, que la brucine est un poison violent.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura Villefort en se tordant les bras.

— Suivez la marche du criminel ; il tue M. de Saint-Méran...

— Oh ! docteur !

— Je le jurerais ; ce que l'on m'a dit des symptômes s'accorde trop bien avec ce que j'ai vu de mes yeux.

Villefort cessa de combattre, et poussa un gémissement.

— Il tue M. de Saint-Méran, répéta le docteur, il tue madame de Saint-Méran : double héritage à recueillir.

Villefort essuya la sueur qui coulait sur son front.

— Écoutez bien.

— Hélas ! balbutia Villefort, je ne perds pas un mot, pas un seul.

— M. Noirtier, reprit de sa voix impitoyable M. d'Avrigny, M. Noirtier avait testé naguère contre vous, contre votre famille, en faveur des pauvres enfin ; M. Noirtier est épargné, on n'attend rien de lui. Mais il n'a pas plutôt détruit son premier testament, il n'a pas plutôt fait le second, que de peur qu'il n'en fasse sans doute un troisième, on le frappe : le testament est d'avant-hier, je crois ; vous le voyez, il n'y a pas de temps perdu.

— Oh ! grâce ! M. d'Avrigny.

— Pas de grâce, monsieur ! Le médecin a une

mission sacrée sur la terre, c'est pour la remplir qu'il a remonté jusqu'aux sources de la vie et descendu dans les mystérieuses ténèbres de la mort. Quand le crime a été commis, et que Dieu, épouvanté sans doute, détourne son regard du criminel, c'est au médecin de dire : Le voilà !

— Grâce pour ma fille, monsieur ! murmura Villefort.

— Vous voyez bien que c'est vous qui l'avez nommée, vous son père !

— Grâce pour Valentine ! Écoutez, c'est impossible. J'aimerais autant m'accuser moi-même ! Valentine, un cœur de diamant, un lis d'innocence !

— Pas de grâce, M. le procureur du roi, le crime est flagrant. Mademoiselle de Villefort a emballé elle-même les médicaments qu'on a envoyés à M. de Saint-Méran, et M. de Saint-Méran est mort.

Mademoiselle de Villefort a préparé les tisanes de madame de Saint-Méran, et madame de Saint-Méran est morte.

Mademoiselle de Villefort a pris des mains de Barrois, que l'on a envoyé dehors, le carafon de limonade que le vieillard vide ordinairement dans la matinée, et le vieillard n'a échappé que par miracle.

Mademoiselle de Villefort est la coupable ! c'est l'empoisonneuse ! M. le procureur du roi, je vous dénonce mademoiselle de Villefort ; faites votre devoir !

— Docteur, je ne résiste plus, je ne me défends plus, je vous crois; mais, par pitié, épargnez ma vie, mon honneur !

— M. de Villefort, reprit le docteur avec une force croissante, il est des circonstances où je franchis toutes les limites de la sotte circonspection humaine. Si votre fille avait commis seulement un premier crime, et que je la visse en méditer un second, je vous dirais : « Avertissez-la, punissez-la, qu'elle passe le reste de sa vie dans quelque cloître, dans quelque couvent à pleurer, à prier. » Si elle avait commis un second crime, je vous dirais : « Tenez, M. de Villefort, voici un poison que ne connaît pas l'empoisonneuse, un poison qui n'a pas d'antidote connu, prompt comme la pensée, rapide comme l'éclair, mortel comme la foudre; donnez-lui ce poison en recommandant son âme à Dieu, et sauvez ainsi votre honneur et vos jours, car c'est à vous qu'elle en veut, et je la vois s'approcher de votre chevet avec ses sourires hypocrites et ses douces exhortations. Malheur à vous, M. de Villefort, si vous ne vous hâtez pas de frapper le premier ! » Voilà ce que je vous dirais si elle n'avait tué que deux personnes, mais elle a vu trois agonies, elle a contemplé trois moribonds, s'est agenouillée près de trois cadavres; au bourreau l'empoisonneuse ! au bourreau ! Vous parlez de votre honneur? faites ce que je vous dis, et c'est l'immortalité qui vous attend !

Villefort tomba à genoux.

— Écoutez, dit-il, je n'ai pas cette force que vous avez, ou plutôt que vous n'auriez pas si, au lieu de ma fille Valentine, il s'agissait de votre fille Madeleine.

Le docteur pâlit.

— Docteur, tout homme fils de la femme est né pour souffrir et mourir; docteur, je souffrirai et j'attendrai la mort.

— Prenez garde, dit M. d'Avrigny, elle sera lente... cette mort; vous la verrez s'approcher après avoir frappé votre père, votre femme, votre fils peut-être.

Villefort, suffoquant, étreignit le bras du docteur.

— Écoutez-moi! s'écria-t-il, plaignez-moi, secourez-moi... Non, ma fille n'est pas coupable... Traînez-nous devant un tribunal; je dirai encore : Non, ma fille n'est pas coupable... il n'y a pas de crime dans ma maison... Je ne veux pas, entendez-vous, qu'il y ait un crime dans ma maison; car lorsque le crime entre quelque part, c'est comme la mort : il n'entre pas seul. Écoutez, que vous importe à vous que je meure assassiné?... Êtes-vous mon ami, êtes-vous un homme, avez-vous un cœur?... Non, vous êtes médecin!... Eh bien! je vous le dis, non, ma fille ne sera pas traînée par moi aux mains du bourreau!... Ah! voilà une idée qui me dévore, qui me pousse comme un insensé à

creuser ma poitrine avec mes ongles!... Et si vous vous trompiez, docteur! si c'était un autre que ma fille!... Si un jour je venais, pâle comme un spectre, vous dire : Assassin! tu as tué ma fille! Tenez, si cela arrivait, je suis chrétien, M. d'Avrigny, et cependant je me tuerais!

— C'est bien, dit le docteur après un instant de silence, j'attendrai.

Villefort le regarda comme s'il doutait encore de ses paroles.

— Seulement, continua M. d'Avrigny d'une voix lente et solennelle, si quelque personne de votre maison tombe malade, si vous-même vous vous sentez frappé, ne m'appelez pas, car je ne viendrai plus. Je veux bien partager avec vous ce secret terrible, mais je ne veux pas que la honte et le remords aillent chez moi en fructifiant et en grandissant dans ma conscience, comme le crime et le malheur vont grandir et fructifier dans votre maison.

— Ainsi vous m'abandonnez, docteur?

— Oui, car je ne puis pas vous suivre plus loin, et je ne m'arrête qu'au pied de l'échafaud. Quelque autre révélation viendra qui amènera la fin de cette terrible tragédie. Adieu.

— Docteur, je vous en supplie!

— Toutes les horreurs qui souillent ma pensée font votre maison odieuse et fatale. Adieu, monsieur.

— Un mot, un mot seulement encore, docteur ! Vous vous retirez, me laissant toute l'horreur de la situation, horreur que vous avez augmentée par ce que vous m'avez révélé. Mais de la mort instantanée, subite de ce pauvre vieux serviteur, que va-t-on dire ?

— C'est juste, dit M. d'Avrigny, reconduisez-moi.

Le docteur sortit le premier, M. de Villefort le suivit ; les domestiques, inquiets, étaient dans les corridors et sur les escaliers par où devait passer le médecin.

— Monsieur, dit d'Avrigny à Villefort en parlant à haute voix de façon à ce que tout le monde l'entendît, le pauvre Barrois était trop sédentaire depuis quelques années ; lui habitué autrefois avec son maître à courir, à cheval ou en voiture, les quatre coins de l'Europe, il s'est tué à ce service monotone autour d'un fauteuil. Le sang est devenu lourd. Il était replet, il avait le cou gros et court, il a été frappé d'une apoplexie foudroyante, et l'on m'est venu avertir trop tard.

A propos, ajouta-t-il tout bas, ayez bien soin de jeter cette tasse de sirop de violettes dans les cendres.

Et le docteur, sans toucher la main de Villefort, sans revenir un seul instant sur ce qu'il avait dit, sortit escorté par les larmes et les lamentations de tous les gens de la maison.

Le soir même tous les domestiques de Villefort,

qui s'étaient réunis dans la cuisine et qui avaient longuement causé entre eux, vinrent demander à madame de Villefort la permission de se retirer. Aucune instance, aucune proposition d'augmentation de gages ne les put retenir; à toutes les paroles ils répondaient :

— Nous voulons nous en aller parce que la mort est dans la maison.

Ils partirent donc malgré les prières qu'on leur fit, témoignant que leurs regrets étaient vifs de quitter de si bons maîtres, et surtout mademoiselle Valentine, si bonne, si bienfaisante et si douce.

Villefort, à ces mots, regarda Valentine.

Elle pleurait.

Chose étrange! à travers l'émotion que lui firent éprouver ces larmes, il regarda aussi madame de Villefort, et il lui sembla qu'un sourire fugitif et sombre avait passé sur ses lèvres minces, comme ces météores qu'on voit glisser, sinistres, entre deux nuages au fond d'un ciel orageux.

XII

La chambre du boulanger retiré.

Le soir même du jour où le comte de Morcerf était sorti de chez Danglars avec une honte et une fureur que rend concevables le refus du banquier, M. Andrea Cavalcanti, les cheveux frisés et luisants, les moustaches aiguisées, les gants blancs dessinant les ongles, était entré, presque debout sur son phaéton, dans la cour du banquier de la rue de la Chaussée-d'Antin.

Au bout de dix minutes de présentation au salon, il avait trouvé moyen de chambrer Danglars dans une embrasure de fenêtre, et là, après un adroit

préambule, il avait exposé les tourments de sa vie depuis le départ de son noble père. Depuis ce départ, il avait, disait-il, dans la famille du banquier, où l'on avait bien voulu le recevoir comme un fils, il avait trouvé toutes les garanties de bonheur qu'un homme doit toujours rechercher avant les caprices de la passion; et quant à la passion elle-même, il avait eu le bonheur de la rencontrer dans les beaux yeux de mademoiselle Danglars.

Danglars écoutait avec l'attention la plus profonde; il y avait déjà deux ou trois jours qu'il attendait cette déclaration, et lorsqu'elle arriva enfin, son œil se dilata autant qu'il s'était couvert et assombri en écoutant Morcerf.

Cependant il ne voulut pas accueillir ainsi la proposition du jeune homme sans lui faire quelques observations de conscience.

— M. Andrea, lui dit-il, n'êtes-vous pas un peu jeune pour songer au mariage?

— Mais non, monsieur, reprit Cavalcanti; je ne trouve pas, du moins: en Italie, les grands seigneurs se marient jeunes en général; c'est une coutume logique: la vie est si chanceuse que l'on doit saisir le bonheur aussitôt qu'il passe à notre portée.

— Maintenant, monsieur, dit Danglars, en admettant que vos propositions, qui m'honorent, soient agréées de ma femme et de ma fille, avec qui débattrions-nous les intérêts? C'est, il me semble, une négociation importante que les pères seuls

savent traiter convenablement pour le bonheur de leurs enfants.

— Monsieur, mon père est un homme sage, plein de convenance et de raison. Il a prévu la circonstance probable où j'éprouverais le désir de m'établir en France : il m'a donc laissé en partant, avec tous les papiers qui constatent mon identité, une lettre par laquelle il m'assure, dans le cas où je ferais un choix qui lui soit agréable, cent cinquante mille livres de rente à partir du jour de mon mariage. C'est, autant que j'en puis juger, le quart du revenu de mon père.

— Moi, dit Danglars, j'ai toujours eu l'intention de donner à ma fille cinq cent mille francs en la mariant ; c'est d'ailleurs ma seule héritière.

— Eh bien ! dit Andrea, vous voyez, la chose serait pour le mieux, en supposant que ma demande ne soit pas repoussée par madame la baronne Danglars et par mademoiselle Eugénie. Nous voilà à la tête de cent soixante et quinze mille livres de rente. Supposons une chose, que j'obtienne du marquis qu'au lieu de me payer la rente il me donne le capital (ce ne sera pas facile, je le sais bien, mais enfin cela se peut), vous nous feriez valoir ces deux ou trois millions, et deux ou trois millions entre des mains habiles peuvent toujours rapporter dix pour cent.

— Je ne prends jamais qu'à quatre, dit le banquier, et même à trois et demi. Mais à mon gendre

je prendrais à cinq, et nous partagerions les bénéfices.

— Eh bien! à merveille, beau-père, dit Cavalcanti se laissant entraîner à la nature quelque peu vulgaire qui, de temps en temps, malgré ses efforts, faisait éclater le vernis d'aristocratie dont il essayait de la couvrir.

Mais aussitôt se reprenant :

— Oh! pardon, monsieur, dit-il; vous voyez, l'espérance seule me rend presque fou, que serait-ce donc de la réalité?

— Mais, dit Danglars, qui, de son côté, ne s'apercevait pas combien cette conversation, désintéressée d'abord, tournait promptement à l'agence d'affaires, il y a sans doute une portion de votre fortune que votre père ne peut vous refuser?

— Laquelle? demanda le jeune homme.

— Celle qui vient de votre mère.

— Eh! certainement, celle qui vient de ma mère Leonora Corsinari.

— Et à combien peut monter cette portion de fortune?

— Ma foi, dit Andrea, je vous assure, monsieur, que je n'ai jamais arrêté mon esprit sur ce sujet; mais je l'estime à deux millions pour le moins.

Danglars ressentit cette espèce d'étouffement joyeux que ressentent ou l'avare qui retrouve un trésor perdu, ou l'homme prêt à se noyer qui ren-

contre sous ses pieds la terre solide au lieu du vide dans lequel il allait s'engloutir.

— Eh bien, monsieur, dit Andrea en saluant le banquier avec un tendre respect, puis-je espérer...?

— M. Andrea, dit Danglars, espérez, et croyez bien que si nul obstacle de votre part n'arrête la marche de cette affaire, elle est conclue.

— Ah! vous me pénétrez de joie, monsieur! dit Andrea.

— Mais, dit Danglars réfléchissant, comment se fait-il que M. le comte de Monte-Christo, votre patron en ce monde parisien, ne soit pas venu avec vous nous faire cette demande?

Andrea rougit imperceptiblement.

— Je viens de chez le comte, monsieur, dit-il; c'est incontestablement un homme charmant, mais d'une originalité inconcevable; il m'a fort approuvé; il m'a dit même qu'il ne croyait pas que mon père hésitât un instant à me donner le capital au lieu de la rente; il m'a promis son influence pour m'aider à obtenir cela de lui; mais il m'a déclaré que personnellement il n'avait jamais pris, il ne prendrait jamais sur lui cette responsabilité de faire une demande en mariage. Mais je dois lui rendre cette justice, il a daigné ajouter que, s'il avait jamais déploré cette répugnance, c'était à mon sujet, puisqu'il pensait que l'union projetée serait heureuse et assortie. Du reste, s'il ne veut rien faire

officiellement, il se réserve de vous répondre, m'a-t-il dit, quand vous lui parlerez.

— Ah ! fort bien.

— Maintenant, dit Andrea avec son plus charmant sourire, j'ai fini de parler au beau-père, et je m'adresse au banquier.

— Que lui voulez-vous, voyons ? dit en riant Danglars à son tour.

— C'est après-demain que j'ai quelque chose comme quatre mille francs à toucher chez vous ; mais le comte a compris que le mois dans lequel j'allais entrer amènerait peut-être un surcroît de dépenses auquel mon petit revenu de garçon ne saurait suffire, et voici un bon de vingt mille francs qu'il m'a, je ne dirai pas donné, mais offert. Il est signé de sa main, comme vous voyez ; cela vous convient-il ?

— Apportez-m'en comme celui-là pour un million, et je vous les prends, dit Danglars en mettant le bon dans sa poche ; dites-moi votre heure pour demain, et mon garçon de caisse passera chez vous avec un reçu de vingt-quatre mille francs.

— Mais à dix heures du matin, si vous voulez bien ; le plus tôt sera le mieux, je voudrais aller demain à la campagne.

— Soit ; à dix heures, à l'hôtel des Princes, toujours ?

— Oui.

Le lendemain, avec une exactitude qui faisait

honneur à la ponctualité du banquier, les vingt-quatre mille francs étaient chez le jeune homme, qui sortit effectivement, laissant deux cents francs pour Caderousse.

Cette sortie avait, de la part d'Andrea, pour but principal d'éviter son dangereux ami; aussi rentra-t-il le soir le plus tard possible.

Mais à peine eut-il mis le pied sur le pavé de la cour, qu'il trouva devant lui le concierge de l'hôtel qui l'attendait la casquette à la main.

— Monsieur, dit-il, cet homme est venu.

— Quel homme ? demanda négligemment Andrea, comme s'il eût oublié celui dont au contraire il se souvenait trop bien.

— Celui à qui Votre Excellence fait cette petite rente.

— Ah! oui, dit Andrea, cet ancien serviteur de mon père. Eh bien! vous lui avez donné les deux cents francs que j'avais laissés pour lui?

— Oui, Excellence, précisément.

Andrea se faisait appeler Excellence.

— Mais, continua le concierge, il n'a pas voulu les prendre.

Andrea pâlit; seulement, comme il faisait nuit, personne ne le vit pâlir.

— Comment! il n'a pas voulu les prendre? dit-il d'une voix légèrement émue.

— Non, il voulait parler à Votre Excellence. J'ai répondu que vous étiez sorti, il a insisté;

mais enfin il a paru se laisser convaincre, et m'a donné cette lettre qu'il avait apportée toute cachetée.

— Voyons, dit Andrea.

Il lut à la lanterne de son phaéton :

« Tu sais où je demeure ; je t'attends demain à neuf heures du matin. »

Andrea interrogea le cachet pour voir s'il avait été forcé, et si des regards indiscrets avaient pu pénétrer dans l'intérieur de la lettre ; mais elle était pliée de telle sorte, avec un tel luxe de losanges et d'angles, que pour la lire il eût fallu rompre le cachet : or le cachet était parfaitement intact.

— Très-bien, dit-il. Pauvre homme ! c'est une bien excellente créature.

Et il laissa le concierge édifié par ces paroles, et ne sachant pas lequel il devait le plus admirer, du jeune maître ou du vieux serviteur.

— Dételez vite et montez chez moi, dit Andrea à son groom.

Et en deux bonds le jeune homme fut dans sa chambre et eut brûlé la lettre de Caderousse, dont il fit disparaître jusqu'aux cendres.

Il achevait cette opération lorsque le domestique entra.

— Tu es de la même taille que moi, Pierre, lui dit-il.

— J'ai cet honneur-là, Excellence, répondit le valet.

— Tu dois avoir une livrée neuve qu'on t'a apportée hier ?

— Oui, monsieur.

— J'ai affaire à une petite grisette à qui je ne veux dire ni mon titre ni ma condition ; prête-moi ta livrée, et apporte-moi tes papiers, afin que je puisse, si besoin est, coucher dans une auberge.

Pierre obéit.

Cinq minutes après, Andrea, complétement déguisé, sortait de l'hôtel sans être reconnu, prenait un cabriolet, et se faisait conduire à l'auberge du Cheval rouge, à Picpus.

Le lendemain il sortit de l'auberge du Cheval rouge comme il était sorti de l'hôtel des Princes, c'est-à-dire sans être remarqué, descendit le faubourg Saint-Antoine, prit le boulevard jusqu'à la rue Ménilmontant, et, s'arrêtant à la porte de la troisième maison à gauche, chercha à qui il pouvait, en l'absence du concierge, demander des renseignements.

— Que cherchez-vous, mon joli garçon? demanda la fruitière de face.

— M. Pailletin, s'il vous plaît, ma grosse maman, répondit Andrea.

— Un boulanger retiré ? demanda la fruitière.

— Justement, c'est cela.

— Au fond de la cour, à gauche, au troisième.

Andrea prit le chemin indiqué, et au troisième trouva une patte de lièvre qu'il agita avec un sentiment de mauvaise humeur dont le mouvement précipité de la sonnette se ressentit.

Une seconde après, la figure de Caderousse apparut au grillage pratiqué dans la porte.

— Ah! tu es exact, dit-il.

Et il tira les verrous.

— Parbleu! dit Andrea en entrant.

Et il lança devant lui sa casquette de livrée qui, manquant la chaise, tomba à terre et fit le tour de la chambre en roulant sur sa circonférence.

— Allons, allons, dit Caderousse, ne te fâche pas, le petit. Voyons, tiens, j'ai pensé à toi, regarde un peu le bon déjeuner que nous aurons : rien que des choses que tu aimes, tron-de-l'air!

Andrea sentit en effet, en respirant, une odeur de cuisine dont les aromes grossiers ne manquaient pas d'un certain charme pour un estomac affamé; c'était ce mélange de graisse fraîche et d'ail qui signale la cuisine provençale d'un ordre inférieur; c'était en outre un goût de poisson gratiné, puis par-dessus tout l'âpre parfum de la muscade et du girofle. Tout cela s'exhalait de deux plats creux et couverts, posés sur deux fourneaux, et d'une casserole qui bruissait dans le four d'un poêle de fonte.

Dans la chambre voisine, Andrea vit en outre une table assez propre ornée de deux couverts, de deux

bouteilles de vin cachetées, l'une de vert, l'autre de jaune, d'une bonne mesure d'eau-de-vie dans un carafon, et d'une macédoine de fruits dans une large feuille de chou posée avec art sur une assiette de faïence.

— Que t'en semble, le petit ? dit Caderousse ; hein ! comme cela embaume ! Ah dame ! tu sais, j'étais bon cuisinier là-bas : te rappelles-tu comme on se léchait les doigts de ma cuisine ? Et toi tout le premier tu en as goûté de mes sauces, et tu ne les méprisais pas, que je crois ?

Et Caderousse se mit à éplucher un supplément d'oignons.

— C'est bon, c'est bon, dit Andrea avec humeur ; pardieu ! si c'est pour déjeuner avec toi que tu m'as dérangé, que le diable t'emporte !

— Mon fils, dit sentencieusement Caderousse, en mangeant l'on cause ; et puis, ingrat que tu es ! tu n'as donc pas de plaisir à voir un peu ton ami ? Moi j'en pleure de joie.

Caderousse en effet pleurait réellement, seulement il eût été difficile de dire si c'était la joie ou les oignons qui opéraient sur la glande lacrymale de l'ancien aubergiste du pont du Gard.

— Tais-toi donc, hypocrite ! dit Andrea ; tu m'aimes, toi ?

— Oui, je t'aime, ou le diable m'emporte ; c'est une faiblesse, dit Caderousse, je le sais bien, mais c'est plus fort que moi.

— Ce qui ne t'empêche pas de m'avoir fait venir pour quelque perfidie.

— Allons donc! dit Caderousse en essuyant son large couteau à son tablier; si je ne t'aimais pas, est-ce que je supporterais la vie misérable que tu me fais? Regarde un peu, tu as sur le dos l'habit de ton domestique, donc tu as un domestique; moi je n'en ai pas, et je suis forcé d'éplucher mes légumes moi-même : tu fais fi de ma cuisine, parce que tu dînes à la table d'hôte de l'hôtel des Princes ou au Café de Paris. Eh bien! moi aussi, je pourrais avoir un domestique; moi aussi, je pourrais avoir un tilbury; moi aussi, je pourrais dîner où je voudrais; eh bien! pourquoi est-ce que je m'en prive? pour ne pas faire de peine à mon petit Benedetto. Voyons, avoue seulement que je le pourrais, hein?

Et un regard parfaitement clair de Caderousse termina le sens de la phrase.

— Allons, dit Andrea, mettons que tu m'aimes : alors pourquoi exiges-tu que je vienne déjeuner avec toi?

— Mais pour te voir, le petit.

— Pour me voir, à quoi bon? puisque nous avons fait d'avance toutes nos conditions.

— Eh! cher ami, dit Caderousse, est-ce qu'il y a des testaments sans codicilles? Mais tu es venu pour déjeuner d'abord, n'est-ce pas? Eh bien! voyons, assieds-toi et commençons par ces sardines et ce beurre frais que j'ai mis sur des feuilles de

vigne à ton intention, méchant. Ah! oui, tu regardes ma chambre, mes quatre chaises de paille, mes images à trois francs le cadre. Dame! que veux-tu, ça n'est pas l'hôtel des Princes.

— Allons, te voilà dégoûté à présent, tu n'es plus heureux, toi qui ne demandais qu'à avoir l'air d'un boulanger retiré.

Caderousse poussa un soupir.

— Eh bien! qu'as-tu à dire? tu as vu ton rêve réalisé.

— J'ai à dire que c'est un rêve; un boulanger retiré, mon pauvre Benedetto, c'est riche, cela a des rentes.

— Pardieu, tu en as des rentes.

— Moi?

— Oui, toi, puisque je t'apporte tes deux cents francs.

Caderousse haussa les épaules.

— C'est humiliant, dit-il, de recevoir ainsi de l'argent donné à contre-cœur, de l'argent éphémère, qui peut me manquer du jour au lendemain. Tu vois bien que je suis obligé de faire des économies pour le cas où ta prospérité ne durerait pas. Eh! mon ami, la fortune, elle est inconstante, comme disait l'aumônier du... régiment. Je sais bien qu'elle est immense, ta prospérité, scélérat; tu vas épouser la fille de Danglars.

— Comment! de Danglars?

— Eh, certainement de Danglars! Ne faut-il pas

que je dise du baron Danglars? C'est comme si je disais du comte Benedetto... C'était un ami, Danglars, et s'il n'avait pas la mémoire si mauvaise, il devrait m'inviter à ta noce... attendu qu'il est venu à la mienne... oui, oui, oui, à la mienne! Dame! il n'était pas si fier dans ce temps-là; il était petit commis chez ce bon M. Morrel. J'ai dîné plus d'une fois avec lui et le comte de Morcerf... va. Tu vois que j'ai de belles connaissances, et que si je voulais les cultiver un petit peu, nous nous rencontrerions dans les mêmes salons.

— Allons donc! ta jalousie te fait voir des arcs-en-ciel, Caderousse.

— C'est bon, Benedetto mio, on sait ce que l'on dit. Peut-être qu'un jour aussi l'on mettra son habit des dimanches, et qu'on ira dire à une porte cochère : « Le cordon, s'il vous plaît! » En attendant, assieds-toi et mangeons.

Caderousse donna l'exemple et se mit à déjeuner de bon appétit, et en faisant l'éloge de tous les mets qu'il servait à son hôte. Celui-ci sembla prendre son parti, déboucha bravement les bouteilles et attaqua la bouille-abaïsse et la morue gratinée à l'ail et à l'huile.

— Ah! compère, dit Caderousse, il paraît que tu te raccommodes avec ton ancien maître d'hôtel?

— Ma foi, oui, répondit Andrea, chez lequel, jeune et vigoureux qu'il était, l'appétit l'emportait pour le moment sur toute autre chose.

— Et tu trouves cela bon, coquin?

— Si bon que je ne comprends pas comment un homme qui fricasse et qui mange de si bonnes choses peut trouver que la vie est mauvaise.

— Vois-tu, dit Caderousse, c'est que tout mon bonheur est gâté par une seule pensée.

— Laquelle?

— C'est que je vis aux dépens d'un ami, moi qui ai toujours bravement gagné ma vie moi-même.

— Oh! oh! qu'à cela ne tienne, dit Andrea, j'ai assez pour deux, ne te gêne pas.

— Non vraiment : tu me croiras si tu veux, à la fin de chaque mois j'ai des remords.

— Bon Caderousse!

— C'est au point qu'hier je n'ai pas voulu prendre les deux cents francs.

— Oui, tu voulais me parler; mais était-ce bien le remords, voyons?

— Le vrai remords; et puis il m'était venu une idée.

Andrea frémit; il frémissait toujours aux idées de Caderousse.

— C'est misérable, vois-tu, continua celui-ci, d'être toujours à attendre la fin d'un mois.

— Eh! dit philosophiquement Andrea, décidé à voir venir son compagnon, la vie ne se passe-t-elle pas à attendre? Moi, par exemple, est-ce que je fais autre chose? Eh bien! je prends patience, n'est-ce pas?

— Oui, parce qu'au lieu d'attendre deux cents misérables francs, tu en attends cinq ou six mille, peut-être dix, peut-être douze même; car tu es un cachotier; là-bas, tu avais toujours des boursicots, des tirelires que tu essayais de soustraire à ce pauvre ami Caderousse. Heureusement qu'il avait le nez fin, l'ami Caderousse en question.

— Allons, voilà que tu vas te remettre à divaguer, dit Andrea, à parler et à reparler du passé toujours! mais à quoi bon rabâcher comme cela, je te le demande?

— Ah! c'est que tu as vingt et un ans, toi, et que tu peux oublier le passé; j'en ai cinquante, moi, et je suis bien forcé de m'en souvenir. Mais n'importe, revenons aux affaires.

— Oui.

— Je voulais dire que si j'étais à ta place...

— Eh bien?

— Je réaliserais...

— Comment! tu réaliserais...

— Oui, je demanderais un semestre d'avance, sous prétexte que je veux devenir éligible, et que je vais acheter une ferme, puis avec mon semestre je décamperais.

— Tiens, tiens, tiens, fit Andrea, ce n'est pas si mal pensé cela peut-être!

— Mon cher ami, dit Caderousse, mange de ma cuisine et suis mes conseils, tu ne t'en trouveras pas plus mal, physiquement et moralement.

— Eh bien ! mais, dit Andrea, pourquoi ne suis-tu pas toi-même le conseil que tu donnes ? Pourquoi ne réalises-tu pas un semestre, une année même, et ne te retires-tu pas à Bruxelles? Au lieu d'avoir l'air d'un boulanger retiré , tu aurais l'air d'un banqueroutier dans l'exercice de ses fonctions : cela est bien porté.

— Mais comment diable veux-tu que je me retire avec douze cents francs ?

— Ah ! Caderousse , dit Andrea , comme tu te fais exigeant ! il y a deux mois , tu mourais de faim.

— L'appétit vient en mangeant , dit Caderousse en montrant ses dents comme un singe qui rit , ou comme un tigre qui gronde. Aussi, ajouta-t-il en coupant avec ces mêmes dents , si blanches et si aiguës malgré l'âge , une énorme bouchée de pain, j'ai fait un plan.

Les plans de Caderousse épouvantaient Andrea encore plus que ses idées ; les idées n'étaient que le germe, le plan c'était la réalisation.

— Voyons ce plan, dit-il ; ce doit être joli !

— Pourquoi pas ? Le plan grâce auquel nous avons quitté l'établissement de M. Chose , de qui venait-il, hein ? de moi, je présuppose ; il n'en était pas plus mauvais , ce me semble , puisque nous voilà ici !

— Je ne dis pas, répondit Andrea, tu as quelquefois du bon ; mais enfin, voyons ton plan.

— Voyons, poursuivit Caderousse, peux-tu, toi, sans débourser un sou, me faire avoir une quinzaine de mille francs?... Non, ce n'est pas assez de quinze mille francs, je ne peux pas redevenir honnête homme à moins de trente mille francs.

— Non, répondit sèchement Andrea, non, je ne le puis pas.

— Tu ne m'as pas compris, à ce qu'il paraît, répondit froidement Caderousse d'un air calme : je t'ai dit, sans débourser un sou.

— Ne veux-tu pas que je vole, pour gâter toute mon affaire, et la tienne avec la mienne, et pour qu'on nous reconduise là-bas?

— Oh! moi, dit Caderousse, ça m'est bien égal qu'on me reprenne; je suis un drôle de corps, sais-tu : je m'ennuie parfois des camarades; ce n'est pas comme toi, sans cœur, qui voudrais ne jamais les revoir!

Andrea fit plus que frémir cette fois, il pâlit.

— Voyons, Caderousse, pas de bêtises, dit-il.

— Eh, non! sois donc tranquille, mon petit Benedetto; mais indique-moi un petit moyen de gagner ces trente mille francs sans te mêler de rien; tu me laisseras faire, voilà tout!

— Eh bien! je verrai, je chercherai! dit Andrea.

— Mais, en attendant, tu pousseras mon mois à cinq cents francs, n'est-ce pas, le petit? J'ai une manie, je voudrais prendre une bonne!

— Eh bien! tu auras tes cinq cents francs, dit

Andrea; mais c'est lourd pour moi, mon pauvre Caderousse... tu abuses...

— Bah! dit Caderousse, puisque tu puises dans des coffres qui n'ont point de fond.

On eût dit qu'Andrea attendait là son compagnon, tant son œil brilla d'un rapide éclair qui, il est vrai, s'éteignit aussitôt.

— Ça c'est la vérité, répondit Andrea, et mon protecteur est excellent pour moi.

— Ce cher protecteur, dit Caderousse, ainsi donc il te fait par mois...?

— Cinq mille francs, dit Andrea.

— Autant de mille que tu me fais de cents, reprit Caderousse; en vérité, il n'y a que les bâtards pour avoir du bonheur. Cinq mille francs par mois... Que diable peut-on faire de tout cela?

— Eh, mon Dieu! c'est bien vite dépensé; aussi je suis comme toi, je voudrais bien avoir un capital.

— Un capital... oui... je comprends... tout le monde voudrait bien avoir un capital.

— Eh bien! moi j'en aurai un.

— Et qui est-ce qui te le fera? ton prince?

— Oui, mon prince; malheureusement il faut que j'attende.

— Que tu attendes quoi? demanda Caderousse.

— Sa mort.

— La mort de ton prince?

— Oui.

— Comment cela?

— Parce qu'il m'a porté sur son testament.

— Vrai?

— Parole d'honneur!

— Pour combien?

— Pour cinq cent mille.

— Rien que cela? merci du peu!

— C'est comme je te le dis.

— Allons donc, pas possible!

— Caderousse, tu es mon ami?

— Comment donc! à la vie, à la mort.

— Eh bien, je vais te dire un secret.

— Dis.

— Mais écoute.

— Oh! pardieu! muet comme une carpe.

— Eh bien! je crois...

Andrea s'arrêta en regardant autour de lui.

— Tu crois?... N'aie pas peur, pardieu! nous sommes seuls.

— Je crois que j'ai trouvé mon père.

— Ton vrai père?

— Oui.

— Pas le père Cavalcanti?

— Non, puisque celui-là est reparti; le vrai, comme tu dis.

— Et ce père, c'est...

— Eh bien! Caderousse, c'est le comte de Monte-Christo.

— Bah!

— Oui; tu comprends, alors tout s'explique. Il

ne peut pas m'avouer tout haut, à ce qu'il paraît, mais il me fait reconnaître par M. Cavalcanti, à qui il donne cinquante mille francs pour ça.

— Cinquante mille francs pour être ton père! Moi, j'aurais accepté pour moitié prix, pour vingt mille, pour quinze mille; comment n'as-tu pas pensé à moi, ingrat?

— Est-ce que je savais cela, moi, puisque tout s'est fait tandis que nous étions là-bas?

— Ah! c'est vrai. Et tu dis que par son testament...?

— Il me laisse cinq cent mille livres.

— Tu en es sûr?

— Il me l'a montré; mais ce n'est pas le tout.

— Il y a un codicille, comme je disais tout à l'heure?

— Probablement.

— Et dans ce codicille...?

— Il me reconnaît.

— Oh! le bon homme de père, le brave homme de père, l'honnêtissime homme de père! dit Caderousse en faisant tourner en l'air une assiette qu'il retint entre ses deux mains.

— Voilà! dis encore que j'ai des secrets pour toi!

— Non, et ta confiance t'honore à mes yeux. Et ton prince de père, il est donc riche, richissime?

— Je crois bien. Il ne connaît pas sa fortune.

— Est-ce possible?

— Dame! je le vois bien, moi qui suis reçu chez

lui à toute heure. L'autre jour, c'était un garçon de banque qui lui apportait cinquante mille francs dans un portefeuille gros comme ton assiette ; hier, c'était son banquier qui lui apportait cent mille francs en or.

Caderousse était abasourdi ; il lui semblait que les paroles du jeune homme avaient le son du métal, et qu'il entendait rouler des cascades de louis.

— Et tu vas dans cette maison-là ? s'écria-t-il avec naïveté.

— Quand je veux.

Caderousse demeura pensif un instant. Il était facile de voir qu'il retournait dans son esprit quelque profonde pensée.

Puis soudain :

— Que j'aimerais à voir tout cela, s'écria-t-il, et comme cela doit être beau !

— Le fait est, dit Andrea, que c'est magnifique !

— Et ne demeure-t-il pas avenue des Champs-Élysées ?

— Numéro 30.

— Ah ! dit Caderousse, numéro 30 ?

— Oui, une belle maison isolée, entre cour et jardin, tu ne connais que cela.

— C'est possible ; mais ce n'est pas l'extérieur qui m'occupe, c'est l'intérieur : les beaux meubles, hein ! qu'il doit y avoir là dedans ?

— As-tu vu quelquefois les Tuileries ?

— Non.

— Eh bien ! c'est plus beau.

— Dis donc, Andrea, il doit faire bon à se baisser quand ce bon M. Monte-Christo laisse tomber sa bourse ?

— Oh ! mon Dieu ! ce n'est pas la peine d'attendre ce moment-là, dit Andrea, l'argent traîne dans cette maison-là comme les fruits dans un verger.

— Dis donc, tu devrais m'y conduire un jour avec toi.

— Est-ce que c'est possible, et à quel titre ?

— Tu as raison ; mais tu m'as fait venir l'eau à la bouche, faut absolument que je voie cela ; je trouverai un moyen.

— Pas de bêtises, Caderousse !

— Je me présenterai comme frotteur.

— Il y a des tapis partout.

— Ah ! pécaïre ! alors il faut que je me contente de voir cela en imagination.

— C'est ce qu'il y a de mieux, crois-moi.

— Tâche au moins de me faire comprendre ce que cela peut être.

— Comment veux-tu ?

— Rien de plus facile. Est-ce grand ?

— Ni trop grand ni trop petit.

— Mais comment est-ce distribué ?

— Dame ! il me faudrait de l'encre et du papier pour faire un plan.

— En voilà ! dit vivement Caderousse.

Et il alla chercher sur un vieux secrétaire une

feuille de papier blanc, de l'encre et une plume.

— Tiens, dit Caderousse, trace-moi tout cela sur le papier, mon fils.

Andrea prit la plume avec un imperceptible sourire et commença :

— La maison, comme je te l'ai dit, est entre cour et jardin; vois-tu, comme cela.

Et Andrea fit le tracé du jardin, de la cour et de la maison.

— De grands murs?

— Non, huit ou dix pieds tout au plus.

— Ce n'est pas prudent, dit Caderousse.

— Dans la cour, des caisses d'orangers, des pelouses, des massifs de fleurs.

— Et pas de piéges à loups?

— Non.

— Les écuries?

— Aux deux côtés de la grille, où tu vois, là.

Et Andrea continua son plan.

— Voyons le rez-de-chaussée, dit Caderousse.

— Au rez-de-chaussée, salle à manger, deux salons, salle de billard, escalier dans le vestibule, et petit escalier dérobé.

— Des fenêtres?

— Des fenêtres magnifiques, si belles, si larges, que ma foi, oui, je crois qu'un homme de ta taille passerait par chaque carreau.

— Pourquoi diable a-t-on des escaliers quand on a des fenêtres pareilles?

— Que veux-tu? le luxe.

— Mais des volets?

— Oui, des volets, mais dont on ne se sert jamais. Un original, ce comte de Monte-Christo, qui aime à voir le ciel, même pendant la nuit.

— Et les domestiques, où couchent-ils?

— Oh! ils ont leur maison à eux. Figure-toi un joli hangar à droite en entrant, où l'on serre les échelles. Eh bien! il y a sur ce hangar une collection de chambres pour les domestiques, avec des sonnettes correspondant aux chambres.

— Ah diable! des sonnettes!

— Tu dis?...

— Moi, rien. Je dis que cela coûte très-cher à poser, les sonnettes, et à quoi cela sert-il, je te le demande?

— Autrefois il y avait un chien qui se promenait la nuit dans la cour, mais on l'a fait conduire à la maison d'Auteuil, tu sais, à celle où tu es venu?

— Oui.

— Moi je lui disais encore hier : « C'est imprudent de votre part, M. le comte; car lorsque vous allez à Auteuil et que vous emmenez vos domestiques, la maison reste seule.

« — Eh bien? a-t-il demandé; après?

« — Eh bien! après, quelque beau jour on vous volera. »

— Qu'a-t-il répondu?

— Ce qu'il a répondu?

— Oui.

— Il a répondu : « Eh bien ! qu'est-ce que cela me fait qu'on me vole ? »

— Andrea, il y a quelque secrétaire à mécanique.

— Comment cela ?

— Oui, qui prend le voleur dans une grille et qui joue un air. On m'a dit qu'il y en avait comme cela à la dernière exposition.

— Il a tout bonnement un secrétaire en acajou auquel j'ai toujours vu la clef.

— Et on ne le vole pas ?

— Non, les gens qui le servent lui sont tout dévoués.

— Il doit y en avoir dans ce secrétaire-là, hein ! de la monnaie ?

— Il y a peut-être... On ne peut pas savoir ce qu'il y a.

— Et où est-il ?

— Au premier.

— Fais-moi donc un peu le plan du premier, le petit, comme tu m'as fait celui du rez-de-chaussée?

— C'est facile.

Et Andrea reprit la plume.

— Au premier, vois-tu, il y a antichambre, salon ; à droite du salon, bibliothèque et cabinet de travail ; à gauche du salon, une chambre à coucher et un cabinet de toilette. C'est dans le cabinet de toilette qu'est le fameux secrétaire.

— Et une fenêtre au cabinet de toilette ?

— Deux, là et là.

Et Andrea dessina deux fenêtres à la pièce qui, sur le plan, faisait l'angle, et qui figurait comme un carré moins grand ajouté au carré long de la chambre à coucher.

Caderousse devint rêveur.

— Et va-t-il souvent à Auteuil? demanda-t-il.

— Deux ou trois fois par semaine; demain, par exemple, il doit y aller passer la journée et la nuit.

— Tu en es sûr?

— Il m'a invité à y aller dîner.

— A la bonne heure, voilà une existence! dit Caderousse : maison à la ville, maison à la campagne.

— Voilà ce que c'est que d'être riche.

— Et iras-tu y dîner?

— Probablement.

— Quand tu y dînes, y couches-tu?

— Quand cela me fait plaisir. Je suis chez le comte comme chez moi.

Caderousse regarda le jeune homme comme pour arracher la vérité du fond de son cœur. Mais Andrea tira une boîte à cigares de sa poche, y prit un havane, l'alluma tranquillement et commença à le fumer sans affectation.

— Quand veux-tu tes cinq cents francs? demanda-t-il à Caderousse.

— Mais tout de suite, si tu les as.

Andrea tira vingt-cinq louis de sa poche.

— Des jaunets? dit Caderousse; non, merci!

— Eh bien! tu les méprises?

— Je les estime au contraire; mais je n'en veux pas.

— Tu gagneras le change, imbécile : l'or vaut cinq sous.

— C'est ça, et puis le changeur fera suivre l'ami Caderousse, et puis on lui mettra la main dessus, et puis il faudra qu'il dise quels sont les fermiers qui lui payent ses redevances en or. Pas de bêtises, le petit : de l'argent tout simplement, des pièces rondes à l'effigie d'un monarque quelconque. Tout le monde peut atteindre à une pièce de cinq francs.

— Tu comprends bien que je n'ai pas cinq cents francs avec moi, il m'aurait fallu prendre un commissionnaire.

— Eh bien! laisse-les chez toi, à ton concierge, c'est un brave homme; j'irai les prendre.

— Aujourd'hui?

— Non, demain, aujourd'hui je n'ai pas le temps.

— Eh bien! soit, demain en partant pour Auteuil je les laisserai.

— Je peux compter dessus?

— Parfaitement.

— C'est que je vais arrêter d'avance ma bonne, vois-tu.

— Arrête : mais ce sera fini, hein? tu ne me tourmenteras plus?

— Jamais.

Caderousse était devenu si sombre, qu'Andrea craignit d'être forcé de s'apercevoir de ce changement. Il redoubla donc de gaieté et d'insouciance.

— Comme tu es guilleret, dit Caderousse, on dirait que tu tiens déjà ton héritage !

— Non pas, malheureusement !... Mais le jour où je le tiendrai...

— Eh bien ?

— Eh bien ! on se souviendra des amis, je ne te dis que ça.

— Oui, comme tu as bonne mémoire, justement.

— Que veux-tu ? je croyais que tu voulais me rançonner.

— Moi ? oh ! quelle idée ! moi qui au contraire vais encore te donner un conseil d'ami...

— Lequel ?

— C'est de laisser ici le diamant que tu as à ton doigt. Ah çà ! mais tu veux donc nous faire prendre ? tu veux donc nous perdre tous les deux, que tu fais de pareilles bêtises ?

— Pourquoi cela ? dit Andrea.

— Comment ! tu prends une livrée, tu te déguises en domestique, et tu gardes à ton doigt un diamant de quatre à cinq mille francs !

— Peste ! tu estimes juste ! Pourquoi ne te fais-tu pas commissaire-priseur ?

— C'est que je m'y connais en diamants, j'en ai eu.

— Je te conseille de t'en vanter! dit Andrea, qui sans se courroucer, comme le craignait Caderousse, de cette nouvelle extorsion, livra complaisamment la bague.

Caderousse la regarda de si près qu'il fut clair pour Andrea qu'il examinait si les arêtes de la coupe étaient bien vives.

— C'est un faux diamant, dit Caderousse.

— Allons donc! fit Andrea, plaisantes-tu?

— Oh! ne te fâche pas, on peut voir.

Et Caderousse alla à la fenêtre, fit glisser le diamant sur le carreau, on entendit crier la vitre.

— *Confiteor!* dit Caderousse en passant le diamant à son petit doigt, je me trompais; mais ces voleurs de joailliers imitent si bien les pierres, qu'on n'ose plus aller voler dans les boutiques de bijouterie, c'est encore une branche d'industrie paralysée.

— Eh bien! dit Andrea, est-ce fini? as-tu encore quelque chose à me demander? te faut-il ma veste, veux-tu ma casquette? Ne te gêne pas pendant que tu y es.

— Non, tu es un bon compagnon au fond. Je ne te retiens plus, et je tâcherai de me guérir de mon ambition.

— Mais prends garde qu'en vendant ce diamant il ne t'arrive ce que tu craignais qu'il t'arrivât pour l'or.

— Je ne le vendrai pas, sois tranquille.

— Non, pas d'ici à après-demain du moins, pensa le jeune homme.

— Heureux coquin! dit Caderousse, tu t'en vas retrouver tes laquais, tes chevaux, ta voiture et ta fiancée?

— Mais, oui, dit Andrea.

— Dis donc, j'espère que tu me feras un joli cadeau de noces le jour où tu épouseras la fille de mon ami Danglars?

— Je t'ai déjà dit que c'était une imagination que tu t'étais mise en tête.

— Combien de dot?

— Mais je te dis...

— Un million?

Andrea haussa les épaules.

— Va pour un million, dit Caderousse; tu n'en auras jamais autant que je t'en désire.

— Merci, dit le jeune homme.

— Oh! c'est de bon cœur, ajouta Caderousse en riant de son gros rire. Attends que je te reconduise.

— Ce n'est pas la peine.

— Si fait.

— Pourquoi cela?

— Oh! parce qu'il y a un petit secret à la porte; c'est une mesure de précaution que j'ai cru devoir adopter; serrure Huret et Fichet, revue et corrigée par Gaspard Caderousse. Je t'en confectionnerai une pareille quand tu seras capitaliste.

— Merci, dit Andrea; je te ferai prévenir huit jours d'avance.

Ils se séparèrent. Caderousse resta sur le palier jusqu'à ce qu'il eût vu Andrea non-seulement descendre les trois étages, mais encore traverser la cour. Alors il rentra précipitamment, referma sa porte avec soin et se mit à étudier en profond architecte le plan que lui avait laissé Andrea.

— Ce cher Benedetto, dit-il, je crois qu'il ne serait pas fâché d'hériter, et que celui qui avancera le jour où il doit palper ses cinq cent mille francs ne sera pas son plus méchant ami.

FIN DU TOME SIXIÈME.

70715920

Vet. Fr. III A. 810

ZAHAROFF
FUND